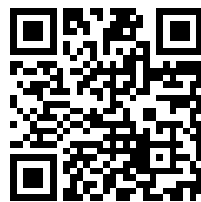

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<http://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

PQ
1425
A6Z5se

A
0
0
1
3
4
2
1
5
9
9



UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

California
onal
ity



THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

ÉTUDE
SUR LE ROMAN
D'ATHIS ET PROPHILIAS

THÈSE DE DOCTORAT

PAR

LAGE F. W. STAËL VON HOLSTEIN

STOCKHOLM
IMPRIMERIE ROYALE. P.-A. NORSTEDT & FILS
1908

É T U D E

SUR LE ROMAN

D'ATHIS ET PROPHILIAS

THÈSE DE DOCTORAT

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES D'UPSAL
ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE DANS LA SALLE N° 4
LE 12 DÉCEMBRE 1908, À 10 HEURES DU MATIN

PAR

LAGE F. W. STAËL VON HOLSTEIN
LICENCIÉ ÈS LETTRES



STOCKHOLM

2846/08

IMPRIMERIE ROYALE. P. A. NORSTEDT & FILS
1908

PQ
142.5
A67.5²²

PRÉFACE.

C'est mon amour pour les vieilles lettres françaises qui m'a poussé à entreprendre cette étude; amour né sur le sol même de la «douce France», amour soutenu pendant mes années universitaires où la vénération envers mes maîtres doubla mon ambition d'être moi-même utile à la science.

Le travail que je présente a d'assez grandes proportions. Pourtant, je suis heureux d'avoir pu le resserrer dans des limites où je n'ai eu à aborder que des questions de caractère littéraire et historique. L'édition complète du roman étant projetée par M. Alfons Hilka j'ai pu, dès le début, renoncer à la solution des problèmes d'ordre linguistique et je regarderai ma tâche comme remplie, si mon étude pouvait être jugée comme un complément satisfaisant à cette édition définitive.

892768

Au cours de mes études, j'ai eu à jouir du bienveillant intérêt et des encouragements de mon maître, M. E. S. Staaff; je tiens à lui en exprimer ici ma profonde reconnaissance. — Au même degré, je dois ma gratitude à M. A. Terracher qui a bien voulu se charger de revoir mon style.

Mes sincères remerciements aussi à M. C. Wahlund qui a mis sa riche collection à ma disposition et aux Bibliothécaires de la Bibliothèque Royale de Stockholm qui, par leur amabilité, m'ont beaucoup facilité les recherches.

Stockholm, décembre 1908.

Lage F. W. Staël von Holstein.

I. LES MANUSCRITS.

Il existe à ma connaissance neuf manuscrits d'*Athis et Prophilius*, dont un, celui de Tours, n'est que fragmentaire, mais tous les autres se présentent dans un état complet, bien qu'appartenant à des époques assez différentes. Une classification des manuscrits n'entrant pas dans le cadre de cette étude, un examen n'en est pas pour cela moins important. Il nous amènera, comme j'espère pouvoir le démontrer, sensiblement plus près de la solution des problèmes qui nous intéressent. — Ayant fondé mon analyse du poème sur le manuscrit de Stockholm, on me pardonnera de commencer par en faire la description, bien que ni son dialecte ni son âge ne le mettent, au point de vue de la valeur, au premier rang, comme le croyait G. Stephens.

L'historique même de ce beau manuscrit est d'un tel intérêt qu'il mérite d'être étudié d'abord avec quelques détails. Non pas pourtant que cette étude soit facile; les indications sur lesquelles on doit s'appuyer en premier lieu n'en expliquent les énigmes qu'avec assez de difficulté. Aussi P. A. Geijer (*Svensk Ballad*, p. 57) et H. Borg (*Athis*, p. XIV) n'ont-ils hasardé aucun éclaircissement sur la période antérieure à 1697.

Le premier propriétaire dont le ms. porte la marque est le président Claude Fauchet. Au bas de la première

page on reconnaît sa signature: *C'est à moi Fauchet*, et ce doit être à lui qu'est dû le titre inscrit en haut: *Roman d'Athis escript par Alexandre, qui l'appelle histoire d'Athènes*. Fauchet a en outre souligné plusieurs vers, selon son habitude. —

Claude Fauchet (1530—1601) fut d'abord conseiller au Châtelet, et, nommé Président en la cour des Monnaies en 1569, il conserva ce dernier office (sauf pendant une partie de la Ligue) jusqu'en 1599. Si illustre que soit l'auteur du *Recueil de l'origine de la langue et poésie française* (1581) et des *Antiquités gauloises et françaises* (1599), sa plus grande renommée lui vient pourtant d'avoir été le «prince des bibliophiles». Sa bibliothèque était d'une richesse exceptionnelle et l'on ne saurait trop regretter qu'une étude approfondie n'ait pas encore été faite sur sa composition. Elle ne devait pas lui appartenir jusqu'à sa mort. D'après G. Servois (*Roman de la Rose*, p. XXII) c'est pendant son absence de Paris que sa librairie fut dispersée, le duc de Mayence ayant disposé et de sa charge et de sa maison. Selon P. A. Geijer (*Fransk Ballad från 13. seklet* dans *Nordisk tidskrift for Filologi*, 1877), c'est à l'occasion d'une émeute à Marseille que la bibliothèque fut pillée et dispersée. Mais cette dernière supposition, évidemment puisée dans la *Biographie universelle*, est rejetée par J. Simonnet (*Le président Fauchet, Revue historique de droit français*, p. 426, Paris, 1865), d'après lequel les livres de Fauchet ne furent dispersés que vers 1590 au plus tôt. Quoi qu'il en soit, il reste avéré qu'une partie de son trésor passa dans la bibliothèque de Paul Petau (1568—1614).

Cet antiquaire et chronologiste avait recueilli, dit Léopold Delisle (*Cabinet des Manuscrits*, Paris, 1868), beaucoup de manuscrits de toute espèce: des auteurs classiques,

des Pères de l'Eglise, d'anciens poètes français. Quelques-uns lui étaient venus de la succession de Claude Fauchet et il avait partagé avec Bougars les dépouilles de l'abbaye de Fleury que Pierre Daniel avait sauvées du pillage des protestants. Ce dernier fait est affirmé par P. Jacob dans son *Traité des bibliothèques*, p. 152 et par Charles Elton (*Christine of Sweden and her books*, p. 24. Bibliographica. London, 1894). »Paul Petau the Antiquary had made a great collection of materials for the history of France: he had acquired a number of Greek and Arabic books from the library of Jean St. André and he had joined with Jacques Bougars, the learned minister of Henry Quatre, in buying up the manuscripts of the Abbey of St. Benoist-sur-Loire, which had been saved by a faithful Bailiff when the Abbey was burned in the wars. Besides all this, he was the owner of a quantity of illuminated books of chivalry, chronicles, romances and of old French poems, which had been got together by Claude Fauchet.»

Paul fit héritier de toute sa fortune son fils Alexandre Petau, mort en 1692. Celui-ci, conseiller au Parlement, fut aussi un bibliophile de mérite et, ayant augmenté sa bibliothèque de plusieurs livres, il en composa en 1645 un catalogue avec planches, *Antiquariæ suppellectilis portiuncula*, qui a été publié en partie par le bénédictin Bernard Montfaucon, *Biblioteca Bibliotecarum*, 1739, t. I, p. 61—96. »Manuscriptarum codicum qui extabant in Bibliotheca Alixandri Petavii, ac deinde divenditi i Sueciam sunt transportati; nunc autem plurima parte asservantur Romæ in Bibliotheca Reginae Sueciae. 1660.» A la fin de cette édition on trouve l'indication suivante: Catalogus iste M. S:torum codicum est Domini Alixandri Petavii Consiliarii Parisiensis, quem scripsi an 1645. — D'après L. Delisle, — *Le Cabinet des titres de la Biblio-*

thèque impériale, I. p, 287, note 9 —, les manuscrits de Petau étaient cotés par des lettres suivies de chiffres. On en pourrait donner pour preuve que le n° 1725 dans les Fonds de la reine Christine au Vatican, contenant entre autres le *Roman de la Rose* (voir Keller, *Romvart*, 1844, p. 120), est marqué de la cote C. 23, le numéro XLV du catalogue de Stephens Z 23 et le manuscrit dont il est ici question G. 23.

Notre volume a donc sûrement appartenu à Alexandre Petau et voici comment il est passé dans nos archives. »Par une fatalité qui n'a pas encore été expliquée, Alex. Petau se dégoûta de la collection qui lui faisait tant d'honneur. Moins scrupuleux que le comte de Béthune (*qui en 1652 refusa l'offre de 100,000 francs de la reine*), il se laissa séduire par l'or de Christine, reine de Suède, à laquelle il céda presque tous ses manuscrits en 1650. Est-il besoin d'ajouter que ses manuscrits sont passés au Vatican et qu'ils y forment à eux seuls le fonds de la reine de Suède presque tout entier? La portion du cabinet d'Alex. Petau qui n'avait pas été acquise par Christine fut misérablement dispersée.» Ces indications de Delisle (*Cab. des manuscrits*) sont complétées par Paulin Paris (*Manuscrits français de la Bibliothèque du Roi*, IV, p. 55), toujours pourtant avec des inexactitudes de détail. »On croit que Petau vendit sa collection à Christine vers l'année 1656, c.-à-d. à l'époque de son arrivée en France; il vaut mieux préciser ces faits. Jusqu'en 1645, cette bibliothèque avait reçu de continuels accroissements: mais alors, Alexandre Petau, fils de Paul, en vendit près de 1500 volumes à Christine encore reine. Il en dressa le catalogue et les volumes furent envoyés en Suède. Ils y restèrent jusqu'à ce que cette princesse eût abdiqué la couronne par un goût de la science et des savants qui devait souffrir de

fréquentes intermittences; elle emporta de Suède une partie de ses richesses littéraires et la collection d'Alexandre Petau tint à Rome la première place dans sa bibliothèque. Mais il est certain qu'Alex. Petau était loin d'avoir vendu toute la collection de son père à la reine de Suède et que sa maison demeurait, longtemps après, le rendez-vous des savants qui recherchaient les manuscrits rares et précieux. Le roi, Mazarin et Colbert en achetèrent à diverses reprises et se glorifièrent de posséder une part importante des dépouilles de l'abbaye de Fleury-sur-Loire. Enfin, cette fameuse bibliothèque Patavine n'était pas encore entièrement vendue en 1681; il paraît même qu'en 1704 on en dressa à Paris un *Catalogue des manuscrits et miniatures*, et que la vente s'en fit bientôt après.» — Charles Elton se contente de constater qu'Alexandre Petau »accepted Christines offer for the manuscripts; and more than a thousand (*Montfaucon: plus de 1447!*) fair vellums became thenceforth her constant friends and companions, and now rest undisturbed in the white presses and cupboards of the Bibliotheca Alessandrina. . . . It is enough to give the message to all old friends that the treasury derived by Petau from Claude Fauchet are still well kept and intact». — Dans son édition du roman de *Guillaume de Dôle*, G. Servois (p. XXIII) émet l'opinion qu'il »pro vient très vraisemblablement de la collection que Christine de Suède acheta en août 1659 (*évidemment faite d'impression pour 1650*) d'Alexandre Petau, fils de Paul. Avec les autres manuscrits acquis par Christine il dût être envoyé en Suède, de là transporté à Rome, vendu en 1690 après la mort de la reine et enfin versé dans la Bibliothèque du Vatican». Pour en finir avec les citations, Léon Dorez dit dans ses *Documents sur la Bibliothèque de la reine Christine de Suède* (*Revue des Bibliothèques*,

1892) que la Bibliothèque de la reine Christine qui se composait pour la plus grande part des mss. d'Alex. Petau fut achetée en 1690 par le pape Alexandre VIII (Ottonoboni).

— L'acquisition de la collection de Fulvio Orsini fut dans l'histoire de la Vaticane le grand événement du 16^e siècle; l'entrée au palais pontifical de la collection de Christine peu d'années après le transport à Rome des mss. d'Urbino eut au 17^e siècle une importance à peu près égale». — Notons encore une très juste remarque de Dorez: »Malgré les nombreux travaux dont les mss. et les livres de la reine de Suède ont déjà été l'objet, l'histoire n'en a pas été écrite d'une manière définitive.» Les meilleurs travaux d'ensemble sont encore ceux de Blume: *Iter Ital.*, t. III et de B. Dudik: *Iter Romanum*, p. 141 et suiv. Celui qui voudrait entreprendre un travail sur cette bibliothèque devrait encore avoir recours aux travaux d'Archenholz.

Cherchons maintenant par la comparaison avec d'autres recherches à démêler ce qu'il y a de vrai et d'important dans les faits mentionnés.

On sait à quel point extraordinaire la passion des arts et des lettres domina la jeune reine Christine dans ses actes. Or, sa bibliothèque ayant été enrichie par les collections prises à Olmütz en 1642, à Nikolsburg en 1645 et à Prague en 1649, elle ne songeait qu'à l'augmenter encore plus. Quand ses bibliothécaires royaux, Isak Vossius (né en 1618) et Nicolaus Heinsius (né en 1620) lui annoncèrent la possibilité d'acquérir la librairie de Petau, elle ne tarda pas, après en avoir demandé le catalogue, à réserver une grosse somme à cet effet. Aussi l'achat eut-il lieu en août 1650 moyennant 40,000 livres et les collections, richement munies de »classiques», arrivèrent à Stockholm à la fin de Mai 1651. (Voir: *Drottning Kristinas Bibliotek och Bibliote-*

karier före hennes bosättning i Rom par Harald Wieselgren dans *Vitterhets-, Historie- och Antiquitets-Akademiens Handlingar* 13:2, 1901). A cet envoi étaient joints les manuscrits de la dotation de Gaulminus, dont la plupart étaient arabes et hébreux, et tous ensemble pas plus nombreux que les jours de l'année (Voss à Heinsius, 4 Juin 1651). Naudé, devenu le bibliothécaire de la reine après Freinshemius, écrivait à Gassendi (Stockholm, 19 Oct. 1652): »Pour sa bibliothèque, de laquelle j'ai la conduite *cum absoluto imperio*, elle est très riche en manuscrits tant à cause de M. Petau que de M. Gaulmin, de monseigneur le cardinal Mazarin et d'autres.» Voulant se rapprocher de la France, la reine renvoya plus tard tous les mss. qu'elle avait fait acheter à la vente des collections du cardinal (*Historisk Tidskrift*, t. 4). Au mois d'août 1650, Nicol. Heinsius félicitait Isaac Vossius de l'acquisition de la Bibl. de Petau (P. Burmann: *Sylloges Epistolarum*, III. 591.) et en mai 1653 Samuel Richartus pouvait écrire: Refertissima est Bibliotheca Regina. Vix eam capiunt perampla quatuor conclavia. Constat parte ingenti librorum copia, quos olim ex Germania, cum optimis spoliis et pretiosis manubiis, Holmiam advehi curavit Gustavus Adolphus, Christinae pater. Librorum illorum maxima pars Olumucii, quae urbs est Moraviae primaria, e Jesuitarum et Capucinatorum, dominibus detracta est, uti librorum istorum tituli praeferunt. Accesserunt Bibliothecae Ger. Joh. Vossii, Alexandri Petavii, Senatoris Parisensis (M. Celsius: *Stockholmiensis Historia*, MDCCCLI, p. 101.)

Que les romans en vieux français aient été des plus aimés dans le salon de la Minerve du Nord, c'est pourtant peu probable; on s'y extasiait de préférence sur les *Fastes* d'Ovide ou des fragments de Salluste. Vu l'état déplorable des catalogues incomplets des manuscrits de la reine qui

se trouvent actuellement à la Bibliothèque royale de Stockholm, on ne s'étonne qu'à peine de ne pas les y trouver mentionnés. Leur absence ne donne aucunement lieu de supposer que notre manuscrit ait appartenu aux collections de Sparfvenfeldt (1655—1727) dont la partie romane était d'ailleurs entièrement espagnole. Peut-être la cote 42 qu'on trouve au bas de la première page a-t-elle été ajoutée après l'arrivée du manuscrit à Stockholm.

Le sort de notre roman devait être plus heureux que celui de la plupart des livres de la reine. Le nombre de ceux-ci s'élevait à 4050 environ, »wenn wir zu der Summe von 1218 Mss. welche der Original-Katalog in Stockholm nachweist, die Mss. der beiden Petaus mit 1300, des Bourdelot mit 150, des Mazarin mit 100, des Gaulmins mit 400, des Vossius mit 500 und die durch Heinsius, Goldast, Ravius, Scrivenius u. s. w. angeschafften mit 400 ansetzen». (B. Dudik: *Iter Romanum*, p. 152.) Après son abdication, Christine donna l'ordre, en juin 1654, que ses trésors littéraires la suivissent dans son exil. Vossius et du Fresne s'en chargèrent et en effet une grande quantité en fut emballée pour arriver, par Gothembourg et Copenhague, en Hollande (voir: Chanut: *Mém.*, III, 240). Sur les destinées différentes des livres qui n'étaient pas dans le bagage énorme de la reine à son entrée solennelle dans Rome par la Porta Pertusa (en 1655), mais qui se trouvent dispersés aujourd'hui dans plusieurs Bibliothèques depuis Berlin jusqu'à Genève Dudik fournit assez de détails. Ce qui nous intéresse ici, c'est que notre manuscrit n'a jamais quitté son asile à Stockholm. Avec tant d'autres — citons p. ex. *Le livre de Marco Polo* publié par A. E. Nordenskiöld, Stockholm, 1882 (voir *Romania* 2, 429) et la traduction du 14^e siècle de *L'Historia de proeliis* (B. N. ms. fr. 51) —

notés dans le catalogue royal de 1695, la reine le laissa ici, peut-être par oubli.

Sur son sort postérieur quelques mots suffisent. Lors de l'incendie épouvantable de 1697, d'où ne furent sauvés que 283 manuscrits sur 1103, il eut la chance d'échapper à la destruction. En nov. 1847 il fut transporté dans le nouvel édifice de la Bibliothèque royale.

Dans le catalogue de G. Stephens (1847), nous trouvons le roman *d'Athis et Prophilius* indiqué sous le numéro XLVI. Les renseignements qui l'accompagnent sont de nature à justifier à eux seuls le désir d'une nouvelle édition du catalogue.

Notre manuscrit, petit in-folio, est très beau; les 276 pages en parchemin à deux colonnes dont chacune contient de 35 à 37 lignes — la plupart, depuis la page 44, en ont 36 — sont écrites, en 1299, avec un soin tel que chaque lettre ou abréviation ressort encore avec une netteté parfaite. Les 5 miniatures en couleurs sur fond d'or conservent encore leur charme, dû tant à une naïveté qui semble byzantine qu' à l'harmonie des teintes (cf. C. Bayet; *L'art byzantin*, Paris, 1883, et Lecoy de la Marche, *Les Manuscrits et la Miniature*, Paris, 1886). Les sujets en illustrent le texte; à la première page nous voyons la fondation de Rome, à la p. 17 »comment Prophilius s'approche du lit de Cardyonés», à la p. 122 »comment Athis fiance sa femme par la main d'un prestre» et »comment il gisent ensemble» (les explications se trouvent en marge); à la p. 243 est représentée la scène de conciliation entre les deux amis et le roi Bilas. Les costumes dont le miniaturiste orne ses personnages correspondent à ceux dont l'auteur donne de si abondantes descriptions. A côté des miniatures se trouvent aux pages 1, 22 et 243 trois écussons identiques aux fonds rouges avec un aigle d'or sur une barre bleue. L'écusson

de la page 17 porte deux poissons qui se touchent en bas. Je regrette de ne pas être en état de vérifier la conclusion de Geoffroy (*Archives des Missions scientifiques*, p. 266, Paris, 1854) que »ce ms. a été exécuté pour quelque noble personnage dont les armes décorent la page du titre«. Il me semble pourtant qu'il faut tenir compte au même degré de l'écusson différent qui évidemment est de la même main. S'il est fort probable que les enluminures sont contemporaines du texte, les figures fantastiques avec sujets appartenant au trésor commun du moyen-âge qu'on trouve semées par ci par là dans les marges ne le sont sûrement pas (cf. les figures des Bestiaires grecs, Tafel II dans la publication de J. Strzygowsky. *Byzantinisches Archiv*. Heft 2.) Le portrait du chevalier armé de la page 260 est un assez bon spécimen pour juger de l'armure du treizième siècle, bien qu'il ait été un peu endommagé par un relieur maladroit.

Le ms. contient en tout 140 feuillets et le roman finissant avec la colonne a de la page 276, des scribes plus récents ont pu profiter du peu de place qui restait. Ainsi un scribe bourguignon y a transcrit une ballade rapprochée par P. A. Geijer de la *Ballade sur la mort de sa dame*, de Charles d'Orléans:

He duex d'amours, qui m'as donei voloir
Aspre et hardi d'amer au leu hautain
Por quoi m'as tu tollu mon franc pouvoir?

»Bien qu'elle ne sorte pas du cadre ordinaire des compositions du même genre, cette chanson n'est pas sans intérêt; la comparaison de l'Amour à un cavalier, auquel celui qu'il a dompté demande au moins de la diriger sagement, rappelle des métaphores familières à l'art et à la poésie antique. (Elle se retrouve d'ailleurs dans la poésie lyrique italienne et provençale.) Le style un peu obscur n'est pas commun.» Ce jugement est porté par

Gaston Paris dans la *Romania*, 7, p. 196, où il donne en même temps une édition améliorée du texte. Quant à la langue, elle marque une étape intéressante dans le développement du dialecte bourguignon, et c'est ce qui fait excuser qu'on ait mis à côté de notre roman un poème d'un esprit aussi différent. Avant comme après le poème on trouve la signature de Loys de la Vernade. Le nom de ce «commandeur» inconnu se retrouve aussi dans une note difficile à déchiffrer à la page 278, au haut de laquelle se lit: «Sanctissimo patre in Domino Johanni». A en juger par une cote écrite près de son nom, Vernade, que Geoffroy suppose avoir été un des possesseurs du manuscrit, doit avoir vécu au 14^e siècle, c.-à-d. peu après la date où la transcription de notre ms. a été faite. Cette date est indiquée dans l'explicit suivant du roman:

L'an de graice mil II. c. c.
 quatre vins et XIX, lou mardi
 d'avant la translation saint
 Nicholas; au mois de mai fiut
 escripts ci romans de la main
 Jehan Clart demorant a Fon-
 tenoy. Explicit. Explicit.

D'après Paul Meyer, *Note sur un ms. bourguignon*, (*Romania*, 2, p. 4) le neuf mai était le jour de fête de saint Nicolas.

Bien qu'il y ait en France plusieurs lieux du nom de Fontenoy (Fontenay), je suis porté à admettre avec H. Borg (*Sagan om Athis och Prophlias*, p. XVIII) qu'il faut penser ici au Fontenoy situé en Lorraine, d'autant plus que l'étude de E. Goerlich sur *Der burgundische Dialekt* (Heilbronn, 1889) comparée avec les exposés phonétiques de H. Borg, Friedrich Apfelstedt, *Laut- und Formenlehre*

ciner lothringischen Psalterübersetzung, Bonn, 1881), August Fleck (*Der betonte Vokalismus einiger altost-französischen Sprachdenkmäler*, Marburg, 1877) et la *Notice sur les actes en langue vulgaire du 13^e siècle* par N. de Wailly confirme l'opinion que le dialecte de notre ms. doit être regardé comme lorrain. Le ms. est dédié à Marguerite de Dompaigne.

Les dernières pages du ms. donnent, d'une écriture plus moderne et en grande partie effacée, ce spirituel distique:

Villains vestu de gris entre les chevaliers
Resemble le cucu entre les esquiviers

et deux chansons notées musicalement:

A douce dame a vous vuel demander.

Les manuscrits de la Bibliothèque Nationale à Paris, portant les numéros 375, 793 et 794, n'ont pas encore été l'objet d'un examen aussi détaillé, au point de vue de leur histoire et de leur composition, qu'on pourrait le désirer, mais les renseignements qui sont à notre portée ne laissent pourtant pas d'être d'une assez grande valeur.

Le ms. 375 (anc. fonds de Cangé n° 6987, ancien Bibl. du cardinal Mazarin 1147, Lacurne de Sainte-Palaye 888) est décrit par Paulin Paris (*Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, III, p. 190), par Léopold Constans (*Roman de Thèbes*, II, p. III) et Francisque Michel (*Chroniques anglo-normandes*, 3, p. IX.). C'est sur ce ms. que Ginguéné a fondé son étude du poème (*Histoire Littéraire*, t. XV, p. 161—193) et c'est de lui qu'il parle sans le savoir, p. 124—125, faisant cas des renseignements communiqués par Fauchet (*Recueil de l'origine de la langue et poésie française*, p. 83, Paris, 1881) et par Le Grand d'Aussy (*Notices et extraits des manuscrits*, 5, p. 101—131).

Que vraiment Ginguené ne se soit pas douté que les deux poèmes qu'il attribue à Alexandre de Bernay n'en forment en réalité qu'un seul, cela a déjà éveillé l'étonnement de W. Grimm (*Athis und Prophilias*, p. 251) et Paul Meyer (*Alexandre le Grand*, t. II, p. 235) lui en a fait d'amers reproches en constatant que Ginguené n'a pas vu: »1° que le ms. du catalogue de Dufay (*Biblioteca Fayana*, Paris, 1725, in 8°, n° 1890) loin d'être perdu, est maintenant celui qui porte à la Bibl. nat le n° 794 du fonds français, 2° que l'*Athis et Prophilias* du catal. Dufay et le *Siège d'Athènes* du ms. 6987 (maintenant fonds français n° 375) sont, sous deux titres différents, le même roman. En réalité l'auteur de ce roman se désigne par le simple nom d'Alexandre et les mots 'de Bernay surnommé de Paris' sont une addition du rédacteur du catal. Dufay.»

Si Paul Meyer avait eu sous les yeux le passage de Grimm, il aurait pourtant pu donner cours à son âpreté avec plus de raison encore; car, voici ce que dit celui-ci: »Ginguené gedenkt (p. 123—124) noch einer *dritten* Handschrift, die sich in der Bibliothek von Dufay befand und die verloren sein muss, weil er Stellen daraus bei Ducange aufgesucht hat.» La conclusion est vraiment stupéfiante.

Le volume en question est un énorme in folio, écrit pour la plus grande partie à 4 colonnes sur parchemin, relié en maroquin rouge avec les armes de France au dos et sur les plats. Ce qui nous intéresse surtout ici, c'est la place qu'y occupe notre roman.

La première partie, d'un caractère tout autre et d'une date plus récente, se compose de l'*Apocalypse*, des *Prophéties de Cassandre* et du *livre de Sénèque* (voir les analyses de Paulin Paris). Avec le f° 35 commence la transcription des romans de l'antiquité. Celle-ci est faite par Jean Madot, comme on le voit par une indication placée à la fin

du *Roman de Troie* et dont je cite ici, d'après Constans (*La Légende d'Oedipe*, p. 157), quelques strophes.

»Mais cis qui c'escrit, bien saciés
N'estoit mie trop aaissiés;
Car sans cotele et sans surcot
Estoit, por un vilain escot
Qu'il avoit perdu et payé.
Por le dé qui l'ot engignié.
Cis Jehanes Mados ot non,
C'on tenoit a bon compaignon;
D'Arras estoit: bien fu conus
Ses oncles Adam li Bocus.
Ensi com vos oi l'avés
Cis livres fu fais et finés
En l'an de l'Incarnation
Que Jhesus souffri passion,
Quatre vins et mile et deus cents
Et wit: biax fu li tans et gens,
Fors tant ke ciex avoit trop froit,
Qui surcot ne cote avoit.

Chaque poème se termine par un explicit. Ainsi l'on remarque après le *Roman de Thèbes*: »Explicit li sieges de Tebes et de Thioclet et de Pollinices li tierce branke», et après le *Roman de Troie*: »Ci faut de Troies et de Tebes li quarte et puis li sieges d'Athaines». Le roman d'Athis qu'on reconnaît sous ce nom de *Siège d'Athènes* va du f° 119 au f° 162 et la fin en est indiquée ainsi: 'Explicit li sieges d'Athaines li quinte et ci après des dis Jehan Bodel' (il s'agit en effet du fameux *Congé d'Arras*, composé vers 1215). Au f° 163 il en est de même: 'Ci falent li dis Jehan Bodel li sisismes, et ci apres est d'Alixandre'; et ainsi de suite jusqu'à la fin des 16 romans de la seconde partie qui, à partir du f° 182, est due à la plume de Perrot de Nesle, l'auteur du catalogue placé au

fo 35. Sur ce dernier point on peut comparer l'opinion de du Ménil, *Floire et Blanceflor*, p. CCVI) et de Paulin Paris (*Les manuscrits Français*, III, p. 190).

Evidemment, les explicit ne sont là que pour marquer l'ordre dans lequel les romans doivent se succéder, mais dans cet ordre même on ne pourra pas contester l'influence qu'a dû exercer cette exigence propre au moyen-âge de tenir compte du point où sont soudés deux romans. Selon la description des numéros 908 et 1704 (cf. Constans, *Légende d'Edipe*, p. 348) la soudure était marquée de la même façon dans les catalogues du roi Jean (voy. J. Barrois, *Bibliothèque protypographique*, 1830). Que le roman d'*Athis* ait été soudé aux autres appartenant au cycle de l'antiquité et ne soit pas intercalé parmi tous les ouvrages de la seconde partie d'un caractère si différent, exception faite pour les romans d'*Alexandre* et de *Brut*, cela n'est donc que très naturel. Aussi Paulin Paris dit-il que le roman d'*Athis* doit y être sans doute regardé comme une suite du roman de *Troie*. Et de cette façon, on est assez aisément amené à supposer que les romans qui ont dû précéder le *Roman de Thèbes* ont appartenu à la même catégorie que celui-ci. L'hypothèse d'un Roman d'*Enéas* et d'un Roman de *Brut* n'est-elle pas plus vraisemblable que les conjectures que forme Constans (*Roman de Thèbes* II, p. V)?

On n'a besoin que de regarder ce manuscrit d'un peu près pour reconnaître que sa langue appartient aux dialectes du Nord. On y trouve des traits picards, mais les traces de la graphie française y prévalent trop pour qu'on ne soit pas porté à attribuer le manuscrit qu'a copié Madot au domaine de l'Isle de France. C'est là aussi la conclusion à laquelle arrive Léopold Constans. Quant à Perrot, son lieu natal doit avoir été la petite localité de Nesle dans

le département de la Somme (arrondissement de Péronne), où plus d'un demi-siècle avant lui Blondel s'était rendu immortel par ses chansons d'amour. De là les picardismes.

Le manuscrit 794, anc. Cangé 773, est mentionné par Le Roux de Lincy (*Roman de Brut*, I, p. XXXV) et par A. Joly (*Le Roman de Troie*, II, p. 4). Il est du commencement du 13^e siècle, écrit en trois colonnes de 44 vers. Notre roman y va du f° 106 au f° 182, et y est immédiatement suivi du *Roman de Troie* (f° 184—f° 286). A la quatrième feuille se trouve une table en grosses lettres de la fin du douzième siècle (de Lincy), qui montre dans quel cadre est inséré notre roman dans ce volume.

»Erec Enyde est a la première ensoigne;
Lancelot en Charrette la seconde tesmoigne.
Cliget qui welt trover la tierce ensoigne proigne;
Li chevaliers au lions a la quarte voigne;
Athis, Proflias la quinte nos donra
Et lou romant de Troies la siste ensoignera.
Estoires d'Eingleterre la septime avera,
Dez emperours de Rome l'uitime vos dira.
De Perseval lou viel, quant tu en wels oir,
A la nuevime ensoigne qu'est par soi dois venir.»

Ce sont donc les romans d'*Athis*, de *Troie* et de *Brut* qui constituent ici la trilogie cohérente à côté des romans bretons et de l'histoire abrégée des Romains. Le titre de notre roman y est; *Le siège d'Athènes, d'Athis et de Proflias, roman en vers, composé par Alexandre*. Comme exemples de son style et de son dialecte français, je cite, d'après de Lincy avec quelques améliorations dues aux variantes données par A. Weber, le prologue et la fin:

f° 106 c. 1. Qui saiges est de sapience
Bien doit espandre s'escience

Qui tex la puisse recoillir
 Dont boins essanple puise issir.
 Oez del savoir Alixandre,
 Qui por ce fist ses vers espandre
 Quant il sera del siècle issuz
 Qu'as autres fust amanteuz.
 Ne fu pas saige de clergie,
 Mes des auctors oi la vie;
 Mult retint bien en sun memoire:
 Ci vos recontre d'un estoire
 De deus citez riches et grans
 Qui mult par estoient puissanz:
 Rome si avoit non la mestre
 Qui mainte terre fist irestre.

- f. 182 c. 2. Entr'ax et ces de la cite
 A puis toz jors l'amours dure,
 D'Athenes faut ici l'estoire
 Que li escritz tesmoingne a voire.

»Je me suis appliqué, dit de Lincy p. 53, à bien faire connaître ce manuscrit, parce qu'il est le plus beau de tous ceux que j'ai vus: écrit tout en lettres de forme, très également, et sans un grand nombre d'abréviations, il est d'une lecture facile.» Il est précieux aussi parce qu'il nous donne le nom de son copiste. C'est un certain Guiot, comme on peut le voir d'après l'explicit placé à la fin du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes:

- f. 105. c. 3. Explicyt li chevaliers au lyon,
 Cil qui l'ecrist Guioz a non;
 Devant Nostre Dame del val
 Est ses ostax, tot a estal.

L'abbaye du Val, explique le marquis de Cangé, Vallis Sanctae Mariae, fondée à Paris l'an 1136, fut desservie par des moines de Citeaux. C'est en parlant de

cet ordre que Fauchet rapporte les deux vers suivants de la bible Gujot:

Si ne fui oncques de leur ordre
Mais par ce raponnés en fui.

Et Le Roux de Lincy conclut (p. 53): »C'est à Paris, en face de l'abbaye du Val-Sainte-Marie ou du Val-des-Ecoliers, rue S.-Victor, que ce magnifique et précieux volume a été écrit. D'après les ouvrages qu'il contient et la date connue de leur composition, nous estimons que le recueil a pu être commencé vers 1180 ou 90 et terminé au plus tard vers 1215 ou 1230. Ainsi, on peut le considérer comme un monument précieux du langage au 12^e et 13^e siècle.» La date approximative que donne ici le vénéré savant doit, sans doute, être un peu avancée.

Notons enfin les dates de composition des romans qu'il contient. Pour le *Brut* de Wace on n'a qu'à se reporter au

f. 342 c. 2. Puisque Dex incarnation
Prist por nostre redemption,
Mil et cent cinquante un ans
Fut del latin fez cis romans
(cf. Ms. N° 27. Mil et cent cinquante cinq ans
v. 15300. Fist maistre Gasse cest romans).

On admet aujourd'hui assez généralement que les oeuvres de Chrétien ont été composées entre 1150 et 1175. Quant à notre roman, j'aurai plus tard occasion d'exposer les raisons qui permettent d'en fixer la date aux environs de 1200.

Le manuscrit 793, anc. Cangé 7191, est mentionné par Léopold Delisle au numéro 1079 dans le *Cabinet des*

Manuscripts, III, p. 165, par Paulin Paris dans *Les manuscrits Français*, VI, p. 218.

A Delisle il a même causé une erreur. A la page citée il mentionne encore un ms. N^o 1104: '*Fais d'Espagne. Athis et Proflias*; très vieil, rimé.' Or ce ms. est évidemment identique au n^o 793. La rectification a été faite par l'auteur lui-même dans ses *Recherches sur la librairie de Charles V*, t. I., p. 321 (Paris, 1907).

C'est un volume grand in 4^o sur vélin, écrit à 2 colonnes, de 50 lignes chacune; autrefois couvert en cuir, à deux fermoirs de laiton; aujourd'hui en maroquin rouge aux armes de France sur les plats et à la fleur de lis au dos. Sur 196 feuillets, *La Canchon d'Anseis de Cartage* occupe les 72 premiers et le roman d'*Athis et Proflias, alias le siège d'Athenes* par Alexandre de Bernay, le reste. L'écriture du manuscrit est fort soignée et bien conservée, la langue du copiste (Pierrot du Ries?) est un spécimen très précieux du dialecte picard-vallon. Aussi Johann Alton a-t-il fondé sur lui son édition d'*Anseis von Karthago* (*Bibliothek des Literarischen Vercins in Stuttgart*, CXCIV, Tübingen, 1892).

Ce roman d'*Anseis*, chanson de geste en décasyllabes et tirades rimées, a été très justement rangé par G. Paris, (*Histoire poétique*, p. 74) et Paul Meyer (*Recherches sur l'épopée française*, p. 15) dans cette catégorie «où les poètes qui voulurent encore faire des chansons de geste furent obligés d'inventer leurs récits». Mais quand ces auteurs, et avec eux Léon Gautier et K. Nyrop, rapprochent, avec toute raison, le sujet fondamental du récit à celui de la Cronica général relatif à Rodrigue et au comte Julien, ne négligent-ils pas d'indiquer une influence frappante: celle de l'épisode de Belisant dans *Amis et Amiles* (v. 610—695, éd. Hoffman.)? Par contre, la comparaison que fait R. Witte (*Einfluss*, s. 55) entre la sensualité de Lutisse et

celle de Médée du roman de *Troie* me semble très peu à sa place.

Que notre roman ait pu être soudé à un autre d'un caractère si différent, cela semble assez étrange. Il en a pourtant été ainsi depuis le commencement, ce que nous prouve une comparaison des anciens inventaires de la Bibliothèque de Charles V et de Charles VI. Gilles Malet y a écrit en 1373: »Ansseys de Cartage. Athis et Prophiryas rymé», à quoi Jean Blanchet a ajouté en 1385 en marge: Il y est. Pour la soudure mal placée il faudra donc remonter jusqu'au premier relieur.

En le comparant au numéro 375, Paulin Paris dit: »La leçon de ce deuxième manuscrit est de beaucoup la plus belle et la plus exacte. Deux charmantes miniatures la décorent. Remarquez aussi la vignette du frontispice: une vieille femme poursuit de sa quenouille cassée un renard qui emporte son coq.»

Sur un des papiers ajoutés à la fin du livre on a écrit: Codex XIII. saeculi.

Je me félicite de pouvoir citer enfin quelques strophes du prologue:

Qui sages est de sapienche
 Bien doit espandre sa semenche
 Que teus la doie recueillir
 Dont boins exemples puist venir.
 Oises del savoir Alixandre
 Qui par ce fist ses viers espandre
 Quant il sera del siecle issus
 Qu'as autres soit amenteus.
 Ne fu pas sages de clergie
 Mais des auteurs oit la vie.
 Mout retint bien lonc sa memore
 Si nos raconte d'une istore
 De II cites riches et grans:

Mult par estoient poissons.
 Rome avoit en droit non la mestre;
 Maint home a fait irestre.
 Mout par fu grant chose de Rome.
 Primes la bastirent dui home
 De chels qui de Troie escaperent
 Et en cel paiis arriverent;
 A grant eschil et a grant guerre
 Estoient issu de lor terre;
 Illuc les amena uns vens;
 Li paiis est et biaux et gens;
 Molt lo virent a lor talent,
 Si leu amerent molt forment.

Le manuscrit de Londres, additional 16411, est mentionné par U. L. D. Ward dans son *Catalogue of Romances in the department of manuscripts in the British Museum* (I, p. 173). Ward confère à notre roman une place à part sous la rubrique *Pseudo-Classical*. Il le décrit de la façon suivante: Wellum, A. D. 1330. Quarto, ff. 128, in double columns, each column having 39 to 41 lines. With initials in red and blue. On the first page is the name of an owner, written: »Nicolai Zaverii Souciet 3^{io} idus maias (13 May) 1718». In about 20,130 octosyllabic lines.

A la fin de la dernière colonne le scribe a ajouté:

f. 128 b. c. 2. »Cils romanz est a la duchesse
 D'Atheine — et de Brene contesse,
 De Lyche ainsi dame clamée,
 Si fust de Chatillon nee.
 Ses peres fust li connestaubles,
 A toutes genz fust convenaubles,
 Leautez, proesce, cortoisie
 Estoit en lui moult envosie.
 En l'am mil trois cenx et trente
 Fust escripz et par grant entente. —

Or prions trestuit a la mere
 Que son chier fil apelle pere
 Quan tel maniere nous daint vivre,
 De pechiez soiens si delivre
 Qu'après la mort soient portees
 Nouz ames et toutes coronees
 En paradis amont tot droit.
 Dites amen que Diex l'outroit!

Ward reproduit l'explication que donne Anselme (*Hist. General*, t. VI, pp. 130, 131): Written in the year 1330 for Jeanne, daughter of Gaucher de Chastillon, Comte de Porcean (Constable of France in 1302), and widow of Gauthier V, Comte de Brienne and de Liches, and Duke of Athenes, who was killed in battle in 1312. After her husband's death she went in the court of King Robert of Naples, and made some efforts, in concert with her son, Gauthier VI, Comte de Brienne (who was afterwards Constable of France, and was killed at Poitiers), to recover the duchy of Athen. She eventually returned to France, where she died on the 16th January 1354, and was buried in the Church of the Jacobins at Troyes. — J'aurai plus tard occasion de revenir sur l'importance de ces renseignements.

Le manuscrit porte le titre de *Roman d'Athis et Porfilias, ou le siège d'Athens*. (La forme qu'on doit adopter est Porfilias; on trouve aussi la variante Porphiliax.) Ward l'appelle »a poem of the self-devotion of the two friends, Athis of Athens and Porfilias of Rome. Written by Alexandre de Bernay, sometimes known as Alexandre de Paris (author of a portion of the poetical Roman d'Alexandre), in the latter part of the 12th cent.»

Je transcris le commencement et la fin du poème:

f. 1. »Qui saiges est de sapience
 Bien doit espandre sa semence
 Que tel la puisse recueillir
 Dont bon exemples puist venir.
 Oez dou sauvoir Alixandre,
 Qui pour ces velt son sen espandre
 Quant il sera dou siecle issus
 Quaus autres soit rementeus.
 Ne fu pas sages de clergie
 Mes des aucteurs oit la vie.
 Moult retint bien lonc sa memoire;
 Si nos reconte d'une estoire
 De II cites riches et grans
 Qui moult par estoient poissons.
 Rome par estoit la plus mestre,
 Que mainte terre fist irelestre.»

f. 128, b. c. 2. D'Atheine faut ici l'estoire
 Que li escriis temoingn a voire.
 Ici faut li romanz d'Atys,
 De Porfilias ses amis.
 Et dou siege d'Atheine ausi,
 Se sont li grezois departi.

Ward conclut ainsi: The present copy is more modernised, and more incorrectly written, than that analysed by Ginguené in the *Histoire Littéraire*, tome XV; but it is evident that the two copies substantially agree.» Ayant eu moi même le ms. en main, j'ai pu constater qu'il se trouve dans un état aussi admirable que celui de Stockholm, duquel il diffère d'ailleurs par son manque d'enluminures.

Le dialecte appartient évidemment à ceux de l'Est.

Le manuscrit du Vatican est de ceux que Christine de Suède transporta avec elle à Rome en 1654. A sa mort, le 19 Avril 1689, la reine légua toute sa bibliothèque

au cardinal Azzolini. Celui-ci, mort deux mois après, en fit héritier son neveu Pompeo Azzolini qui la vendit pour 8000 lire au pape Alexandre VIII (Ottoboni). Dans les fonds de la reine Christine on le retrouve sous le numéro 1684. Ernest Langlois dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, (Paris, 1889, p. 33) fournit quelques indications descriptives.

Il est du 13^e siècle, en parchemin; 116 feuillets, 2 colonnes à la page, 40 vers à la colonne. La dernière lettre de chaque vers ressort en dehors de la ligne. Reliure en peau rouge, aux armes de Pie IX. En tête du premier feuillet, Fauchet a écrit: *Roman d'Athis, composé par Alexandre, qui l'appelle l'histoire d'Athènes*. Au fol. 19 on trouve: Dilecto suo socio fideli Johanni de Chayssia, parvus prior morans (13^es) et au fol. 24: A mon amé ami compaignon, a Jehannin de la Chaysse li petiz priouz, salut et bone amour (même écriture). La Chaysse est évidemment Chaise-Dieu près d'Allier (Haute Loire) dans l'arrondissement de Brioude; la dédicace peut donc être précieuse pour la détermination du dialecte.

Langlois appelle le manuscrit: *Roman d'Athis et Profilias* et ajoute: »Ce poème est aussi appelé Siège d'Athènes; l'auteur est Alexandre de Bernay. Le début et la fin y manquent». Je cite quelques strophes transcrites par Langlois.

'Amis, por coi vos voi dolant?
 Ne soiez pas en tel martire,
 Car de cest mal avroiz bon mire;
 Issons lai fors en cel rivage,
 Si vos dirai de mon corage'.
 Del pales issent li donzel,
 Qui a mervoille estoient bel.
 De drap de soie erent vestu,

Estroit chaucié d'un bon bouffu.
 A cheval sunt andui monté,
 Puis s'en issent de la cité;
 Chevachant vont desor Athenes
 Veoir les prez et les fontaines.

Les dernières lignes conservées sont les suivantes:

Bylas la nuit laienz sejo (rne)
 Et l'endemain lues qu'il ajor (ne) — —

Le manuscrit de Tours est fragmentaire et incomplet et ne contient pas plus de 5316 vers. Lorsqu'il est passé de la bibliothèque du couvent de Marmoutier où il portait le numéro 207, à celle de la ville de Tours, les feuillets ont été intervertis. Le passage où est décrite la tente du roi Bilas y manque complètement.

M. Collon en fait mention dans le *Catalogue général des Manuscrits*, t. 37, p. 676, en donnant pour auteur à notre roman Alexandre de Bernay, surnommé de Paris. Prophilius est partout appelé Procelias.

Le ms. est du 14^e siècle (?) et écrit sur papier. Les 51 feuillets à deux colonnes, chacune de 28 vers, portent des initiales rouges. Dans le même volume se trouve le ms. 939, *Partonopeus de Blois*, roman d'aventure composé selon Gröber avant 1188.

Je m'en suis fait faire quelques reproductions photographiques de façon à pouvoir donner ici des extraits; on reconnaîtra sans peine à quelles parties ils correspondent dans les autres mss.

De Romme vous ai ci conté.
 Or dirai d'une autre cité
 Que li livres appelle Atheine.
 De sens et de clergie plaine.
 D'Athaine toutes estoient

Les lois qu'a icel temps tenoient.
 Mult par est sage la cités;
 Nul n'i estoit ne fust letrés.
 En pais s'amoient a deduire,
 Ne voloient terre destruire;
 De Romme et de toute la terre
 I aloient por sans conquerre
 E por aprendre es premiers ans
 Les lois et les commandemens.
 Riche cite ot en Athaine
 Et noble et grant et bele et saine;
 N'estoit gaires de Romme mendre
 Mais li romain voldrent prendre;
 Del savoir qui est en Athaine
 Fu puis Romme garnie et plaine.
 Encois que començast la guerre
 Fu longuement en pais la terre.
 Or vos ai dit des II cites
 Comant li pais fu devises.
 Athaine est plaine de clergie
 Et Rome de chevalerie.
 Et cil de Rome espesement
 Lor fils envoient savement
 En Athaines per bien apprendre
 De sens et la clergie entendre.
 Si faitement fu li pais
 Entremelles de bons amis.

A Athaines estoit Savis
 Qu'il perloit a ses amis.
 Conseil prenoit d'une parole
 Que ses fils a tenu escole
 Tant que grant pert set de clergie.
 S'or savoit de chevalerie
 Et besoins sourdoit en la terre
 Mult se sauroit aidier de guerre,
 Dit qu'a Rome l'envoiera
 Un sien ami qu'il i a.
 En la cite ot un baron

Que iadis ot a compaignon;
 Compaignon furent de lonc tens,
 L'uns aprit l'autre de son sens.
 Si dist que mult est ses amis,
 S'il li envoieai Athis,
 Son fil que face chevalier
 Et par l'amor de lui l'ait chier;
 Le sien li envoist, n'el laise mie
 S'il raprendra a la clergie.
 Au departir Athis baisa
 Et mult grant avoir li bailla;
 D'estre large mult le semont
 Se il aime le pris du mont.
 Apres li bailla compaignie
 Bien conraee et bien garnie.
 Athis s'en est issus d'Athaine,
 Et conpaignons o lui emmaine
 Que mult erent de haut perage.
 A la mer viendrent au rivage.
 Quant il vindrent au port de mer
 Une nef virent arriver
 Qui estoit el rivage ancee;
 Mult richement ert atornee. — —

Le manuscrit de St. Petersbourg appartient à la très précieuse collection Doubrowsky à l'Ermitage où il porte maintenant la cote Qv. XIV, 4. Cf. sur cette collection un compte rendu intitulé *Collection des autographes* dans la *Revue des Sociétés savantes* (5^e série, t. 4, 1872). Gustave Bertrand dans l'introduction à son *Catalogue des manuscrits français de la Bibliothèque de Saint-Petersbourg* (*Revue des Sociétés Savantes*, t. 6, 1873) rappelle (p. 380) que la plupart des volumes Doubrowsky (D) proviennent des archives de la Bastille et surtout de la bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, héritière des grandes collections Séguier et de Harlay. «Il ne fut que trop

facile à Pierre Doubrowsky (*bibliophile distingué*) de se procurer tous ces recueils et splendides manuscrits à miniatures, puis de les expatrier à la faveur des troubles révolutionnaires et malgré le comité nommé par la Convention à l'effet de réserver les documents et les objets intéressant l'histoire ou l'art national». Dans la catégorie Poésie, in 4° vélin, Bertrand cite p. 547: 3. D. »Monstreuil (Gilbert de). Le rommant de la *Violette* (f 1—45). 2° C'y s'ensuit le liure de la *Panthère*. Ms. de 64 ff. à deux colonnes, 17 miniatures, lettres ornées, XIV^e siècle. 4. D. Le roman *d'Athis et Prophilius*, composé en vers par Alexandre de Bernay. Commence: 'Homme bien fondé en science'. Finit: 'Joie d'amours qu'il défina'. Explicit. Manuscrit du XV^e siècle de 133 ff; 26 belles miniatures, initiales en couleurs et or.»

La date assignée à ce ms. par Bertrand marque sans aucun doute, malgré son inexactitude, un progrès en comparaison de celle du catalogue de Lamotte (*Principaux manuscrits français et latins de Saint-Petersbourg*, Bibl. de l'Ecole des Chartes, 1864), où l'on trouve: »38. Le Roman *d'Athis et Prophilius* par Alexandre de Bernay, XIII^e siècle. 50. Le roman de la *Violette* et le roman de la *Panthère* par G. de Monstreuil. XIII^e siècle.»

La dernière indication est conforme à celle donnée par Alfred Weber (p. 1): N° 33 (*doit être 38*): «Le roman *d'Athis et Prophilius*, en lettres de formes, sur vélin du 13^e siècle, composé par Alexandre de Bernay, troubadour (sic!).

L'ouvrage occupe 133 feuillets, enrichis de jolies miniatures, au nombre de 26, faites par le même artiste que celles du roman de la *Panthère* et de la *Violette* (le numéro suivant), et exécuté par le même calligraphe. Les initiales sont peintes en or, en couleurs, accompagnées d'arabesques dans le goût du siècle.» — Mais la date n'en est pas moins

arbitraire. Un examen paléographique ou une étude du style ne permettent pas de faire remonter ces romans jusqu'au 13^e siècle. Dans ses »*Nachträge und Berichtigungen*», A. Weber reconnaît aussi: »Nicht nur zeigt die Orthographie eine späte Abschrift des Textes an (XV. Jahrh.), auch der Text selbst erweist sich in Wörtern, Construction und stilistischen Ausführungen vielfach als eine sehr späte und jener selber Zeit angehörige Uebersetzung.»

C'est aussi ce que prouve H. A. Todd par son examen des mss. de la *Panthère d'amours*. A la page VII, il qualifie l'exemplaire provenant de la Bibliothèque de l'Ermitage à Saint-Pétersbourg (n° 53) et apporté à Paris par les soins de Fr. Godefroy en 1883 comme «précieux quoique moins ancien que le n° 24432 de la Bibl. Nationale datant de la fin de XIV^e siècle». Le nom de Gaston Paris est le gage de l'exactitude de cette appréciation.

Or ce ms. de la *Panthère* a été soudé une fois à celui d'*Athis*. Pour s'en assurer on n'a qu'à consulter l'*Inventaire des livres du duc de Bourgogne Philippe le Bon avant 1420*, où l'on trouve la notice suivante. (Bibl. Nat. Cinq cents de Colbert, n° 127, fol. 153):

«Item, ung autre livre contenant III livres, c'est assavoir le livre de la Panthère, Athis et Prophlias et le livre de la Violette, escript en parchemin de lettre ronde à II colonnes, historié et enluminé d'or et d'azur et rymé; commençant au II^e feuillet: Alez belement et au derrenier: Puisque mort est. — Couvert de cuir vermeil et merqueté, à II fermaus d'argent, dorez, hachiez.» Il n'importe que l'ordre des romans ait été inverse à cette époque-là.

Francisque Michel, faisant allusion à deux manuscrits »perdus» du roman de la *Violette* (Paris, 1834) écrit (p. XXXIII) «L'autre qui se trouvait avant la Révolution de 1789 dans la Bibliothèque de Saint-Germain-des Prés,

à laquelle il avait été légué par Henri de Coislin, évêque de Metz, paraît avoir péri dans l'incendie de cette abbaye.»

Cette dernière supposition est tout à fait erronée. Au numéro 1831 bis nous trouvons dans le catalogue manuscrit de Saint-Germain: «Trois romans, dont le premier est le roman de la *Violette*, ou de Gérard de Nevers»; mais il y est ajouté: »Passé à l'Ermitage». La présence seule des mss. de la *Violette* et d'*Athis* à l'Ermitage en prouve l'incontestable vérité. Pour plus de détails sur ce sujet on pourra consulter encore Léopold Delisle, *Le cabinet des Manuscrits* Chap. XI et M. Gille, *Le Musée de l'Ermitage Impérial*, Saint Pétersbourg, 1860.

Il faut donc identifier le ms. «perdu» de Michel avec celui de l'Ermitage. Que ce gros volume ait été dépecé en passant en Russie, c'est d'autant plus pardonnable que, au point de vue de l'histoire littéraire, cela est tout à fait justifié, l'*Athis* n'appartenant pas à la même catégorie que les deux autres romans.

Quant au copiste, je me conformerai volontiers au jugement de Todd: »Il lit à peu près toujours bien, il se sent maître de la situation. et, plein de confiance en lui-même, ne se gêne pas pour modifier la forme de l'auteur.»

En effet, on n'a besoin que de parcourir les extraits faits en 1859 par M. Meyer et publiés par A. Weber en 1881 ou de consulter les variantes, d'après une copie que je me suis procurée, et dont je ferai emploi plus tard, pour se rendre compte de la liberté avec laquelle le copiste a procédé.

Il reste enfin quelques mots à dire sur les fragments qui ont été retrouvés d'un manuscrit allemand de notre poème.

E. G. Graaf en publia dans la *Diutiska* (1826) I, p. 1—22, 4 feuillets qu'il avait découverts dans les archives d'Arnsberg

en Westphalie et qui se trouvent aujourd'hui »in das königliche geheime Cabinetsarchiv zu Berlin». »Ob das Gedicht eine Bearbeitung des altfranzösischen Romans Atys et Prophilias (von Alexandre de Bernay) sei oder nur mit ihm eine gemeinschaftliche Quelle habe, kann ich nicht beurteilen», dit-il, mais à en juger par certains traits du style et de la conception, il croit reconnaître dans ces vers »Bruchstücke eines der vorzüglichsten mittelhochdeutschen Gedichte». Wilhelm Grimm fit subir à ces fragments un nouvel examen (*Kleinere Schriften*, Berlin, 1883, p. 212—345) et y ajouta quelques nouveaux feuillets qui lui avaient été remis. Je résumerai très brièvement les résultats auxquels on est arrivé aujourd'hui.

Le manuscrit est un in 4°, écrit à deux colonnes dont chacune a 42 lignes; arrangement qui fait douter de son ancienneté. En effet, faut-il vraiment le faire remonter jusqu'au 12^e siècle? La langue ne fournit pour cela aucun indice direct. »Die Sprache der Bruchstücke ist ihrer Grundlage nach hochdeutsch, aber es erscheint darin zugleich eine beträchtliche Menge niederdeutschen Wörter und Formen», et ce fait n'est nullement caractéristique du 12^e siècle exclusivement. Si l'on cherche un lieu d'origine au poète anonyme on serait enclin à le localiser dans la Hesse d'où est sorti Herbort von Fritzlar (1190—1217), le traducteur jeune (ich hân noch jungers nâmen) et un peu gauche du *Roman de Troie*. Son dialecte a aussi quelque affinité avec celui de ce fameux pfaffe Lamprecht qui vers 1150 fit une version du roman *d'Alexandre*.

Pour la forme, l'auteur montre une prédilection très marquée pour les analyses psychologiques et les détails minutieux dans la description. »Er schwelgt in der Schilderung des inneren Schmerzes, den der unglückliche Athis in der Felsenhöhle empfindet oder der Gemüthsstimmung

des todwundenen Pirtheus, der in einer langen Rede seine Gedanken und Gefühle offenbart: aber auch die jungfräuliche Schüchternheit mit welcher Gaite die Brautkammer betritt, wird anmutig geschildert. Der Ausdruck dabei ist gebildet und manchmal gewählt.»

Ces qualités sont propres presque au même degré au traducteur du *Roman d'Enéas*, Heinrich von Veldeke, »der Vater der höfischen Poesie in Deutschland«, dont les deux parties de *l'Entide* datent de 1174—1190. — Fr. Vogt va jusqu'à dire que le poète d'*Athis* »durch gewandte, glatte und ansprechende Darstellung einer entschiedenen Fortschritt gegen Albrecht (le traducteur des *Métamorphoses d'Ovide*) und Herbort bekundet«. — Envisageons enfin quelques particularités stylistiques — l'emploi du dialogue et de la parenthèse —, et il ressort que notre poète doit aussi quelque chose au maître Otto, auquel est attribuée la traduction de *l'Eracle* de Gautier d'Arras.

Somme toute, l'auteur de *l'Athis* allemand doit être rangé parmi ceux qui appartiennent à l'époque florissante du commencement du 13^e siècle. Un écho de sa renommée se trouve dans le conte de Michelsberg où Heinrich von Freiberg dit:

Athis unde Profiljās nāch ritterscheste strebeten:
mit staeter triuwen lebeten in ritterlichen werdekeit.

Que le poème allemand soit une versification fondée directement sur un manuscrit français, ce fait n'est plus douteux. Rien qu'en comparant le fragment A. avec le passage correspondant du ms. français de Stockholm on voit que les licences poétiques ne sont pas telles qu'elles ne puissent être facilement expliquées par les énormes difficultés d'une traduction littérale et le besoin de l'auteur de transformer son modèle tant pour satisfaire à son propre

goût artistique que pour se conformer aux exigences de son temps. Il me semble tout à fait inutile de recourir à l'hypothèse d'une source latine ou grecque, d'après laquelle le poète aurait travaillé indépendamment de ses collègues français. Sur ce dernier point, cf. en outre les opinions de L. Ettmüller (*Handbuch der deutschen Litteraturgeschichte*, Leipzig, 1847) et de Friedrich Vogt (*Pauls Grundriss der Germanischen Philologie* II, 1, p. 270).

II. RÉSUMÉ DU ROMAN.

Vu les jugements très divers, parfois opposés, auxquels a donné lieu le roman d'*Athis et Prophlias*, on ne souscrit que trop volontiers à la conclusion de G. Gröber (*Grundriss der romanischen Philologie*, II, 1, p. 589): »Für die Erkennung der inneren Verknüpfung dieser Vorgänge (*il vient de donner un exposé très sommaire des événements*) bedarf es einer Ausgabe.» En effet, rien ne pourra mieux qu'une édition critique complète contribuer à lever les doutes qui subsistent encore concernant le sujet.

En attendant l'œuvre annoncée de M. Alfons Hilka, qui ne pourra pourtant pas rendre mon résumé superflu, je donnerai ici une analyse plus détaillée, mieux fournie de citations et surtout plus exacte que celle de Ginguené (*Histoire Littéraire de la France, XV*) ou de H. Borg (*Sagan om Athis och Prophlias*, Upsala, 1882).

Ce qu'on pourra reprocher à mon exposé, c'est de n'être fondé que sur le manuscrit de Stockholm. Mais heureusement, celui-ci ne diffère en aucun point essentiel des manuscrits de Paris et, grâce à l'édition de A. Weber ainsi qu'aux copies que je me suis procurées, j'aurai encore l'occasion de donner quelques passages importants des variantes en d'autres dialectes.

Les rubriques dont je me sers n'y sont que pour marquer les péripéties et pour rendre ainsi l'exposé plus facile à suivre. Le poème se partage tout naturellement en trois parties.

1. Présentation des personnages.

Le poète, après avoir débuté par un appel aux lecteurs: *Première partie.*

1, a. Qui sages est de sapience
 Bien doit espandre sa science, etc.

raconte la légende des deux villes auxquelles Romulus et Rémus ont légué leurs noms.

Se faisant l'écho d'une opinion très répandue au moyen-âge, d'après laquelle Rome excelle dans l'art de la chevalerie autant qu'Athènes dans les sciences et les lettres:

3, b. Plainne est Athainne de clargie
 Et Rome de chevalerie

il en fait ensuite le point de départ des relations amicales qu'Athis et Prophilius héritent de leurs pères, Savis et Evas. Prophilius se rend à Athènes pour compléter son éducation littéraire; Athis, renonçant à son voyage à Rome, le reçoit dès le premier moment avec la plus touchante cordialité.

5, b. Ne partirons, se dit Athis,
 Tant que li uns en sera vis.

Durant les exercices à l'université — où le Romain fait des progrès prodigieux:

6, b. En V ans sost plus de clargie
 Qu'atre clers toute sa vie

aussi bien que pendant les jeux «de la palestre et des plomées», les liens entre les deux jeunes gens deviennent

de plus en plus étroits. Une amitié éternelle est née et rien ne pourra jamais la troubler, sinon une chose aussi fatale que l'amour. C'est ce qu'Athis avoue avec un soupir:

7, a. Maix il m'est vis, se fame avoie
 Que iemaix tant ne t'ameroie.

En le disant, il sait qu'il lui faudra bientôt en éprouver la vérité: son père lui a choisi une fiancée, Cardyonès. En effet, le conflit est imminent. (P. 1—P. 7, b.)

2. Le mariage de Cardyones.

Quelque temps avant la date fixée pour les noces, Athis amène son camarade voir sa fiancée. Elle est ravissante:

8, a. Chevolz ost blons, lons vers les pies,
 Sors ces espalles destracies . . .

et une parure magnifique. — ni le «sacle d'or», ni les pierres précieuses, ni le «cendeil de Frize» n'y manquent — contribue à la rendre plus captivante. Aussi Prophiliass, dont le tempérament est plus ardent que celui d'Athis, s'en éprend-il violemment.

Li doilz ragars de la pucelle
Li mist on cors I estancelle
Que n'am porra iemaix issir
Tres qu'e l'avoir ou a morir.

L'amour que le respect et l'amitié lui défendent d'avouer, s'empare de tout son être et il retourne chez lui chancelant pour se rouler, tressaillant et enfiévré, sur

son lit. Il en sera ainsi pendant de longs jours. L'image de la bien-aimée hante ses rêves.

10, a. Rose de mai, ne flor nouvelle
 Premierement quand elle nee
 Ne est tant fort encoleree
 Con la biauteil Cardyones.

En visitant son protégé Savis s'inquiète de sa maladie. Les efforts des mires — «par touz les pouz li ont testeï» — restent vains.

Et cela est d'autant plus fâcheux que les fêtes approchent. Car il faut bien que Prophilius y prenne part.

Enfin, sur l'insistance de son ami, le Romain ouvre son cœur. C'est son amour désespéré qui le fait souhaiter la mort.

Mais, s'il a cru lui-même tout remède impossible, l'amitié sans bornes d'Athis lui en trouvera un — le seul. Ayant à choisir, de perdre son ami ou de renoncer à son propre bonheur, celui-ci n'hésite pas à offrir le plus grand des sacrifices — le renoncement aux droits de l'époux — et il conjure son ami de l'accepter. Après des hésitations très naturelles, Prophilius consent. Sait-il pourtant à quoi il expose son camarade?

Le mariage se fait au milieu du contentement général, mais la nuit l'amant prend la place du mari. Sans que Cardyones s'en aperçoive Prophilius lui enlève une bague du doigt. Mainte nuit la même ruse doit se répéter.

Pourtant, cette félicité douteuse ne pourra pas durer longtemps. Un messenger arrive de Rome, annonçant qu'Evas est tombé gravement malade et que, pour lui léguer son héritage, il désire revoir son fils aîné le plus tôt possible

A tout cela Prophilius n'a d'abord qu'une réponse à faire:

20, b. Que di ie, laz? L'annours de Rome
 Ne me vaudroit maix une pome,

mais, réflexion faite, un jour où ils sont sortis pour «veoir les preïs et les fontainnes» il préfère se confesser à son ami. Et celui-ci le laisse libre d'emmener à Rome Cardyonès comme son épouse légitime.

Il s'explique pourtant assez facilement que cette décision n'ira pas sans encombre. D'abord de la part de Cardyonès. Elle lance des réprimandes dédaigneuses contre ceux qui se sont permis un jeu aussi indigne à son égard.

23, b. Ainz mais n'oi plait ensi mener:
 Fame tollir et redonner!
 En quel meniere et par quel guise.
 Eis me tu a putage prise?

Assurée de ne jamais avoir appartenu qu'à Prophilius — la bague le prouve — elle se console néanmoins et offre sa main à l'étranger.

24, a. Cil la resuit, n'eust teil ioie
 Qui li dunast l'annour de Troie.

Les parents sont plus intraitables. Ils ne veulent pas pardonner et laissent à Athis seul le soin d'arranger le nouveau mariage. Ce qu'il fait.

25, a. A un tample les moine Athis
 Qui er de dame Veneris.
 Une de lour deesse d'amor;
 Illuc lor fist mult grant honor.

Au huitième jour le couple heureux s'embarque au port d'Athènes. A Rome on lui fait le plus chaleureux accueil. (P. 7, b—25, b.)

3. La détresse d'Athis.

L'expiation que devra subir Athis pour s'être ainsi affranchi des mœurs de son milieu sera très dure.

Le voici d'abord jeté hors de sa famille et de la société, chassé de la ville. Personne ne veut plus le reconnaître et il tombe dans la plus noire misère. Son ami ressentira-t-il assez de pitié pour le sauver de cet état? C'est dans cette dernière espérance qu'il conjure un capitaine de vaisseau de l'emmener à Rome.

Mais, à son arrivée, le pauvre hère n'est qu'un objet de moquerie pour la foule; Prophilius et sa femme ne le reconnaissent pas sur le chemin du temple où ils vont prier. Partout Athis ne voit que des marques d'une ingratitude inouïe; et, exalté comme il l'est, il sort des «murs d'antiquité» et se réfugie dans une grotte avec l'intention de s'y donner la mort.

28, b. Je soloie estre li chief del mont;
Or suis aval ou plus perfont.

Dans ces conditions qu'est pour lui la vie?

Or le hasard vient à son secours en lui offrant une façon originale de se débarrasser de son existence douloureuse. — Trois amants se sont donné rendez-vous à l'endroit où il se trouve; pendant qu'ils attendent leurs amies, une querelle s'élève entre eux. L'un tombe frappé mortellement et les deux autres se sauvent à qui mieux mieux. En trempant ses habits dans le sang de la victime, Athis n'aura-t-il pas assez d'indices contre soi pour être condamné à mort? C'est ce qu'il espère, et en effet on le conduit, sous l'inculpation de meurtre, dans la ville où, selon l'usage, on l'expose, chargé de chaînes, sur une

place publique. La cause du crime paraissant assez obscure, même aux juges, la foule des spectateurs sera extraordinairement grande; on y verra Prophilias même.

Celui-ci reconnaît immédiatement son bienfaiteur et, pour prouver sa reconnaissance envers lui, il obtient qu'on l'enchaîne à sa place.

33, a. Lou ior se pamerent ai Rome
 Mien eciant pluis de mil home.

En effet le cas serait devenu plus que compliqué si au dernier moment les véritables assassins ne s'étaient trahis par leur conduite imprudente.

Dès lors, Athis ne peut plus douter des sentiments de son ami qui prévient tous ses désirs. Notons à ce propos le curieux passage suivant:

35, a. Pluis de XL fois lou baize. —
 Apres l'an moine par son aize
 En une chanbre dezos terre —
 Onques a Troie ne ost guerre,
 Assaut, tornoï ne grant bataille
 Ne fuit illuc escrite san faille.

Enfin, tout le monde et surtout Evas est prêt à reconnaître ce que l'on doit au Grec et on cherche à l'indemniser par des terres, de l'argent, etc. A juste titre l'auteur débite des louanges sur cette «douce compagnie» et avant de conclure la première «partie» de son histoire, il affirme

36, a. A touz iors cruit et enforsai,
 Tant comme vie lor durai.

(P. 25, b—P. 35, b.)

4. Les fiançailles d'Athis.

Ce ne sera pourtant qu'en obtenant la main de Gayète, soeur de Prophlias, qu'Athis obtiendra la pleine récompense de son sacrifice et le chapitre qui suit en raconte les étapes avec un encombrement de détails qui, surtout à cause de l'analogie avec les peines de Prophlias, décrites si longuement, ne peuvent que fatiguer le lecteur moderne. Laissant de côté toutes les répétitions et les lieux communs innombrables, restreignons-nous donc ici aux étapes principales.

*Deuxième
partie*

Trois jours après l'entrevue des amis, on célèbre à Rome l'enlèvement des Sabines, fête annuelle que Romulus a instituée en l'honneur de Vénus pour fléchir sa colère. Evas s'y rend avec toute sa famille où l'on remarque surtout sa jeune fille:

38, a. De lor bialtei ne sai mesure;
 Tant en rencontre la scriture.

L'orchestre, composé de «chalemialz, lires, harpes, trenpes, vielles», salue le cortège pompeux et immédiatement après son arrivée on procède aux jeux de la palestre. Athis y enchante Gayète par des qualités qui le rendent supérieur à tous les autres combattants et lui-même s'éprend au premier regard de la ravissante jeune fille. En admirant son héros, dit l'auteur, Gayète sourit:

40, b. Lors resamblai tandrette flor
 Qui en avri nest de pomier.

Un amour aussi vite né et aussi ardent les fera pourtant passer par des peines cruelles avant qu'ils osent l'avouer franchement:

41, a. Nunz n'est d'amors ioie parfaite
 Que ne nait ainz painne traite.

Déclaré, comment pourra-t-il vaincre l'obstacle moral que forme une promesse déjà faite par le père de Gayète au roi Bilas de Sicile?

Athis rentré chez lui tombe malade à faire craindre pour sa vie. On reconnaît l'incapacité où sont les médecins à trouver un remède.

Ainz est si froide comme un mabres
Et vers con est la fuelle en l'abre.

La nouvelle de son état donne lieu à autant de stupéfaction que de douleur parmi ses amis. Evas lui rend visite, mais il ne peut que constater la fièvre, sans en soupçonner la cause.

47, b. Une fois gist et autre siet,
Nulle riens n'ot que ne li griet.
Amors l'afroie, amors l'asaut,
Fremist, sopire et treisaut,
Une hore ai chaut et l'autre froit
Comme se fuit I mabre drois.
Amors l'atize, amors l'aprant,
Amors li mue son talant.

Le cas devient d'autant plus grave que voici Gayète atteinte d'une maladie dont les symptômes sont tout-à-fait les mêmes. Avant que Prophilius et sa femme aient eu le temps d'en deviner le véritable caractère, si évident soit-il, les malheureux amants débitent des monologues sans fin, nous faisant ainsi passer en revue toutes leurs craintes et leurs angoisses. Il en résulte qu'Athis regrette le sacrifice qu'il a fait; en lui refusant le bonheur, Dieu l'a justement puni de sa légèreté.

51, b. Ne hons ne doit par lecherie
Lou liem rompe que deux lie.

Gayète hésite entre le devoir que lui impose la promesse faite à Bilas et la loi que lui dicte l'amour. Rien qu'en s'imaginant l'image du chevalier :

Soz la corone vardoiant
Ou le vix cler et soriant.

elle brûle d'un feu toujours plus violent.

Comment Prophiliàs peut-il tarder à mettre une fin à cette comédie? Car le ressort ne doit plus lui en être obscur.

59, a. Tost est d'amor et de s'orinne:
 Qui bien aime sovant devinne.

C'est qu'il ne sait pas au juste quel est l'objet de l'amour d'Athis. Cardyonès ou Gayète? Enfin, devant l'éventualité de perdre son ami, il faut parler de toute façon.

60, a. Famme puet l'an sovant changier,
 Hui prandre et demain lassier.
 Por pardre une soullemant
 En repuet l'an choisir de C.
 Mais d'ome mort n'est pas ensi:
 Mult pert qui pert I bon ami.

Pourquoi, Athis, refuses-tu d'être franc avec moi?
Me voici pourtant prêt à tous les sacrifices.

62, b. «Uns riches rois de grant valor
 Qui ai damme de grant honor
 Autre si belle comme Alainne
 Aimme une poure chatelaine;
 Une roine un chevalier —
 Lui n'ai fors armes et destrier:
 N'agarde amors nulle rason,
 Ne nulle riens se son bon non.»

«Par les diex ou ie apant», ouvre-moi ton coeur:

Aussi Athis fait-il alors l'aveu désiré.

- 63, b. Et dit Gayte aime assez plus
 Que onques Mars ne fist Venus.

Grande joie de Prophilius qui l'assure du succès auprès de la belle et se charge de lui remettre de sa part une bague en signe de son amour.

En recevant celle-ci, Gayète:

- 65, a. Des eux vaires, plainz de dolor,
 Gete une larme de doucor.

Avec le salut «une choze somes noz dui», elle prie son frère d'en donner une autre en échange à Athis.

Ainsi les hésitations et les craintes se changent en un accord général. En voyant leur bonheur, Evas lui-même ne peut refuser sa bénédiction aux amants. — On se rend dans un verger pour fêter l'événement. (P. 35, b—P. 69, b.)

5. L'arrivée de Bilas.

Cette idylle sera troublée par l'arrivée d'un messager de Bilas, annonçant le désir du roi de recevoir sans nul retard dans son camp les parents de sa future épouse. Une suite de 3000 chevaliers appuie la force de ce commandement. Voilà une dure épreuve pour le caractère des Romains. Le vieil Evas cède tout de suite et dit vouloir se ranger à la volonté de l'étranger «quant honor fait a mon lignage.» Mais d'autant plus vive en est la colère de Prophilius.

- 71, a. Primes fui noir comme I tizons
 Et puis varmas comme charbons.

Pour mettre son père bien au courant des choses, il lui répète toute l'histoire du dévouement de son ami et finit par lui jurer d'un ton aussi noble que fier qu'il le secourra. Gayète ne lui cède pas non plus en enthousiasme; en comparant les rivaux, elle s'écrie:

73, a. N'an trovereiz ia nunl melor;
 Athis est bons, digne d'amor,
 Athis est gens, Athis est biax,
 Athis est flors de damoisialz,
 Athis est frans, Athis est prous:
 Il et mes freres desor toz.

Mais le père reste inébranlable et répète encore:

«Ne vult ie pas mantir ma foi.» La pauvre fille sera-t-elle donc la proie de sa faiblesse? Que lui vaut le titre de reine?

74, b. Miex l'aimme pres plus pouremant
 Que roïne lontamment.

Sur l'insistance de ses enfants Evas finit par leur promettre de chercher au moins un accommodement avec le roi.

76, a. «Perez, alez en, li filz respont,
 Car tuit li home qui ne sont
 N'el me feroient outroier
 Que ma seror ait a molier
 Tant com puisse lance tenir
 Et de m'espee cop ferir.»

Que le roi «outrecudies et desdagnoux» accorde «quittance de sa foi» à Evas! — Un cortège magnifique se met en route et arrive au camp de Bilas.

78, a. Entre le tartre et les vargiers
 Se fui li rois Bilas logies.
 La ot maint riche treif tandui
 De mustabei et de boffui,

De dyapres et d'estorins,
 De chiers palles alexandrins
 Et d'autres dras de Romenie.
 De dras de soie en iert li pires.
 Riches d'avoir et d'amis fors
 Terre avoit bons et riches pors
 Ou prenoit rantes et avoir
 Don demenoit si grant pooir.
 Mult ost o soi belle manie
 Et richemant apparellie
 Dedans son treif, don la faiture
 Reconte a poinne la scripture.

La description très détaillée qui suit de la tente du roi Bilas (78, a—82, a) est d'un tel intérêt que je lui consacrerai plus tard un examen particulier.

L'accueil qu'on fait à Evas et à sa suite «li XII par, le senatour» est des plus chaleureux, malgré l'étonnement que cause l'absence de Prophilius. On explique celle-ci par le désir des Romains de recevoir leurs hôtes dans la ville même.

86, a. En riches tors, en haus palaix
 Voz ferai bien servir em paix.

Cela n'entre pourtant pas dans les plans de Bilas; il n'est venu que pour chercher sa fiancée, et, de plus, ses gens ne savent pas la langue:

Vostre gent et cortoise et sage
 Et ie n'ai ci de mult savage
 Ne de romain ne seivent mot
 Laainz seroient comme mort.

Après avoir délibéré avec le marquis Eugènes, Evas se décide à parler franchement. Mais malgré les offres qu'on lui fait —

Cent pallefrois et c. destriers

Et c. oistours et c. levriers —

Bilas ne veut pas du tout entendre de cette oreille. Il jure :

89, a. Que iemaix Rome n'ier sans guerre
 Si ne me tient lo covenant
 Don entre nos ai saremant.

Avec cette réponse les Romains retournent à Rome.
Que faire? Evas hésite comme toujours, mais non pas
Prophilias,

90, b. Ne Gayte, ne Salustinne
 Qui estoit mere a la maschinne.

Pour eux il faut vaincre ou mourir. Si Evas livre Gayète,
on saura l'arracher de force aux mains de l'ennemi. A cet
effet on passe la nuit à dresser des plans d'une attaque
imprévue et à lancer secrètement des appels à tous les
amis. Le lendemain matin voilà toute une armée enthousiaste
convoquée! (P. 69, b—P. 91, a.)

6. La défaite des Siciliens.

Prophilias dispose les troupes.

91, a. Trois mille d'aigre corage
 Tuit ievanceil de poi d'aage

prennent place «fors de la ville lez un iart». 500 chevaliers
sous la conduite d'Athis se mettent en embuscade avec
la mission d'enlever la pucelle. Parmi ses compagnons
on remarque:

92, a. Tarquines, Jules, Juliens,
 Andriones, Marques, Gratiens etc.

Le reste de l'armée est divisé en 12 échielles; voici quelques
noms de leurs chefs: Dionyses, Salustes, Lucas —

Un demoisiax sans felannie;
Sages et prouz, biaux et cortois;
Romant sot, latin, grigois. —

Anogerus, Mallius, Vapassiens, Fabiens etc.

En qualité de «conestaubles» Prophilius prend lui-même le commandement en chef.

Combien ces arrangements étaient nécessaires, la décision d'Evas le prouvera. Il veut partir dès le lever du soleil avec Gayète. — Seulement, il lui faudra attendre, car la jeune fille

94, a. T'an pouremant c'est atornee
 Comme se fuit el boix trovee

et elle ne cesse pas de l'implorer de la laisser

94, b. Avec Athis qui tant est bialz
 Con est en mai li lix novialz
 Et plus ai frache la color
 Que uns pomiers garni de flor.

! Qu'on la brûle plutôt que Bilas lui dérobe sa virginité! Ce n'est que forcée par la colère de son père qu'elle se hâte de mettre un costume aussi ravissant que l'autre était piteux. Ainsi

95, b. Groce et molatte, plainne et tandre
 Sa bialzteiz n'iert de gaires mandre
 Que la Pallas ou la Venus
 Et cuit que ceste vaisit plus!

P. 96, a on trouve une description de sa panne sur laquelle j'aurai occasion de revenir plus tard.

A l'arrivée de la «machinne», belle comme une fée ou une déesse, Bilas a déjà chargé ses ducs de Naples, de Salerne, de Cornellon, de Callebrois, de Trante, etc. — de préparer la retraite. Evas ayant confié sa fille à Bilas, qui

99, a. Basier la vost mult doucement —
 Mais la pucelle li guanchit,

retourne à Rome et l'armée se met en route.

Pour plus de sûreté, car les plans des Romains lui ont été dévoilés, Bilas remet Gayète à un sien neveu, Amante, afin qu'il la conduise directement en Sicile par une autre voie que celle que prendra le corps principal. Puis

100, a. Les eschielles ont ordenees
 Et de baitailles conrees

juste au moment où l'on va rencontrer les Romains. Alors la bataille s'engage sans répit. —

La description qu'en donne l'auteur fournit trop peu de traits qui ressortent du trésor commun des scribes médiévaux pour être suivie en détail ici. Ce sont d'abord les chefs qui se rencontrent en duel; puis, les écus écrasés, les lances rompues, les chevaux renversés, on se combat à l'épée jusqu'à ce que l'un tombe d'un coup formidable qui lui tranche la tête ou le buste. Enfin la mêlée devient générale et ne finit qu'avec la fuite désespérée de l'un des camps.

Voici d'abord de longs hymnes sur la bravoure inouïe d'un Dionyses, d'un Tarquines, d'un Gracien et ainsi de suite.

Ce qui contribue beaucoup à en égayer la monotonie, c'est l'épisode de l'enlèvement de Gayète. Athis poursuit:

105, a. Ou voit Amant bien lo requiert.
 En son escu davant lo fier.
 — — — — —
 Lou confenon li mist el cors
 Que d'autrepart en issi fors.

S'étant retrouvés dans un bois, où Gayète s'était réfugiée, les amants jouissent d'une courte relâche. L'auteur dit de lui :

106, b. Trestoz armes estroit l'anbrace,
Ne cude pas que mal li face,

et d'elle :

107, a. Mult li est bon quan que li fait:
Soie vuelt estre sans nul plait.

Il leur faudra pourtant se séparer sous peu. Pendant l'absence d'Athis la fortune a été contraire aux Romains; ils commencent à reculer devant le redoutable roi.

109, a. Li rois Billas fuit mult vaillans
Et de cors vessax et conbaitans.

Mais l'aspect seul d'Athis descendant avec une fougue extraordinaire de la colline, renversant ses adversaires et se frayant un chemin à travers leurs rangs, va renouveler ou doubler le courage de Prophilius et de ses hommes.

Bilas «au cuer en ost ire et pesance».

Le roi de Barbarie, Allimodes, et d'autres encore fléchissent; on conseille à Bilas, tombé de cheval, de se sauver précipitamment. En effet il n'a pas à choisir.

111, b. «Contre moi poize la balance».

Avant de s'en aller il jure pourtant de se venger.
Et ses barons lui répondent :

Bien en porrez panre vangance.
N'en soiez onques en dotance.

(P. 91, a. — P. 111, b.)

7. Les Romains après la victoire.

Ce ne sont pas des sentiments d'orgueil ou d'enthousiasme qui domineront chez les Romains après la victoire si glorieusement remportée. Elle a coûté trop de victimes. La plaine est semée d'amis et de parents tombés. Et ces guerriers font preuve d'une sensibilité qui contraste d'une façon assez singulière avec leur témérité aveugle de tout à l'heure. Ce qui n'empêche pas que ces plaintes soient sincères autant que touchantes. Écoutons, p. ex., Prophilias. Il pleure son camarade Pallatins :

114, a. Sor ciel n'a home si felon
 Tant outraigous ne san rason
 Que se peust de duel tenir
 La ou veist tel flor gesir.

Puis viennent des scènes qui ne laissent pas de nous intéresser.

Ainsi Gayète, voyant son frère prosterné devant le corps d'un guerrier, croit y reconnaître son bien-aimé et ce soupçon terrible la fait se précipiter de la colline où elle se trouve pour s'assurer sur place de la vérité. Imaginez sa joie en rencontrant Athis lui-même pour la consoler ! Ou encore voici Athis laissé seul. Il se sent accablé de la responsabilité de tous ceux qui sont tombés pour la cause.

114, b. Or suiz mult em peor estrainne
 Que quan ie fui en la cheainne.

Il redoute les récriminations des parents à Rome et plutôt que d'être blâmé il préfère fuir. Il faut toute l'autorité de ses amis pour le retenir et encore ne prend-il sa résolution qu'après cette allocution admirable de Prophilias.

116, b.

Por quoi estes si effraez?
 Tut morrons nos, bien le savez.
 Chacuns de nous la mort atant,
 Maix nous savons et esciant
 Terme ne houre ne nomee,
 Car la mort vient si a salee,
 Que nuns ne l'oït ne ne la voit.
 Teiz ne s'an crient, tot la reçoit.
 Autre si rost petit enfant
 Come li wïel floibe crolant.
 Ne puet garir ors ne argens,
 Grans lignages ne fors parans,
 Ne tours, ne murs, ne fors donjons.
 Gran folie est quan nous plorons
 Por home mort, car ne vaut rien:
 Ne lui ne nos ne fait il bien.

La légitimité des craintes d'Athis va pourtant être reconnue et on en délibère. Or une proposition rencontrera l'approbation générale.

Remportons les morts et les blessés à Rome, mais amenons en même temps le riche butin: les épées, «les broignes, les targes litées d'or», les palefrois, les destriers, les mulets; faisons une avant-garde de tous nos prisonniers parmi lesquels se trouvent deux comtes et dix barons. L'impression produite apaisera certainement la douleur que causeront nos pertes. Et surtout ne nous plaignons pas des morts:

119, a.

Maix chançons faites et estoire
 Que lor fait soient en memoire.

La sagesse de ces arrangements apparaît comme tout à fait fondée. Malgré les pertes douloureuses que son entreprise téméraire a causées, l'armée est saluée par des acclamations de joie lors de son retour à Rome. Et à cause des louanges que tout le monde fait de lui Athis surtout est acclamé. On le félicite et on lui conseille, de

ne pas retarder le mariage. Aussi bien il va en être décidé ainsi. On commence tout de suite à se préparer aux fêtes.

Après la description des costumes faite avec l'abondance de détails ordinaire, l'auteur nous fait assister à la cérémonie nuptiale. A part une musique choisie qui salue les convives au temple:

121, b. Li tabor taintissent et sonent,
 Les busines d'arain resonent.
 Bien sanble feste voiremant
 O affaires de haute gent,

celle-ci n'est par ailleurs en aucune façon remarquable, sinon par son étonnante simplicité. Le fiancé reçoit son élue — «li vessalz reciut s'amie» — et sans prêter aucun serment; le père lui promet «terres et fiez, honor et rante»; les amis lui font de précieux cadeaux — Prophilius, p. ex., «d'un bon cheval qui fui norriz a Monreal» — et l'acte finit par une «gran messe de porpresuré». Voilà tout!

Puis on sort pour aller à la campagne. Le «clou» des amusements qui y commencent est un splendide banquet servi pour plus de mille personnes dans la tente fabuleuse de Bilas. Pendant tout le repas dont le menu est assez minutieusement décrit,

124, b. Rotes et herpes font soner
 Li iugleor, li violier.

Au déclin du jour le nouveau couple prend congé et le poète résume

125, a. Je ne cuit mies que Athis
 Tot le milor de ces amis
 I vosit mettre en leu de soi.

Les noces durent en outre sept jours.

Ainz tant riches ne furent fates,
 Ne de boche d'ome retraites.

Pour approuver cette dernière affirmation on n'a besoin que de savoir que les jongleurs s'y plaisaient.

Car paie furent a talant:
 Li uns de draz, l'autre d'argent.
 Li plu proisier, li plus voilans
 Sunt bien paies a fins besans.
 Trois cens robes toutes novailles
 I ost done fraches et belles.

Avant de se séparer les convives continuent les fêtes pendant huit jours à Rome. Un sujet inépuisable d'admiration sont pour eux les relations entre les deux amis,

Car tant s'entraiment de gran foi —
 Sanz grant orguel et sanz destroi.

(P. 111, b—P. 125, b.)

8. La retour à Athènes.

*Troisième
 partie.*

Le bon coeur d'Athis va encore une fois décider de la destinée des deux amis. — Un jour, c'est au printemps —

Pre vardissoient et bocage,
 Chantoient oizelet savage —

quand toute une année de calme et de bonheur s'est écoulée depuis le mariage, le Romain emmène son compagnon à la campagne. Mais celui-ci garde un air mélancolique. Il va expliquer pourquoi:

126, b. De mon pere ai mult gran tandror
 Et vers ma mere gran dolor.

Combien il sera étonné quand Prophilius déclare qu'il comprend très bien ces sentiments! Seulement

- Vers Athainnes n'irez voz mies
 Que ne vos faice compaignie, — —
 127, b. Quant vos wodrez, ez moi tot prest
 Et bien le vult et bial me n'est!

Ah, le bel exemple de cette amitié! A son sujet le poète se permet volontiers une digression.

- 128, b. Mescreance est tropt creue
 Toute est la ioie el mont tolue. —
 Maix se nos sone la scripture:
 Sor toute chozes valt mesure.
 Ne tropt croire, ne tropt haster,
 Ne tropt sofrir, ne tropt doter,
 Ne tropt fel estre, ne trop doulz,
 Ne tropt simples, ne tropt estouz,
 Ne tropt larges, ne tropt tenans,
 Ne tropt parliers, ne trop taizans,
 Ne tropt sens fex, ne trop chargies,
 Ne tropt levez, ne trop sors pies:
 Se fait li bonne compaignie,
 Et si maintient ioie en ceste vie.
 129, a. Se done honor et fait proesse
 Et si atrait pris et largasse;
 Si fist li douz que ie vos di
 Que tant ior furent bon ami.

Pour la largeur d'esprit, Evas, qui sent la mort approcher, ne le cède en outre en rien à son fils.

- 131, a. Je vos toing toz por mes enfans,
 Alez que deux vos soit gairans
 Et vos conduite en ceste voie
 Et ramaint si que liez en soie.

Que les parents, masculins aussi bien que féminins, n'aient rien à dire contre une excursion à Athènes, cela n'a pas de quoi nous étonner. Nombre de dames et de chevaliers (celles-là munies d'épices contre le mal de mer!)

s'embarquent sur la flotte. La mère Sallustine, en regardant les préparatifs du départ, désespère de jamais revoir ses enfants.

Monten e siegle, aval la fandent,
Tirent le page droitemant
Por le vant prandre estroitement etc.

En réalité le voyage s'accomplit sans aucun risque. Les dames ont peur d'un orage, mais il n'y a pas de quoi. Au bout de 8 jours on se trouve dans le port d'Athènes. — Celui-ci est situé entre deux montagnes et est assez large pour que 3,000 vaisseaux y puissent «em paix seoir»; mais l'entrée n'y est

132, b. Une tratie, se cuit, lee.

L'aspect extérieur de la ville est aussi fait pour éveiller la curiosité des nouveaux-venus.

133, b. Masons i ost plus de vint mile
Et vint tours, hautes bateliers;
Et per somet les murs dracies.
Virent les vingnes et les bleif,
Et les rivières et les prez,
Et les forez et les vargies,
Et les oz riches et pleniers.

Mais Athis ne peut s'empêcher de pleurer en revoyant les murs du palais de son père, et sa première pensée est d'y envoyer un messenger pour annoncer son retour.

133, b. Ancois qu'a terre voigne Athis
En chief son pere I mes tramis
Qui die ce qui est venuz,
Or gart que bien soit receuz
Permei tous ceos que pourement
S'antorna d'elz assez vilment.

Le messenger est très bien reçu, mais apprend que Savis a été si abattu par la douleur que lui a causée le départ de son fils qu'il ne s'est pas levé depuis un an. Il insiste pourtant et à cause de sa mission on n'hésite pas à le laisser entrer.

- 135, a. Iusque a la salle grant et lee
 Que richement estoit pavce. —
 Desuiz a ciel richement printe
 Diversement par color tinte:
 Toz les roiaumes et la rois,
 Et les estoilles et les lois,
 Les contrees et lo paiis
 Si con chacuns estoit assis
 I ont fait poindre li frans hom
 Qui cuer avoit de franc baron. —
- 135, b. Pierres i getent gran luor
 Esmerades, rubins, sadoignes,
 Topasses, chiere, carcidoignes
 Per nuit oscure trestot cler
 Sans autres cierges a lumer.

La description de la salle merveilleuse où Savis se tient ainsi que celle de son lit occupe encore quelques pages. Puis l'auteur fait parler le messenger.

Le discours de celui-ci fait une impression extraordinaire, miraculeuse, dirait-on, sur le père.

- 137, a. A ce qui oit parler d'Athis
 Vive color li vint ou vix.
 En son seant mult tost se drasse
 Con si n'eust mal ne destrasse.
- 137, b. «Deux que novalle avons oie
 Altinmes rois per ta bonteil!»

Ses sentiments sont changés complètement. Au lieu d'un mépris absolu, Savis n'a plus que le désir de

pouvoir récompenser son fils de son sacrifice. Pourquoi le lui a-t-on jamais reproché?

139, a. Ainz en fist mult que gentis hons
 Qu'ensi garist son conpaignon.

La nouvelle de son arrivée répandue dans la ville, toute la population se dépêche de lui souhaiter la bienvenue.

141, b. Granz fu la ioie, c'est la some
 Car onques maix por I sol home,
 Ne n'ot faite en nulle ville
 Tel dolor — n'ot cel ior en Bire
 Que Bilas ont si mal balliz
 De Rome ou il fut desconfiz,
 Vaincus en champ et enchaciez;
 Bien prodomes i ont lassies —
 Con la ioie fuit en Athainne,
 Por se que deux Athis ramoinne.

(P. 125, b. — P. 141, b.)

9. Présentation de nouveaux personnages.

Parmi l'élite qui vient saluer Athis on ne trouve pourtant pas le duc même d'Athènes.

C'est que:

141, b. Li preus, li sages Theseus
 Qui de la ville ier sires et dus
 N'ier pas cel ior en la citei
 Que li baron sunt assamblei.

Le nom de Theseus, si fameux dans la légende antique, se rencontre donc ici pour la première fois, et avec lui sont introduits plusieurs autres noms, tous ceux en somme, autour desquels se grouperont en premier lieu les complications qui causent le siège d'Athènes. Piriteus, le

fils du duc, sera malgré son jeune âge — il n'a que quinze ans — un des personnages principaux de la partie du roman qui suit. Avant de montrer comment, citons l'explication que donne l'auteur de son nom :

142, a. Au tans de sa chevalerie
 Que demenoit bachelerie
 Si rost I duc a conpaignon:
 Piriteus avoit a non.
 Dui chevalier plus ne s'amerent,
 Ne plus dolant ne desevrerent.
 Mort qui ioie torne a dolor
 Et les doalz ris atorne a plor
 Les departi — car autremant
 Ni eust ia desevrement.
 Et por celi se fist li dus
 Son fis nommer Piriteus.

Si les ducs ont manqué le moment de l'arrivée, ils seront d'autant plus disposés à partir aussitôt que la nouvelle de l'événement vient à leurs oreilles.

Or, le cérémonial permet au chevalier de donner aux dames un baiser de bienvenue et cette coutume va devenir très fatale. Car, après le baiser accordé, les deux ducs appartiennent avec tout leur amour à Gayète. — Les conséquences ne tardent pas à se montrer. En rentrant chez eux les chevaliers distraits ont failli se tromper de chemin. Oh, l'amour, qui, autant qu'aucune autre puissance, sait rendre les hommes ridicules! La duchesse trouve les retardataires si gauches et si étourdis qu'elle les croit en proie à la fièvre. En effet, le souvenir de la Romaine —

De sa fason, de sa meniere,
 De son sanblant et de sa chiere
 De son gent cors et de sa taille —

ne cesse jamais de les obséder: pour s'excuser, lui, le fils se plaint du «dehaitement mon pere».

Pendant la nuit Theseus revient pourtant à son bon sens. Bien qu'il commence ses raisonnements en s'exaltant à une fougue juvénile:

148, a. Por quoi ainz donques la romaine
 S'ancors ne trex por li gran poinne?

il va pourtant finir par s'accuser de sa légèreté, lui, vieux père de famille qu'il est!

De Piriteus il en est tout autrement:

149, a. Petit proisâ harpe ne rote,
 Son de vielle laiz, ne note
 Envers panser 'a la Romainne . . .

Il ne peut chasser l'image de Gayète de son imagination. — Que son ardeur soit justifiée, l'auteur le prouve en outre en racontant que le jeune chevalier a fortement plu dès le premier moment à la Romaine. — Piriteus se lève le matin avec un plan très nettement arrêté. Il veut rendre hommage à l'adorée par des triomphes guerriers. Que lui importe que la paix règne? Tant pis pour le plus proche voisin. — Car il va le provoquer.

151, a. Li dus avoit non Thelamon,
 Se tint Chorniche et Epheson, —

Voilà un adversaire digne de lui!

Secrètement, afin que son père ne contrarie pas ce jeu imprudent «por dame commancie», il envoie donc un messenger à la cour voisine de Corinthe. L'envoyé arrive au milieu d'une fête:

151, b. Car li dus avoit celebrei
 Lo ior de sa nativitei

ce qui ne l'empêche pourtant point de déclarer sa mission.

152, a. Trop ai durei iceste pes. —
 Et se volez de moi enquerre
 La comançaïlle de la gerre
 Ne l'anchoson de la mallee:
 L'ague, fait-il, avez troblee
 Comme li leus fist a mouton.
 Il le fera voillies ou non.
 Ensi li plaist: si estera. —
 Vos l'avez bien entendu, sire,
 Voi m'an — car plus ne rova dire.

Défendez-vous, dit-il, ou vos terres seront ravagées par les armes et par le feu! Le gant est jeté. — Suivi de malédictions et de promesses d'une vengeance digne d'un pareil outrage, le messenger retourne à Athènes. La bataille est imminente. Qu'on s'y prépare!

(P. 141, b.—P. 158, a.)

10. La première bataille.

Si l'amour n'avait aussi la puissance de doubler l'énergie, il en aurait été vite fait de Piriteus. Thélamon aurait à peine eu à attendre une résistance sérieuse de sa part.

Mais Piriteus va déployer une activité extraordinaire — et cela est d'autant plus difficile qu'il lui faut toujours la cacher à son père. — Les premiers auxquels il va s'adresser pour obtenir leur secours seront les Romains.

154, a. Je m'an ira iusques Athainne,
 Li proiera la gent romainne
 Qu'en servize et en guerredon
 Vaignent o moi li conpaignon.

Il sait que «l'art de chevalerie», les rend supérieurs à tout le monde; que lui importe sa rivalité avec Athis? En outre, rivalité n'est peut-être pas le mot juste; ce à quoi

le jeune chevalier aspire — la faveur de Gayète et le bonheur de lui rendre hommage par sa bravoure — ne vaut pas d'être drapé d'un mot qui le mettrait hors du cadre licite de la courtoisie.

Sa jeunesse lui fait aussi beaucoup pardonner. Qu'y a-t-il de mal, dit Cardyonès de très bonne humeur, à ce que le bachelier «en amor mette s'antante»:

156, a. Quant per aage est refroidiez
 S'il plus aime est drois pechies.

En effet, les dames lui font un accueil non moins favorable que les deux amis et que plusieurs camarades avides de se jeter dans une aventure hardie. Pour ne pas manquer d'une façon quelconque à son engagement envers «mon signour qui ie mult ainz», Gayète ne suit pourtant pas les conseils de Cardyonès, d'encourager le chevalier par «un bial don»,

156, b. Par santuratte, ou par anel
 Ou par acun petit ioel.

Elle n'est pas assez de la ville de «clargie» pour comprendre le sens de ces usages.

Grâce à son énergie, Piriteus peut procéder un matin à la disposition d'une armée de 3,000 guerriers. Les Romains, au nombre de 150, forment une bataillon à part facile à reconnaître car

159, a. Chacuns ot riche confenon
 Et agle d'or et a dragon.

Elle se poste dans une vallée

Que mult est fel et orguelloux
Si l'apellent: Val Tenebroux.

Quant aux autres 10 «batailles» elles reçoivent pour chefs un Glaucus, un Cesus,

Cil tint Valbrun et Andrenople,

un Thoas, etc.

Mais Thélamon avait lancé des appels aux ducs et comtes plus ou moins voisins de façon à pouvoir mettre en marche une armée de 30,000 soldats. Pour prouver la vaillance des chefs, l'auteur a recours à des caractéristiques comme celle-ci:

160, a. Li dus i vint Armagoras —
 Cil estoit niez Pitagoras,
 Lou fil Esope qui tant sot.
 Grant gent amoinne qu'il les ot.
 Salogre tint et Valflorie,
 Une terre de bien garnie.

Les généalogies des contes de Mierre, de Torsot, de Rodope, de Patre, etc., sont presque aussi fantastiques.

Thélamon dispose 14 de ses «batailles» sur les côtés, 6 sur le front.

Au cours de la description de la bataille qui suit l'auteur fait preuve tout à fait des mêmes qualités que nous connaissons d'après la première partie. Même goût pour les épithètes honorifiques ou les termes méprisants; même enthousiasme pour les duels et combats où les lances se rompent et les selles sont vidées; dans le style, même encombrement de détails et de lieux communs. Ce n'est donc qu'à titre de bon exemple qu'on peut citer un passage tel que le suivant sur Piriteus.

165, a. L'aubert vestu fort et tenant,
 L'iame lacie cler et lusant,
 L'acu au col d'or et d'asur,
 L'apee traite o le bran dur,
 Trestot covert d'un drap de soie,
 La riche ensagne avant desploie,
 Lance ot mult fort, si la tint droite,

Et li chevalz de corre exploitte. . . .
 Entreulz se fiert, san sagne escrie:
 Por pol qu'il ne nomai sa mie.

Toute une série de notabilités vont succomber sous les coups du jeune Grec. Citons Atoncius —

165, a. Cil tint Lampatre et Estorie:
 Douls citez sunt en Romenie.

Resus, —

166, a. D'Andrenople ot la signorie, —

Joceraïn de Valpinee —

166, b. C'est une mult belle contree,
 De pins vestue et de loriers,
 De haut cedre et d'oliviers,

et ainsi de suite.

Les Athéniens ont pourtant beau être braves, leur petit nombre les force à reculer et ce n'est qu'à grand peine qu'ils peuvent à un gué résister aux attaques du neveu de Thélamon, —

170, a. Valfiere tint et Mongrifon.

S'ils le font pendant assez longtemps, la gloire en revient aux deux amis qui viennent à leur secours en même temps que les ennemis reçoivent de très puissants renforts. Il n'est que trop évident néanmoins qu'à la longue toute défense sera inutile. — Or,

178, a. Oelz par quel bone aventure
 Deux la geta de ceste arduire!

Malgré toute la prudence déployée, Theseus avait été averti de l'entreprise de son fils et le voici qui rassem-

ble au dernier moment son armée afin qu'elle aille sauver les jeunes gens.

178, b. A l'anguarde desoz le guei
 Son cil venui tuit a brivei.
 Outre le gue d'autre part voient
 VII m. hyames qui reflamboient.

Pour prouver leur valeur, les 4 premières batailles auront donc à passer le gué, ce qui ne les empêche nullement de montrer un courage, qui fait que Piriteus crie à ses hommes:

C. dehez ait qui huimaix crient.

Aussi à l'arrivée de Theseus la fortune se tourne-t-elle définitivement du côté des Athéniens.

181, a. Theseus point entre les rans,
 Ne fait sanblant que at grans tens
 Ne qu'il soit gaires de aage;
 Tot ai fantil lo sien corage:
 Car d'armes et de chevalerie
 Li remuevent bachellerie.

Si la victoire coûte tant de peines et tant de victimes, ce n'est qu'afin que la joie en soit doublement ressentie.

Les ennemis étant définitivement mis en fuite, les vainqueurs:

Les riches villes ont mal mizes,
 Les grans proies a force prises;

puis ils campent pour soigner les blessés et enterrer les morts.

En faisant un tour parmi les malades, Theseus y retrouve Piriteus, dont il ne serait pas le père s'il ne le blâmait à cause d'une entreprise qui aurait pu coûter la vie à tout le monde. Mais Piriteus ne pouvant répondre

que par la rougeur qui lui monte aux joues, Theseus le comprend et lui pardonne. — A Athènes on sait aussi se consoler par de sages raisonnements:

186, b. N'est grans li duelz entre lor gent:
De guerre n'et si fatemant
Que l'uns en rist, l'autres em plore;
Tot un an valt une bone hore.

(P. 153, a. — P. 187, a.)

II. Préparatifs de vengeance.

188, b. Se vaingemans n'en estoit pris
Miex voldroit estre mors que vis — —

On s'étonne à peine d'une telle exclamation de la part de Thélamon. Son orgueil doit avoir été trop blessé par une défaite si complète pour que sa douleur ne soit pas aussi amère qu'est vive la joie des vainqueurs qu'un accueil enthousiaste attend dans la ville.

Or, parmi ceux auxquels Thélamon va s'adresser pour doubler son armée, nous allons reconnaître un autre roi aussi avide de se venger, Bilas de Sicile. A cause de sa puissance c'est même vers lui que part le premier envoyé:

189, a. Li mes s'an vet per haute mer
VII iors l'estuet issi sigler. — —
189, b. Mult fut Bilas prous et cortois,
Moins orguellouz ne fust mais rois.
A mesagier son saluit rant;
Lou brief o tout le ceel prant.

Quelle admirable occasion pour le roi de réaliser un rêve qui l'a hanté depuis le jour où les Romains l'ont chassé de Rome en lui enlevant sa fiancée:

190, a. Qui d'autres toutes ere gemme.

Il ne faut pas tarder une seule heure à en profiter.

- 191, a. Toute nuit li rois escrire
 Chartres et brief et mettre en cire;
 De toutes pars les envoie,
 Les uns sermont, les autres proie.

Heureusement, il obtient des réponses favorables de tous ses barons et voisins.

En trois semaines ot li rois
 Cel de Bile, les Cartagois
 Et celz des Corse la sostainne
 Et celz de Frigue la sordainne;
 De Salemandre et de Candie,
 Celz de Macorge et d'Alerie,
 Et celz de Triple em Barbarie.
 Celz de Calabre et de Sezille
 A un ior furent davant Bille.

Dès son retour à Ephese le messenger peut donc affirmer qu'on aura un appui très important.

Pendant son absence, les adhésions d'autres parts sont en outre venues très nombreuses.

- 191, b. Bien ai trante m. chevaliers
 Et plus de XXX mille archiers,
 Turs et Turcorphes et tel gent
 Que traent fort et roidement.

Il est évident que ces chiffres sont aussi approximatifs que sont fabuleuses les indications sur les chefs qui promettent leur secours à Theseus.

- 192, b. De Piquardie i vint li rois
 Ne savez home plus cortois.
- 193, a. De la terre devers la Coinne
 I vint gran gent avec Antoinne.

Pinpre de Canope y vint —

- 193, a. Et il fui preus outre mesure
 Et bialz, se conte l'escripture.

Sur la proposition d'Athis et de Prophilius, on reconnaît pour connétable Phedrias, «filz lo roi qui Greice tint», et l'on confie un poste important à un prince roumain.

- 194, a. Casidorus avoit a non,
 N'ot encors barbe en grenon.
 Filz est lou roi de Romenie
 Qui tant ot haute signorie
 Que cil de Grexce par honor
 Lo claimment sain empereor.

A l'arrivée de Bilas, les rois délibèrent sur la façon d'organiser le siège. Un assaut immédiat leur semble le plus simple.

- 195, b. Les gaites montent par ces tors,
 Sonent busirnes et tabors,
 Granz cors de bocle et moiennalz,
 Frestalz, flagieux et chalemialz. —
 Par vif effor et par estor
 Pancent avoir la ville au ior.

Mais dans la ville la discussion n'est pas moins vive. On pense enfin qu'il est plus prudent de ne pas laisser venir l'ennemi jusqu'aux murs, mais d'aller à sa rencontre en rase campagne. Cette décision est prise en présence des dames.

- 197, b. Et tuit dient: ensi soit fait,
 Quansi n'el woult, cent dehaiz ait'.

Le serment prêté, les chevaliers présentent comme d'habitude des hommages à leurs amies. Celle qui recueille l'admiration la plus générale est la fille de Theseus, Allemandine.

196, b. N'ot la pucelle que XV ans
 Mais sa bialtez est si plaisans
 Et si tres douce et debonaire
 Con ne sauroit I mielz retraire.

Il appartiendra au jeune Landon, à qui elle fait présent d'une ceinture, de lui faire la déclaration chevaleresque.

198, a. Belle, li vostre chevaliers
 Voi demain estre o les premiers,
 Por vostre amor sauront que sui:
 Preuz serai s'onques le fui.

Piriteus amène Carsidorus dans la famille de Savis où Cardyonès et Gayète — «car ainsi fait a Troie Helainne» (201, a) — leur donnent un anneau ou un ruban de couleur à mettre sur le gonfanon.

 Andoulz baisent Carsidorus
 Et puis andeus Piriteus;
 Chacuns em prant une a la main:
 Ne tenez mies por vilain!

Les bacheliers rêvent la nuit de leurs dames, aussi belles que

202, b. Le lis et roze ensamble mis
 Que d'autres flors ont tot lo pris.

Quel bonheur d'exceller dans le combat devant leurs yeux!

Comme ils le désirent, ce seront les Athéniens qui attaqueront, car, averti par un espion de leur grand nombre,

205, a. — Certes il ai dedans la ville
 Chevaliers tex LX mille —,

Bilas renonce à l'assaut. Aussi les chevaliers s'appêtent-ils dès le matin. Avant qu'ils sortent par les portes

de la ville, l'auteur nous en montre encore quelques-uns,
p. ex.

208, b. Li rois des Corse; ot non Gihiers. —
 Cil fut armez des le matin
 Mult bien a loi de Serrazin,

le roi Dammitre d'Amerie etc.

Les dames montent aux créneaux des murs pour voir:

209, b. Likel sunt fol, liquel senei,
 Likel sunt prou, sans cortésie,
 Likel coart, sans vilannie. —
210, a. Les chevaliers vuelent veoir;
 Et de conoistre et de savoir
 Likel sont plus chevaleroz
 Ou li ami, ou li espooz.

(P. 187, a. — P. 211, b.)

12. La seconde bataille.

Après tous ces préparatifs il va sans dire que la bataille sera aussi longue qu'acharnée, et qu'elle fournira au poète une nouvelle occasion de faire preuve de toute sa veine épique. Comme nous en connaissons déjà les qualités, bornons-nous ici à quelques accidents et points capitaux. Discernons dans ce chaos confus:

211, b. La ot estrainge poigneis,
 La ot lancees frosseis,
 La ot noize, la ot crieë,
 La ot estor, la ot maleë,

quelques faits où le geste large et courageux justifie l'admiration.

Le premier que Piriteus va rencontrer en allant au combat est Bilas lui-même. Comment résister devant ses

rangs où l'on brûle, sans distinction aucune du seul désir:

222, a. D'occirre, panre et damagier?

Theseus qui se précipite à son secours doit reculer aussi. Alors

225, a. Celles qui furent suz as estres
Por pol ne chient des fenestres.

Mais voilà les deux amis qui se lancent au milieu du combat qui tourne à leur avantage. Prophilius désarçonne Bilas et monte, vainqueur, sur son destrier.

232, b. Cil font mervelles de lor cors
Tant comme argens valt mielz que ors.

Pour ne pas leur céder en bravoure Artumedes se hâte de les rattrapper.

En pies resault, s'ansagne escrie,
Onques la raigne n'ot guerpie;
Isnellemant saut as arcons,
Fiers et hardis comme lions.

A part quelques changements dans la tactique, la bataille va continuer toujours au même endroit, hors des murs — le titre de Siège d'Athènes n'est donc pas tout à fait justifié.

En effet, la vaillance des défenseurs est telle que très vite ils peuvent prendre l'offensive. Et cela d'une façon à désespérer Bilas.

Mult sevent d'armes, mult en font,
Gran vasselage et gran pris ont.

Les troupes des deux rois sont de plus en plus décimées.

- 241, b. Or primes ert li tornours fiers,
Or voit on bien les bons chevaliers,
Or s'afroient li coart,
Or entraient li bon lor part.

Bilas lance des appels à ses hommes:

Hui me tenez por droit signor,
Hui me portez a grand honor,

et la victoire sera à nous! Mais non. Tout effort est bientôt vain. A la suite d'une délibération entre Bilas et Thélamon, un messenger est envoyé à Athènes pour y proposer une trêve de 8 jours. Soit à cause de l'estime qu'on ne veut cesser de montrer envers le roi, soit parce qu'on y est contraint par le besoin de se reposer, les Grecs y consentent volontiers et quatre chefs partent pour en fixer les conditions.

- 243, a. Tuit IIII sunt mis a la voie
Les vantailles ont deffarmees
Et les coïphes ius avalees.
Escu ne lance ne porterent,
Les espees toutes oterent.
Vont s'an tuit IIII vers lo roi,
Cil en remoinne II o soi.

(P. 211, a. — P. 243, a.)

13. La trêve.

Animé d'un esprit conciliant comme on l'est, malgré un orgueil guerrier bien compréhensible, on arrive bientôt à s'entendre:

- 243, b. Bel parolent et sagement;
Li rois Bilas premieramant
Qui fui cortois et bien apris.

L'honneur d'être l'intermédiaire revient quand même à Prophilius. Car la haine entre les deux rivaux peut encore s'enflammer, comme l'auteur le prouve par des monologues assez violents. Une trêve de 8 jours est fixée pour enterrer les morts et soigner les blessés, cela après l'échange d'otages.

246, a. «Sire, amenez-moi Phedrias
O son cheval, o son conroi
Et ie vos en randera roi.»
Ceste choze est covenancie
Et la trive bien fiancie.

La nouvelle en est publiée à la grande satisfaction des deux armées.

A Athènes le moment est donc venu où les dames auront à prouver par des soins multiples qu'elles ont apprécié la vaillance de leurs chevaliers amis. La duchesse se consacre surtout à Prophilius.

248, a. Sire, fait elle, ie vult fare —
Tant estes frans et dobonaire —
Que toute riens vos doit servir.
De honte l'avoit fait rogir!

Celui-ci s'inquiète pourtant de son ami.

250, a. «Il li a dit: bial doulz amis,
Estes vos auques mal baillis?»
Athis respont: «Oil, par foi,
Car li chevalz chait sor moi.
250, b. Toz delirous en ai les olz;
Si n'ai mestier fors de repos».

Que ce soient les deux amis autour desquels se concentre l'admiration la plus générale, on le voit en outre par le passage suivant:

- 251, b. «Certes, ce dit Carsidorus,
 Mult ai gran droit Piriteus
 C'onques ne vi millor de lui (*Athis*)
 Et merveleus sunt il andui.
 Si con ie cuit a ma devise
 Ainz ne fui mes citez assize
 Ou il eust plus belle gent-
 Fors seul a Troies seullement:
 Nis a Rhodes ne cu ie mies
 Qu'il eust tel chevalerie. —
 N'onques a Troie, ou haut donion,
 Qu'il apeloient Ilyon
 N'ot tantes dames, ne allors
 Por esgarder les torneors.»

Après avoir passé en revue tous les héros — Sexton, Landon, Glaucus, Besus, etc., seule, la duchesse en contemplant le jeune Piriteus, ne se gêne pas pour formuler cette conclusion.

- 254, a. Riche dame puet bien amer
 Un mult poure bacheler . . .

Les raisonnements de ladite dame sont en outre si longs que c'est à peine s'ils sont terminés le lendemain, quand Bilas, selon sa promesse, arrive en visite.

- 258, a. A londemain apres digner
 Fist I bialior et tans mul cler;
 De l'ot se par li rois Bilas,
 O soi enmoine Phedrias,
 Doulz dus, III contes et I roi
 En ai menei ensamble soi.

Heureusement les deux amis sont déjà assez forts pour pouvoir aller à sa rencontre

- 259, b. Chies dan Savis li rois dessant,
 Prophilius le cheval prant.
 Athis l'estrier tint a dessandre. —

Haute choze est de cortoise: est la maxime.

La visite commence par la présentation des dames.
 Bilas s'éprend de la fille de Savis dont voici le portrait:

262, b. Le manton fist de belle assize
 Et de cors s'est bien entremise;
 Onques n'an fui nunlz mielz taliez;
 Et li cos blans con flors d'apinne;
 Onc ne porrai plus bel roiinne.
 Espauls droites et seans,
 Grailles les flans et avenans
 Et large pis; les memelettes
 Un pol poignans, auques durettes.

Sur son éducation nous apprenons:

263, a. Bien sot romans et lettre lire,
 Bien embriever et bien escrire,
 D'esches, de taubles sot assez.

D'après le nom de son père elle «ot non Savinne». Bilas lui fait la cour, mais — chose étrange — il finit par la prier d'insister auprès d'Athis pour qu'il lui restitue Gayète. A quoi — chose encore plus étrange — la jeune fille consent.

263, b. Mult volantiers em proierai
 Bial sire, qui la vos randit.

Puis la conversation se prolonge sur d'autres thèmes:

264, a. Parle ont de chevalerie,
 De sans d'amors, de cortesie.
 Dient que bons fui li tornours
 Et a plains chans et a destrois,

usqu'a ce que le roi prenne congé pour aller trouver Theseus. Il ne faut pas omettre cette dernière réplique que Bilas échange avec Gayète:

- 264, b. Bilas respont: «mien eciant,
Se dex me sauve mon iovant.
Encor aura ie en vos part.» —
«Sires, fait elle, dex m'an gart».

Chez le duc on ne fera que répéter les mêmes phrases de politesse et le roi aura occasion d'admirer la belle Allemandinne

- 265, b. Que mult ai cuer de franche orinne.

Dès son retour au camp de Thélamon, il donne libre cours à ses sentiments enthousiastes et

- 266, b. Tant con la trive ensi durai
Li rois Bilas sovant alai
En la citei chies dan Savis
Celui veoir cui ert amis.

Ni son ardeur, ni son énergie n'aboutissent pourtant à un résultat. Car, au dernier jour de la trêve,

«Bias sire Athis, ce dit li rois,
Proier vos velt comme cortois
Que vos ma fanme me randez
Que sans mon grei tenue avez»,

à quoi

- 267, a. Athis respont: «tan con vivrai
La moie espouze ne randrai.»

La question ne sera donc pas tranchée sans qu'on en appelle encore une fois aux armes.

Bilas respont: «se poise nos;
Ce malz en vient, si ier par vos.»

(P. 243, a.—267, a.)

14. La dernière bataille et ses conséquences.

La dernière bataille ne sera pas longue, mais elle sera d'autant plus fatale par les pertes douloureuses qu'elle cause. A peine a-t-elle commencé que Piriteus tombe, la poitrine percée de la lance de Thélamon. Cet accident va coûter encore une vie — celle de Cardyonès. — L'événement se produit de façon si originale, qu'il faut citer la description toute entière qu'en donne l'auteur lui-même.

269, a. Prophiliias arieres vient.
 Au brant d'acier l'astor maintient.
 S'il et dolans, au bien ferir
 Velt son cuer auques esbadir. —
 Athis et un chevalier
 Piriteus on fait couchier
 Dedans l'acu Prophiliias;
 Portei l'an ont plus que le pas. —
 Vers la citei en vont tot droit.
 Cardyones venir les voit.
 «Ha dex, fait elle, rois celestres,
 Qui me diroit ce que puet estre
 Que cil a pie sa nos aportent
 Et don issi se desconforte(nt)». —
 Uns des sarians li dit: «ha laz,
 Certes se est Prophiliias». —
 «Est ce mes sire? —» Damme, oil,
 Bien sa de fi que ce est il.
 Bien le connois par le blason
 Et par Athis son compaignon». —
 Des hauz estres dont l'ot choisi
 Cardyones ius desandi;
 Emi la salle chiet pamee,
 De duel estaint c'est deviee.
 Les damnes font aue apporter,
 El vis, ou fronc li font geter.
 Mais quant la sante roide et morte
 La plus sage s'an desconforte.

Donc, Cardyonès s'est trompée. Elle a cru que c'était son mari qu'on apportait sur le bouclier. Et c'est pour cela qu'elle meurt d'une mort aussi belle que tragique.

Aussi toute la ville s'en émeut et les combattants se retirent, protégés par les deux amis qui résistent à l'attaque violente de Thélamon.

270, a. Tant on alai vers la citei
 Que dedans sunt trestut entrei:
 Cloent la port, seur sunt.

Comme une nouvelle trêve est conclue peu après, les derniers événements se passeront dans la ville. La guerre est finie et en voici les dernières conséquences.

Ayant appris le sort funeste de Cardyonès, Piriteus, avant qu'il expire, appelle son père et lui dit:

271, a. «Quan vos mon voloir del tot ferois,
 Don vos pri ie que vos doignois
 Des romains a tot le millor
 Allemandine, ma seror;
 Ce est a preu Prophilius
 Qui onques d'armes ne fut las.»

Et quand son père, tout en lui promettant d'exaucer son vœu, le prie de détourner ses pensées de la mort, il continue:

«Peres, fait-il, mielz voil morir
 Que longuemant cel mal soffrir
 Quan de ma mort repaire.
 Cest tros me faites del cors traire». — —

Puis

Estroint la boche, clot le ielz.
 Et il sache le tronçon fors:
 Si se parti l'arme del cors.

Prophilius, de son côté, pleure désespérément sa femme et accuse la mort d'être trop cruelle:

- 272, a. Se ie pooie por plorer
 La vostre vie recouvrer,
 En mult gran poinne m'an metroie
 Maix mult bien sai: faire n'el poroie.

Après l'enterrement des deux morts dans un temple, Theseus découvre la dernière volonté de son fils à Prophilias et «por s'arme resoagier» celui-ci doit accepter de l'accomplir.

- 273, b. Mai sachiez bien qu'Allemandinne
 Fui puix II ans apres machinne!

Au quatrième jour de la trêve, Bilas se rend dans la ville et après avoir plaint Cardyonès —

Teiz sunt, fait il, les aveatures:
 Une hore bones, autre dures —

il fait sa déclaration d'amour à Savinne. La jeune fille l'accepte. Seulement, dit elle:

- 274, b. «Vos estes rois de grant honor
 Et ie suiz fille a vavassor.
 Ceste amors est de teil nature
 Con se uns hons bataille eust
 Vers un plus fort que il ne fut.»

Il la rassure:

- 275, a. «Avoir vos vuel per mariage,
 Leal amors et heritage.»

Et elle consent définitivement:

«De ce parlez, sire, a mon pere,
 A ces amis et a mon frere.»

Préoccupé de la seule pensée de venger son fils, Theseus refuse d'abord, mais, en considérant que la paix régnera et que sa fille sera honorée comme reine, il finit par

consentir. Les noces ne tardent pas à se faire. Et ainsi se termine le roman par ces vers:

276, a. Celle nuit iut o la pucelle,
 Londemain fut damme nouvelle
 Et roine si com fut drois;
 N'an dira plus a ceste fois.
 Bilas leans la nuit se iorne
 Et londemain quant il aiorne
 La masse oi, plus ost dineiz,
 Apres s'an est de tot tornez.
 Toute lost fet adeslogier
 Et cil sunt lie del repairier.
 Sa famme enmoinne a grant honor,
 Thelamon c'est mis a retor.
 Del duc tint plus toute sa terre,
 Tant con fut vis plus ni ost gerre.
 Entr'elz et celz de la citei
 Ai plus tous iors l'amors durei. —
 D'Athainnes faut ici l'astoire
 Que li escriis tesmoigne a voire.

(P. 267, a—P. 276, a.)

III. L'AUTEUR.

Si, à la lecture de notre roman, nous n'avions trouvé nulle part d'indication sur son auteur, cela aurait été à peine surprenant. Car, par simple modestie ou pour des raisons conventionnelles, les auteurs du moyen-âge n'aimaient pas en général à dévoiler leur anonymat. Les exceptions ne font que confirmer la règle. De là, p. ex., les difficultés que rencontrent les savants à discerner les œuvres qu'il faut attribuer à Benoît de St. More. Si l'on est d'accord pour les romans de *Troie* et d'*Enéas* ainsi que pour le *Ducs de Normandie*, on ne l'est guère encore pour le *Roman de Thèbes*.

Quant à notre roman, il appartient par son début aux exceptions, mais les renseignements si courts que nous y trouvons laissent subsister tant de doutes qu'on aurait bien voulu trouver quelques indications complémentaires — désir qui n'est pourtant point réalisé. Il ne nous reste donc, à notre tour, qu'à chercher la véritable interprétation des vers qui ont déjà donné lieu à tant d'explications diverses:

v. 5. Oeilz dou savoir d'Alexandre
 Qui por ce vult son san espandre,
 Quant il sera dou siegle issius,
 Qu'as autres soit amenteulz.
 Ne fui pas sages de clargie,
10 Maix des estors oi la vie.

Les questions qui se posent en premier lieu sont les suivantes: 1) l'Alexandre qui se nomme au vers 5 est-il l'auteur du poème, et, en ce cas, du poème entier ou seulement d'une de ses parties? 2) doit-on l'identifier avec Alexandre de Bernai, l'un des auteurs du roman d'Alexandre? 3) quel sens faut-il donner à l'aveu de l'auteur de ne pas être «sages de clergie»?

Le premier problème ne se poserait guère, si Grimm, et Weber avec lui, n'y avaient insisté en émettant l'avis qu'Alexandre est le nom, non pas de l'auteur du poème français, mais du prétendu modèle grec de sa première partie (voy. chap. V). La naïveté de cette supposition est bien symbolisée par le motif qu'en fournissent ses défenseurs en remarquant que le nom d'Alexandre n'est point français. Il est bien vrai qu'on pourrait citer à ce propos le fameux passage de *Cligès* qui est une des meilleures preuves pour l'origine du thème de ce roman:

V. 366. «Don estes vos? — De Grece somes.
De Grece? — Voire. — Qui'st tes pere?
Par ma foi, sire, l'anperere.
Et comant as non, biaux amis?
Alixandre me fu nons mis
La ou je reçi sel et cresse
Et crestianté et batesme.»

Mais est-il permis d'étendre la portée de ce cas? Alexandre de Bernai devrait donc nécessairement être Grec lui aussi. N'insistons pas!

Si, au contraire, on s'était étonné de la façon dont l'auteur se nomme lui-même à la troisième personne, on aurait pu s'y arrêter un moment. Mais on y reconnaît pourtant bien facilement les traces d'un procédé général. (cf., p. ex., Troie 129—137.)

Une question bien autrement difficile à trancher est celle-ci: faut-il attribuer à Alexandre tout le poème ou

seulement une de ses parties? Comme nous l'avons vu, le roman se divise d'une façon toute naturelle en trois parties — mot que j'emploie ici, au lieu de l'usuel «branches», suivant l'indication de l'auteur même:

V. 2450 Oi aveiz une partie
 De la plus douce conpaignie. —

Or, un examen attentif du style et des procédés permet de constater une différence assez nettement marquée entre la première et la seconde partie, tandis que la troisième se rattache étroitement à la précédente. Il n'est donc pas étonnant que des critiques comme H. Borg se soient crus autorisés à traiter la première à part et que l'on se soit demandé s'il faut attribuer à son auteur les autres parties également. Pour résumer ici les résultats d'une étude subséquente, je n'hésite pas pour ma part à conférer à Alexandre l'honneur de la double paternité.

En arrivant au second problème, constatons d'abord combien il est fréquent qu'une tradition historique naisse — on ne sait plus où ni par quelles causes — et qu'enfin tout le monde soit obligé, bon gré mal gré, d'en tenir compte. Il en est tout-à-fait ainsi de cette ancienne opinion qui identifie notre Alexandre avec l'auteur du roman qui porte ce nom. Elle est née à une époque où la critique était encore très peu rigoureuse et elle s'est maintenue avec une ténacité telle que nous en voyons partout les traces encore aujourd'hui.

Dans l'étude des manuscrits, j'ai eu à mentionner une forte majorité d'auteurs tout prêts à donner à notre Alexandre le fameux surnom de Bernai. Mais cette concordance, si grande soit-elle, n'est nullement pour nous convaincre. Ne reposant sur aucun fond scientifique, elle

n'est que le résultat d'une présomption générale, mais très peu justifiée.

Voyons seulement comment cette tradition est née. Elle date du temps où parut le *Discours sur quelques anciens poètes* de M. Galland (1646--1715) (voy. *Mémoires de l'Acad. des Belles-Lettres*, La Haye, 1719, p. 465 sq). Galland qui avait trouvé dans la bibliothèque de M. Foucault un ancien volume contenant notre roman écrit à son sujet (p. 470):

«Voici un autre roman fort ancien qui n'est pas mentionné par Fauchet. C'est le roman d'Athys et Prophylias, par Alexandre. — La difficulté est de savoir, si cet Alexandre est le même qu'Alexandre de Paris, qui a donné le nom aux vers alexandrins. — Si cela est, le roman d'Athys fait voir qu'il a composé des ouvrages en d'autres vers qu'alexandrins.»

Puis Galland passe au *Livre d'Elène* et conclut à son propos: «Si l'auteur est Alexandre de Paris comme la vraisemblance y est entière, c'est encore un de ces ouvrages, dont Fauchet n'a pas fait mention.»

Le bagage scientifique du brave Galland n'était sûrement pas très lourd et il ne faut pas trop le blâmer de ses conclusions. Ce qui est à regretter, c'est seulement que celles-ci aient laissé si longtemps leur empreinte sur la discussion. S'il s'était borné, comme son prédécesseur Étienne Pasquier (1592—1615), «un des pères les plus augustes de l'érudition française» (Léon Gautier), à ne faire mention que des faits positifs, on n'aurait pas eu le débat qui va être maintenant repris et nourri par des historiens comme Goujet, Legrand d'Aussy, Lèvesque de la Ravallière, de la Rue, Eugène Talbot et tant d'autres.

C'est dans l'article de Ginguené sur *Athis et Porphylias* dans l'*Hist. Litt.*, XV, que l'héritage de Galland fait son ap-

parition avec le plus d'éclat. A la page 125, nous trouvons d'abord, après l'exposé ridicule qui laisse croire que le *Siège d'Athènes* est un roman autre qu'*Athis et Porfilias*, la remarque suivante: «Le style paraît non seulement du même temps, mais il offre des tours et des expressions qui le font ressembler particulièrement au style d'Alexandre de Paris. D'ailleurs, on ne connaît point d'autre poète du même siècle qui se soit nommé Alexandre. Ces motifs peuvent autoriser à croire, sans cependant oser l'affirmer, que notre Alexandre fut aussi l'auteur du *Siège d'Athènes*.» Plus loin (p. 160) il dit, en s'appuyant sur le *Glossaire* et la *Biographie* de Roquefort, qu'Alexandre se fit d'abord connaître par le roman d'*Athis et Porfilias* et par celui d'*Hélène*, et il fait précéder son résumé du poème de la rubrique: par Alexandre de Bernay, surnommé de Paris. La supposition s'est donc changée ici en une opinion nettement déclarée, à l'égard de laquelle les savants auront pour l'avenir à prendre position.

W. Grimm, dans son étude sur *Athis* (Berlin, 1883), se réserve, en objectant, outre des raisons littéraires, que l'addition «de Bernay» dans les manuscrits peut très bien n'être due qu'à un copiste ignorant. A. Weber et H. Borg ajoutent peu de chose. Borg (*Athis* p. X) dit qu'on peut très bien comprendre qu'un roman d'une valeur aussi haute que celui d'*Athis* et portant le nom d'Alexandre ait été attribué au seul auteur bien connu de son temps qui portât le même prénom.

Et aujourd'hui? Les deux opinions ont leurs partisans. Darnedde, Gröber, Voretsch, Paul Meyer sont plutôt contre, tandis que Fr. Michel, Gaston Paris, suivant les traces de son père, L. Clédat et Léopold Constans acceptent sans hésitation la double paternité. Il faut ajouter que ni les

uns ni les autres n'ont présenté aucune raison concluante en faveur de leur théorie.

Des considérations générales sur les différences de composition et de style m'auraient paru suffire pour nier avec assez d'évidence l'identité entre l'auteur du roman d'*Alexandre* et celui d'*Athis* si, parmi ceux qui soutiennent l'opinion adverse, ne se trouvait l'auguste maître Gaston Paris. Cette présence me force à appuyer ma conclusion d'autres prémisses. On me permettra donc de rappeler le caractère et l'âge d'*Alexandre* de Bernai de façon à clairement prouver son identité ou non avec l'auteur d'*Athis*. Le fond de ce portrait sera nécessairement emprunté au second tome de l'étude de Paul Meyer sur *Alexandre le Grand*.

Remarquons tout d'abord qu'*Alexandre* fut Français, que probablement il eut pendant longtemps sa résidence à Paris même, comme semble l'indiquer son surnom, à propos duquel on a pourtant aussi émis l'hypothèse que ce soit là le nom de son père. (voy. Paulin Paris, *Lcs mss. fr. du Roi*, III, p. 97). S'il était de l'Isle de France, il était aussi imbu d'un patriotisme auquel il savait donner de mâles accents.

Mich. 524, 7. France le renomée qui a conquerre est malle,
euse en mon demaine, à Paris fust ma sale;
et toute Normendie, Engletiere et le Gale,
et Escose et Irlande ù li solaus avale.
France fust cief de l'mont, se droiture est itale
que li gens est tant noble, n'est nule ki le valle.

Bernay (on trouve aussi Bertain, Vernay et Berri) était son lieu de naissance. «C'est une petite ville, dit Talbot (*Legende d'Alexandre*, Paris, 1850, p. 17), du département de l'Eure, située entre Caen et Evreux, sur les confins de la Haute et Basse-Normandie.»

Alix. nous dist que de Bernai fu nés
 Et de Paris refu ses seurnoms apelés.
 (ms. fr. 24366; cf. Mich. éd. p. 249).

Où a-t-il reçu son éducation et acquis son expérience de la vie? Aucun document ne nous renseigne sur ce point. Peut-être fut-ce à la cour de Philippe-Auguste (1165—1223) (Cf. Capefigue, *Histoire de Philippe-Auguste*, t. I, p. 191).

Son nom n'est attaché à aucune œuvre connue, sinon au roman d'*Alexandre*; mais, dans la création de celui-ci, il joue en revanche le premier rôle. On est aujourd'hui d'accord pour attribuer à Alexandre toute la première branche, la portion qui s'étend de la fin du *Fuerrc de Gadres* à la branche de Lambert le Tort et la collaboration avec Pierre de St. Cloud à la quatrième. Encore faut-il ajouter qu'on reconnaît sa main un peu partout; il est pour ainsi dire celui qui a relié les différentes branches les unes aux autres.

Pour avoir accompli cette œuvre, il faut reconnaître qu'Alexandre était un poète vraiment habile; grâce au souffle enthousiaste dont il a su animer tout le poème, on n'y sent presque plus l'incohérence des motifs. De plus, il se révèle comme homme très lettré. Il fonde son récit sur l'*Epitome* de Julius Valerius et l'*Historia de Procliis* de Léon, il consulte les historiens latins Quinte-Curce et Joseph; il sait faire allusion à l'amour de Didon et Enée (p. 517, v. 11—20) ou de Paris et Hélène (p. 535, 1—2); il est assez versé dans la connaissance de la *Bible* et doit avoir bien possédé la «science universelle» propagée de son temps.

Quant à l'époque où il a écrit, il n'est pas aisé de la déterminer. Voretsch veut que son œuvre ait été terminée avant 1177 (*Einführung*, Halle 1905, p. 275). Paul Meyer,

qui se fonde sur des déductions historiques, se contente d'affirmer que son travail se place avant 1190 (*Alexandre le Grand*, t. II, p. 257).

Ces traits qui se dégagent des recherches faites jusqu'à présent sont-ils de nature à qualifier Alexandre de Bernai comme l'auteur d'*Athis*? Il semble en effet que non.

Que l'auteur français d'une épopée gigantesque en alexandrins et tirades monorimes ayant pour but de glorifier de préférence la largesse et l'esprit chevaleresque du grand roi macédonien et dont la valeur esthétique réside pour beaucoup dans la langue mesurée, le juste équilibre des détails, la netteté de l'expression et la verve enthousiaste dans l'exposition, soit rendu responsable d'une œuvre en octosyllabes rimés deux à deux, où aucune de ces qualités ne se retrouve plus et dont le caractère comme les personnages sont tout autres, cela déjà semble une antinomie littéraire. Faut-il dire que les deux poèmes n'ont rien de commun? Ce serait peut-être exagéré. Dans la peinture des mœurs chevaleresques, toutes conformes à leur milieu français, ils se touchent incontestablement, mais pourtant pas plus que ne se touchent presque tous les poèmes de la fin du 12^e siècle. Dans l'étude de la description de la tente du roi Bilas, nous allons voir que le roman d'*Alexandre* doit avoir été connu de notre auteur (p. 10—11).

Un fait sur lequel il faut insister beaucoup, c'est le manque d'érudition latine de l'auteur d'*Athis*; le contraste avec Alexandre de Bernai est, comme nous l'avons vu, très grand sur ce point.

Si nous contestons donc les droits d'Alexandre de Bernai à être l'auteur de notre roman, il nous reste à passer rapidement en revue les raisons qu'il y a de lui contester ces droits aussi pour le roman d'*Elène*.

Galland dit (*o. c.*, p. 471) avoir trouvé dans la Bibliothèque de M. Foucault un livre sur papier in-fol. intitulé le *Livre d'Elène, mère S. Martin et Brison*, à la fin duquel on lit: Ci finera mon chronique d'Elaine lequel a été orthographié par le commandement et requeste de ma très noble et puissante Loyse, Dame de Crequi-Canaples et de plusieurs autres terres et seignouries. *Alexandri manu propria.*

Ginguené regrette de ne point avoir retrouvé ce volume. Loin que la connaissance de son contenu ne soit perdue pour toujours, comme le croit H. Borg, on connaît pourtant aujourd'hui plusieurs manuscrits de la *Belle Hélène de Constantinople* (voy. Suchier, *Philippe de Beaumanoir*, Paris, 1884, p. XXVII) et l'on est d'accord pour placer ce roman en alexandrins, qui traite un sujet pareil à celui de la *Manekinc*, aux environs de 1270. «C'est un roman bien connu dans sa version de prose et dans ses traductions étrangères, mais dont la forme originale est encore inédite», dit Gaston Paris (*Romania*, 22, p. 566) dans un compte rendu de W. Söderhjelm, *Saint Martin et le roman de la Belle Hélène de Constantinople* (Helsingfors, 1893). Barrois (*Bibl. protyp.*, p., 20) l'attribue aux années 1271—73. Quoiqu'il en soit de la précision de cette date, elle suffit en tout cas pour que l'on conclue à l'impossibilité de l'attribuer à Alexandre de Bernay, idée qui a été probablement suggérée à Galland par les derniers mots cités du ms. de Lyon. Remarquons aussi combien il est antérieur à *Athis*.

Pour arriver enfin au problème concernant le sens qu'il faut donner à l'aveu d'Alexandre v. 9, 10

Ne fui pas sages de clargie
Maix des estors oi la vie,

il faut d'abord se mettre d'accord pour y changer le mot *estors* de notre rédaction en *autors* donné par toutes les

autres. Ce changement fait, au grand profit d'ailleurs du sens logique des vers, ceux-ci ne semblent guère s'expliquer que d'une façon. L'auteur veut dire qu'il n'est pas un clerc, c'-à-d. qu'il n'avait pas l'instruction latine des érudits professionnels, mais qu'il a puisé ses connaissances aux sources romanes dont l'accès lui était facile. Tout le roman est aussi là pour confirmer la vérité de cette franche déclaration.

IV. LE STYLE ET LA COMPOSITION.

Alexandre n'est nullement bon poète; ni par son style, ni par son art descriptif, ni par sa façon de composer. Comme psychologue, il ne révèle aucune originalité. Même comme rimeur il est médiocre; les vers bien faits sont fort rares; le choix des mots n'est presque jamais heureux; les rimes fort banales sont des plus fréquentes.

Mais, cela dit, il faut avouer qu'on se laisse assez souvent captiver par sa vivacité sentimentale, sa franchise naïve et une certaine verve dramatique qui parfois soulage après l'effrayante monotonie et la prolixité fastidieuse des récits de combats et des analyses psychologiques. On voit beaucoup d'efforts et d'élans. S'il ne sont pas réussis, cela dépend en premier lieu du manque de génie du poète. Jamais il ne parviendra à imiter la touche grandiose des chansons de geste ou l'esprit si fin et si charmant d'un Chrétien de Troyes ou d'un Gautier d'Arras; jamais il ne saura ménager et équilibrer son récit comme un Benoît de Sainte-More. Mais l'ambition y est et il faut l'en estimer.

Cependant on doit en outre savoir gré à Alexandre de son roman, à cause de sa valeur de document sur une certaine civilisation. Le nombre des manuscrits conservés prouve que la légende de cette amitié fabuleuse, avec ses

complications et ses extraordinaires conséquences, a su passionner tout le moyen-âge. Pour nous, son intérêt réside, autant que dans ses ressorts psychologiques, dans l'appareil où se déploie et où se reflète toute la vie féodale. «Si les romans de la Table Ronde sont l'expression la plus complète de la société courtoise du temps de Louis VII, de Philippe II et de Saint Louis» (*Hist. Litt.*, XXX), le roman d'*Athis*, qui leur est assez postérieur, en est un complément point superflu. Il nous prouve comment se prolongea jusqu'au commencement du 13^e siècle la stabilité d'un idéal social et de mœurs publiques et privées que les cours florissantes vers le milieu du siècle précédent étaient les premières à proclamer.

On se demande à quel public Alexandre s'adressait. A coup sûr, il était bien moins exclusivement féminin que celui de Chrétien. Il était sans doute aussi plus «populaire», moins lettré, moins raffiné. Cela dépend tout naturellement de l'école à laquelle Alexandre appartenait.

J'ai déjà dit combien le style de notre auteur est inférieur à celui du fameux poète champenois. Cela ne tient pas seulement à une certaine raideur archaïque dans l'expression, qui contraste avec la grâce si souple, la délicatesse de touche de Chrétien, mais aussi à d'autres raisons. Le vocabulaire si prodigieux de Chrétien est restreint ici à un degré désolant. Ses artifices de rhétorique, comme le monologue dramatique, le dialogue si artistement coupé, les anaphores, les répétitions, les hyperboles, les métaphores sont, quand nous les rencontrons dans *Athis*, ce qui arrive assez souvent, employés d'une façon qui en diminue de beaucoup la valeur (cf. A. Hilka, *Die direkte Rede als stilistisches Kunstmittel in den Romanen des Kristian von Troyes*. Halle, 1903, et A. Rennert, *Studien sur altfr. Stilistik*, Diss. Göttingen, 1904). Croire à une influence

directe de Chrétien n'est d'ailleurs point justifié, à cause des dissemblances profondes dans l'esprit, dans l'âme même des romans et de l'absence, dans *Athis*, de toute allusion aux romans bretons.

A ce dernier égard, il en est — nous le verrons tout à l'heure — tout autrement des romans du cycle de l'antiquité, et, s'il faut chercher un modèle aux procédés qu'emploie Alexandre, reportons-nous alors de préférence, pour les procédés psychologiques à l'*Enéas*, pour les récits encombrés de détails guerriers à *Thébes* et à *Troie*. Par son caractère, *Athis* n'a droit d'être classé nulle part avec plus de raison que parmi ou plutôt après ces romans dont Jean Bodel disait qu'ils sont «sage et de san aprenant», épithète juste en tant que leur valeur réside bien moins dans le raffinement d'art que dans l'émouvant exposé de faits prétendus historiques et de caractères accusés.

Sur ce dernier point, on a dit que, tout au contraire, les caractères dans *Athis* manquent de continuité et de cohérence. C'est l'objection que fait, p. ex., W. Grimm (*Athis*, p. 267) en disant: »Der zweite Theil steht mit dem ersten in keinem wahren Zusammenhang. Zwar treten die beiden Freunde darin auf, aber sie sind nicht mehr Hauptpersonen, sondern zufällige Theilnehmer an dem Streite anderer, die sie eigentlich nichts angehen und die in dem ersten Gedicht nicht einmal genannt werden.« Par mon résumé, je crois avoir assez montré que les deux amis restent tout le temps au premier plan; que de nouveaux personnages soient introduits et qu'ils prennent une part active aux événements me semble, à moi, tout naturel. Il était difficile à Grimm d'en juger, puisqu'il n'a jamais eu sous les yeux que la version allemande du poème.

Quand E. du Méril (*Floire et Blanceflor*, p. CXXV) dit «qu'Alexandre de Bernay (!) entre dans des détails trop

ingénieusement vrais pour ne pas être traduits du grec» ce n'est là que la suite d'une doctrine exagérée.

Un examen impartial force à avouer que ni la trame du récit, ni les éléments des caractères — tout français — n'ont jamais été négligés, mais que nous assistons, au contraire, à un développement assez logique et rationnel. Mon résumé me dispense d'y insister davantage, et ce à quoi je vise en esquissant les portraits des personnages de notre roman, c'est avant tout de montrer leur parenté dans la littérature avoisinante.

Sur quoi, demandons-nous, repose l'amitié entre les deux jeunes héros? Les pères leur avaient légué des sentiments de bonne camaraderie; ils étaient du même âge; leurs tempéraments — avec une nuance de force plus accusée pour Prophlias — se ressemblaient fort. Ils étaient également propres à sortir des conflits qu'ils devaient rencontrer.

Pour cela, ils méritent au même degré des reproches et des honneurs. Nous ne pouvons que nous étonner de l'attitude d'Athis en face de Cardyonès — la façon dont il procède est en tout cas trop répugnante pour que l'amitié en soit une excuse suffisante. Prophlias nous stupéfie parfois par ses raisonnements laconiques.

La passion bouleverse tous les deux de fond en comble; elle se manifeste comme une véritable maladie.

Et pourtant, le ressort de cet amour n'est ni l'appétit brutal des anciennes chansons, ni la sensualité enivrée de Chrétien. Le côté spirituel conserve le dessus — on le sent à un ton vibrant qui est très éloigné du froid intellectualisme — et il paraît un gage absolu de fidélité.

Pourquoi Prophlias cède-t-il à la dernière prière de Pyrithous d'épouser Alemandine? Disons-le, afin qu'apparaisse l'injustice qu'a commise Grimm (p. 268) envers lui.

C'est uniquement parce qu'il y voit un devoir envers son camarade tombé.

Bien que sensibles à l'horreur du désastre les amis se manifestent dans la bataille comme héros débonnaires et hardis. Ils se jettent dans les aventures les plus risquées; ils s'avancent aux endroits où tombent les coups les plus durs:

102, a. Mais chacuns ot tan de corage
 Come lyons en pasturage.

Bilas est obligé à la fuite la plus misérable; devant Athènes les aigles romains assistent à la plus glorieuse victoire.

En face d'Athis et Prophiliass, Bilas est une apparition terrible, mais pas au point qu'on aurait pu l'attendre d'un rival barbare. Il enrage, il injurie, il veut se venger; mais il se tranquillise, fait des compliments (243, b) et se contente, pour la cause de la paix, d'une jeune fille toute autre que celle pour qui il avait commencé la guerre. Il n'est ni un Keu ni un Margot; loin de là; s'il n'était tyran barbare de mœurs grotesques et de langue étrangère on l'appellerait très excellent homme. — Nous parlerons plus loin de son royaume (p. 134).

Quant à tous ces chefs aux noms étranges et de pays les plus épars qui apparaissent sur les champs de bataille ils portent des qualités tout à fait stéréotypées. Qu'ils proviennent de Roumanie (Romagna?), de Triple ou de telle autre contrée lointaine, peu importe; également beaux, «fiers et bien chevaleroulz» (192, b), ils ne diffèrent guère que par leurs costumes et les qualités de leurs chevaux. Leurs attributs sont tout à fait ceux de la fin du 12^e siècle (cf. Jean Loubier, *Das Ideal der männlichen Schönheit*, Diss. Halle, 1890).

Assez curieuses sont pourtant les généalogies dont l'auteur dote certains de ses héros. 148, a, p. ex., il fait dire à Theseus:

Thebes, que Sciron (*Créon*?) ne porent prandre,
 Prix et destrux et mix en cendre;
 Mais main ochist Minothaurus
 Dedans la mason Dedalus;
 S'en amena ensemble o moi
 Les tres filles Minon lo roi.

151, a. il est dit du fils de Thélamon:

Ces anciastres fui Aiaz
 Que fui sor Troie tex vessaz
 Et bien fist de chevalerie
 Don maint prodome orent envie.

A un autre endroit (160, a) Alexandre établit une parenté entre un duc ennemi et Pitagoras,

Lou fil Esope qui tant sot.

Ces derniers rapprochements, leur anachronisme mis à part, sont vraiment stupéfiants. Le nom de Pythagore se rencontre assez rarement dans la littérature du moyen-âge. Philippe de Taün l'indique dans son *Comput* (v. 2687) comme une de ses sources et dans la *Bible Guiot* il prend place parmi les philosophes (voy. Graf, *Roma*, 2, p. 189). La mention d'Esope doit provenir du livre de Marie de France, les fables d'Esopus n'ayant été traduites qu'au 14^e siècle.

Les deux vieux pères, Evas:

175, b. Viex suis et frailes et crolans
 et Savis:

200, a. Blanche ost la barbe et frec le vis

ne se distinguent guère dans l'action, mais nous pouvons les admirer, l'un pour son noble désintéressement

en lutte avec le devoir dicté par «la foi plevie», l'autre à cause de ses regrets et de son accueil vraiment paternels.

Les femmes de notre roman ne prouveraient guère l'époque à laquelle elles appartenaient, si, en premier lieu, elles ne valaient par leur beauté et leur vie sentimentale. Gayète sera immortelle par ses charmes (cf. *Roman de la Violette*, v. 873). Est-ce à dire que cette beauté soit extraordinaire? Nullement. Notre auteur n'a jamais su peindre un seul trait qui nous frappe par son originalité; il veut des images et des symboles et toute sa pauvreté d'invention apparaît.

Il parle d'une dame «clere comme gemme», d'une autre «blans com flors d'apinne» (262, b); il s'enthousiasme et s'écrie:

v. 637. Rose de mai, ne flor nouvelle
 Premierement quand elle nee
 Ne est tant fort encoleree
 Con la biauteil Cardijones;

quand Gayète regarde Athis pour la première fois:

40, b. Colors leu est ou vix montee
 Qui se mella o la blanchor.
 Lors resamblai tandrette flor
 Qui en avri nest de pomier.

Quand les deux jeunes filles sont ensemble, il trouve qu'elles forment un couple aussi beau:

202, b. Con lis et roze ensamble mis.

Mais voilà tout son répertoire épuisé. Et combien il émane peu de son inspiration personnelle! (cf., p. ex., Charles Joret, *La rose dans l'antiquité et au moyen âge* p. 363 sq. Paris, 1892).

Il faut encore observer une catégorie d'épithètes où le superlatif est formé par une comparaison mythologique.

Ce moyen a été très utilisé, tant dans la littérature française que dans la littérature provençale (cf. A. Birch-Hirschfeld, *Ueber die den provenzalischen Troubadours bekannten Epischen Stoffe*, Halle, 1878), et ne laisse jamais d'être intéressant, puisqu'il nous donne une idée assez exacte des connaissances littéraires de l'auteur.

- v. 1639. Cil la resuit, n'eust teil ioie
 Que li dunast l'annour de Troie.
 v. 2357. Desque li sieges fuit a Troie
 Ne vit nuns hons si grant liesse,
 Ne tel ioie, ne teil baudesse.
 60, b. Il ert Iovis, elle iert Venus,
 De ior biaultei ne serai plus.
 63, b. Et dit Gayte aimme assez plus
 Que onques Mars ne fist Venus.

Je pourrais citer plusieurs portraits où apparaît idéal d'Alexandre, mais ils ne serviraient guère qu'à prouver la parenté de cet idéal avec celui du siècle entier. En renvoyant à Oskar Voigt, *Das Ideal der Schönheit und Hässlichkeit in der altf. Chansons de geste* (Diss. Marburg, 1891) j'en donnerai pourtant un qui me semble assez typique:

De la pucelle vos dirons,
 De sa biaultei, de sa façon
 Et non porquant nuns n'an diroit
 Bien ne honour que plus n'en soit.
 Les chevolz ost blans est dongies,
 Lou chazement d'ofrois tracies.
 Sors les espalles li gesoient,
 A marvoilles li avenoient.
 L'agree ost droite et lou fronc blanc,
 Bien colorei de vermoil sanc,
 Sorcis bien fais, auques votis
 Et par nature departis;
 Les ieux ost vers, teix ne n'ost famme,

Rians et clers plus que n'est gemme;
 Vart sunt et plain de gaitei,
 De feu d'amors enluminei.
 Face ot blanche, auques iovante
 Flors resamble a —
 Et lou nei droit et bien seant,
 Bouche petite et avenant;
 Menton bien et la dant blanche;
 Toute la chiere simple et franche.
 Les mains longues, bien fins les dois
 Plus avenans ia ne verrois.
 Espauls bien faites et braz,
 Estroitement vestue et laz;
 Petite et dure inemelatte,
 Sor lou bliat dure bocette;
 Endrois les flanz lou cors molle,
 Par la sazelle leiz le colle:
 Auques bazette, auques reonde
 Il n'a son per en tout le monde.

Arrêtons-nous d'autre part à la toilette des femmes,
 et nous allons être frappés de sa richesse. Pour la dot
 de Gayète, p. ex.,

120, a. Quierent mantialz et pelisons,
 Cendiax, samis et ciclatons
 Bons oterins et mutabez,
 Boquerans, pailles et tirez . . .
 De chieres quimples d'Anthyoche
 Ost plus de C. en une troche.

En voilà déjà assez d'éléments sur l'identification des-
 quels la discussion n'est point encore épuisée. Cf. Fr.
 Michel, *Recherches*, J. v. Heffner, *Trachten des christ.*
Mittelalters (Frankfurt, 1840—54), Quicherat, *Histoire du*
costume en France (Paris, 1875), Viollet le Duc, *Diction-*
naire du Mobilier, Léon Gautier, *La Chevalerie*, E. Lang-
 lois, *La vie en France au moyen âge*, Paris, 1908.

A côté de la beauté, les qualités domestiques de la jeune fille ne sont pourtant point méprisées. Savine est charmante, mais voici encore :

262, a. Savez qui sunt ces bialtez :
 Simplace, debonaretez,
 Cortoise, sans et largesse,
 Avenandisse et proesse,
 Honor, contize, humilitez
 Comune i fu par touz bontez. . .

Cf. aussi p. 75.

Cette description encore est en parfait accord avec un idéal établi (cf. Paul Mertens, *Die kulturgeschichtlichen Momente in den Romanen des Christien de Troyes*, ch. II. Diss. Berlin, 1900, et C. A. Hinstorff, *Kulturgeschichtliches im Roman de l'Escoufle*, Diss. Darmstadt, 1896).

C'est par la passion de l'amour que les jeunes filles se révèlent et révèlent la société où elles sont nées.

Par un développement nécessaire de la civilisation, sous l'influence manifeste de la poésie lyrique provençale, cette société avait fini par créer le règne de la femme, être adoré, cajolé, obéi et dont la psychologie devait arriver au niveau d'une véritable science, s'inspirant en premier lieu des «Arts d'aimer». Sous cet empire de l'amour, les auteurs vont se faire interprètes de sentiments d'une délicatesse dont jamais on ne se serait douté au temps de la belle Aude.

Alexandre, toujours poète médiocre, ne va nullement exceller dans ce nouvel art, mais il tâchera d'en employer les procédés. Il le fera si ouvertement même que l'on reconnaîtra sans peine ses modèles immédiats. Comparez, p. ex., sur la fatalité de l'amour et sa façon de bouleverser

tous les sens, quelques strophes dans *l'Enéas* et dans *l'Athis*. (cf. Dressler, p. 90—96).

En. 7927.

Giendre, plaindre, palir, penser
et senglotir, veillier, plorer:
ce li estuet faire sovent
ki bien aime et ki s'en sent.

En. 8057.

Amors l'a de son dart ferue;

— — — — —
voillë o non, amer l'estuet.

En. 8949.

«Amors,
Tu m'as de ton dart d'or navré.»

Ath. v. 621.

Amors li a lencie son dart,
Froidir lo fait et achafer
Et tressalir et sopirer.

Ath. 55, b.

Si comme feus esprant la stoble
Amors l'assaut, le san li troble.
Amors li fait plaindre et fremir,
Amors li fait talant chaingier.

Ath. 56, a.

«Trestot fera vostre plaisir
Comant qu'il m'an doie avenir —

Amors me sanble droite rage.
Quant il encontre mon voloir
Me fait amer per estevoir.»

On irait jusqu'à dire que les monologues de Lavinie et de Gayète pourraient être du même auteur.

»Die Liebe wird als sinnliche Begierde geschildert, die ohne Befriedigung in körperlicher Krankheit übergeht», dit W. Grimm avec une grimace allemande. Parfois oui.

On tâte le poulx, on cherche les mires, etc. Toujours en vain. Les symptômes persistent. Pour imaginer une importation grecque, il faudra pourtant tout autre chose. Feuillotez Gautier, Chrétien, Benoit, *Jules César* (éd. Settegast, Halle, 1881, f. 52 c.—65 b.) et vous y trouverez les mêmes symptômes, communs à toute la littérature chevaleresque (cf. M. Wilmotte, *L'évolution du roman français aux environs de 1150*, p. 40 sq., Paris, 1903).

Continuons, et nous allons trouver des expressions vraiment lyriques pour l'amour. Voici, p. ex., une strophe qui sent presque la veine provençale:

77, b. Gayète s'écrie:

Se por li muer, ce m'est assez,
M'arme en aura ces volanteis:
Em cham flori o les amans
Vivra de flors et de doulz chans.

Selon le code courtois, les dames peuvent permettre aux jeunes chevaliers de leur adresser des hommages et à leur gré elles peuvent les encourager. Rien d'illicite dans ces relations. De la blanche main de leurs élues un Piriteus, un Landon, un Carsidorus reçoivent un «bial don», fût-ce un bout de manche à attacher à la lance, un anneau ou un ruban de couleur. Pendant le combat, les dames se plaisent à admirer la vaillance de leurs époux et amis, et comme récompense de leur bravoure, elles s'empressent la nuit à soigner les blessures qu'ils ont reçues. Il se peut qu'elles aillent jusqu'à accorder un baiser à leurs amis. Ainsi en est-il jusqu'à la dernière bataille fatale. Rien donc de plus faux que le jugement de Grimm (p. 268): »wenn Cardyones, ihrer leidenschaftlichen Liebe zu Prophilias uneingedenk ihre Neigung dem Pyrithous zuwendet und bei der Nachricht von seinem Tod aus Schmerz stirbt,

so wird das Bild das man sich von ihrer Treue gemacht hat, zerstört.» J'ai copié dans mon résumé (p. 77) tout le passage pour prouver que c'est le contraire. La douleur de Cardyonès n'est à comparer qu'avec celle d'Ismène; sa mort est sublime.

Si ces remarques font ressortir des sentiments sur lesquels sont basées à travers tout le roman les relations amoureuses et amicales, il faut enfin faire observer certaines sentences proverbiales où se manifeste cet esprit de méfiance envers la femme qui, plus tard, sera tant alimenté par les fabliaux.

v. 664. Amors n'a cure de nul orguel;
Sovent se vuelt clignier de l'uel.

44, a. Fame est legiere comme vans,
Ai toz vuelt faire sa talans;
En l'ueil a fame son corage:
Femme n'esgarde nul parage
Fors seulement ce que li plait.

60, a. Famme puet l'on sovant changier:
Hui prandre et demain lassier.

Comparez à ces extraits qui pourraient être multipliés:

En. 9960. Car cuers de femme tost se mue.

Troie 13441 A femme dure dueus petit:
A l'un uel plore, a l'autre rit.
Mout muent tost li lor corage.
Assez est fole la plus sage.

Ille 1925 Feme mue sovent son corage.

Yvain 1436 Fame a plus de mil corages.

Bible Guiot 2122 Femme est lou jor de faut talens,
Plus est legiere que n'est vens;
Molt mue sovent son coraige
Tost a deceu le plus saige.

La devise morale est d'ailleurs une forme que notre auteur emploie volontiers. On pourrait citer :

- v. 1392 Mieulz vast amors que terre assez,
 Don en ai bien ses volanteis.
 Mielz valt I pol don l'en est lies
 Que grans avoir et estre iries.
- 54, a Ne faire honte a ton lignage.
- 60, a Mult pert qui pert un bon ami.
- 74, a Vilainne chose est foi mantir.
- 75, a Fox est qui se veult embracier
 Que il ne puet a chief mener.
- 128, a Mescreance est tropt creue
 Toute est la ioie el mont tolue.
- 186, b Tot un an valt une bone hore.
- 189, a Haute choze est de soi vangier.
- 259, a Haute choze est de cortoisie.
- 273, a «Teiz sunt, fait-il, les avantures:
 Une hore bones, autre dures.»

Cf. aussi p. 116, b et 128, b.

Ces proverbes sont évidemment puisés dans le trésor commun du moyen-âge: leur originalité est bien trop médiocre pour indiquer une autre provenance. (Cf. les collections de proverbes de Leroux de Lincy, Zacher, Suchier, Tobler, ainsi que Fritz Schepp, *Altfranzösische Sprichwörter und Sentenzen*. Diss. Borna-Leipzig, 1905.)

Si grand que soit l'intérêt que porte Alexandre à la psychologie, son amour pour les larges descriptions épiques ne lui cède en rien. Il en abuse même. Il nous fatigue énormément. Car ses récits de combats sont tous

jetés dans le même moule, tous mettent en œuvre les mêmes procédés. Où les retrouvons-nous? Dans les chansons de geste contemporaines ou non de l'*Athlis* tout aussi bien que dans les romans antiques. Cela s'explique, puisque les deux genres ne diffèrent guère que par leur versification. La monotonie, les répétitions, les lieux communs sont l'essence même de ces descriptions. Esthétiquement, elles sont un poids mort dans la littérature.

Au point de vue historique, une comparaison entre les modèles et les copies pourrait avoir son intérêt. Ici cette comparaison serait superflue, *Athlis* ne marquant aucune étape dans l'évolution du genre. Remarquons seulement que, si les batailles doivent toujours commencer par des duels entre les grands chefs auxquels la grande masse de l'armée ne sert que de repoussoir, nous n'assistons nulle part à des duels judiciaires (cf. Otto Lübecke, *Der verabredete Zweikampf in der altfr. Litteratur*. Göttingen, 1905). Les procédés de l'exposition ressemblent surtout à ceux du *Roman de Troie*.

Les détails de civilisation dans notre roman méritent aussi quelque attention. Par ci par là on trouve semés des passages qui révèlent d'une façon assez piquante la vie féodale privée, vie toute française d'empereurs, de rois, de ducs, de marquis, de comtes, de barons, de maréchaux et de connétables tout français. Voici un mariage célébré dans le temple de Vénus, mais suivi d'une grande «messe de porpresure»; voici un concert d'instruments les plus divers et où les jongleurs excellent dans leurs arts avec le bon espoir d'être bien payés; (cf. Roquefort, *De l'état de la poésie française*, p. 118, Paris, 1821, et Henri Lacroix fils, *Musique au siècle de Saint Louis*, t. II du recueil des *Motets français des 12^e et 13^e siècles* par G. Raynaud); voici des jeux à la palestre «ou aux plomées» longuement

décrits (cf. B. Spitzer, *Geschichte des Spieles im Alt-Frankreich*. Diss. Heidelberg, 1891); voici les vieillards ou les jeunes filles qui jouent aux dés, aux échecs ou au tric-trac (cf. les diss. citées de Mertens et de Hinstorff); voici enfin une salle où l'on se croirait dans le palais d'Henri II.

Il faut, d'ailleurs, se mettre d'accord sur un point essentiel: notre roman, tout français, est de caractère foncièrement profane. C'est pour cela que l'on n'y trouve que très peu d'allusions bibliques; il n'y a aucune mention d'anges ou de saints, de papes ou d'évêques; des miracles ou des manifestations d'une foi surnaturelle y manquent complètement; Tergavant, Mahomet et Apollon sont absents aussi bien que Damme-Dieu et Vierge Marie.

C'est en s'abstenant autant que possible de toute introduction d'éléments religieux qu'Alexandre a cru opérer le transfèrement de l'action dans des milieux étrangers. En revanche, il a tâché d'employer cet appareil mythologique dont ses devanciers faisaient si ample usage. Il va sans dire que l'inanité de cette opération superficielle devait être la plus complète possible. Mais allons jusqu'aux classiques, et ce n'est que pour constater qu'ils n'ont jamais su mettre aucune couleur locale dans leurs œuvres. Ne le reprochons donc pas trop à Alexandre — d'autant moins que c'est par ce manque même que son œuvre a pour nous une valeur documentaire sur l'état de la civilisation. S'il est vrai, comme dit Darnedde (*Epische Stoffe*, p. 6) que »im allgemeinen gewährt uns das Werk Benoits ein treues Bild des Mittelalters sowohl in seinem öffentlichen als privaten Leben«, cela l'est tout autant du roman d'*Athis*.

Pour retourner aux problèmes du chapitre précédent je crois que cet examen a assez établi l'étroite parenté qui existe entre les différentes parties du roman et il ne me reste

qu'à réduire à leur juste valeur quelques indices que Grimm a cru découvrir pour refuser de voir dans Alexandre l'auteur du poème entier. Le fameux savant dit (*Athis*, p. 274): »Der Tempel des Venus, der Hafen und der Spaziergang beider Freunde am Meer in der Nähe von Athen scheinen Kenntniss der Örtlichkeit zu verrathen. In dem zweiten Theil kommt nichts der Art vor, und doch war noch mehr Veranlassung dazu gegeben: wer einigermaßen die Lage von Athen kannte, würde bei der Belagerung der Stadt des Piræus und der Akropolis gedacht haben.»

Tout d'abord, les connaissances dont fait preuve Alexandre dans la première partie sont-elles si précises? Je ne le crois pas. Les vers en question sont ceux-ci:

242. Ains que passat I semaine
 l'ariverent a port d'Athaine.
270. Atis s'en est issuz d'Athainnes,
 doulz demoisialz o lui ammoine,
 Que mult ierent de haut parage.
 A la mer vindre a rivage.
1693. A un temple les moine Athis
 Qui er de dame Veneris.

Que peut-on dire en effet de plus insignifiant? Puisqu'il faut aller par mer, il faut aussi imaginer un port. Pour le mariage il faut un temple. — Si l'on veut une connaissance des lieux, on pourrait être tenté d'en voir une à la p. 132, b. Il faut avouer que la description qui s'y trouve est bien plus ample que celle du premier passage. A cela s'ajoute, p. 138, b, la description, si vague soit-elle, de la ville.

Mais n'est-ce pas qu'on s'étonne que la distance entre Rome et Athènes soit franchie en allant toujours tout droit et en moins d'une semaine (8 jours ailleurs)?

Quant à la pauvre indication sur le temple de Vénus, est-ce qu'elle ne peut pas être sortie de l'imagination d'Alexandre même?

Cela est clair. L'ignorance qu'a notre auteur des endroits dont il cite les noms est partout aussi complète, aussi évidente. Il n'a jamais aspiré à être précis.

Un autre «fait» sur lequel Grimm insiste, c'est la peine d'être traîné dans la boue et puis enchaîné, à laquelle est condamné Athis. Il prétend, en citant des autorités, que cette peine n'existait ni chez les Grecs ni chez les Romains et que, pour cela, il faut y voir une addition de l'auteur roman. Grimm songe, dans la version allemande, aux vers:

- | | |
|------|---|
| 120. | bîme hâre durch den phuol
wart er dicke gezogin, |
| 142. | et sô besloz man in zu stete
in eine ketinin die dâ lac. |

cf. *Athis*:

- | | |
|-------|-------------------------------|
| 2158. | En la chainne fuit mix Athis. |
|-------|-------------------------------|

Or, toute discussion sur ce point est inutile, puisque la peine d'être traîné dans la boue n'existe que dans le texte germanique et que, par conséquent, l'origine en est hors de doute.

Si je ne vois donc aucun obstacle pour empêcher d'attribuer à Alexandre la paternité du roman entier, je répète pourtant qu'il existe une différence très sensible entre la première partie et les suivantes. Le style en est notamment bien plus resserré, avec une recherche artistique, une réserve dans le choix des détails qui est d'ailleurs très agréable. L'intrigue est plus complexe en même temps que plus solide; sans hésitations ni détours elle est menée à bout. Enfin on y sent un modèle sur lequel la construction est bâtie. Je veux bien que tout le reste, en

grande parti du moins, soit de sa propre invention, mais ici on se heurte à la nécessité de rechercher une source où l'auteur a pris son sujet.

Ce n'est pas que l'intéressant problème des sources du roman n'ait tenté déjà beaucoup de savants, mais les résultats qu'on a obtenus jusqu'ici me semblent si peu concluants, qu'on me permettra de lui consacrer une étude à part.

V. L'ORIGINE DES SUJETS.

Pour nous en tenir d'abord à la première partie, constatons que l'idée d'une amitié prête à tous les sacrifices a été chère et à l'imagination et à la pensée du moyen-âge. Reportons-nous, pour nous en convaincre, au lai de *Cobbo et Lantfrid* du 11^e siècle ou à l'admirable chanson d'*Amis et Amiles*. K. Hofmann, l'éditeur de ce roman, dont la première origine est peut-être celtique, dit très justement dans sa préface (p. VII): »Der moralische Sinn der Sage ist, dass Freundestreue bis zur Aufopferung des eigenen Lebens, Gott wohlgefällig sei; darum erwachen die getötenen Kinder wie aus einem Schlummer und die Sühne des Meineids ist vollbracht.« Souvenons-nous aussi du ravissant lai d'*Eliduc* de Marie de France, source immédiate d'*Ille et Galleron* de Gautier. Les rôles y sont changés, mais l'esprit qui anime le lai est le même.

En feuilletant les vieux romans, il ne nous est pas non plus difficile de trouver des devises exprimant la haute estime en laquelle il faut tenir une amitié fidèle. Je me restreins à quelques citations éparses (voy. Schepp p. 13):

Eracle. Qui amis a, mout en vaut plus,
Par amis vient om al desus;
En bon ami a bon tresor;
Bons amis vaut sen pesant d'or.

Alix. Nus ne pert bon ami, damage n'ait grant.

Thèbes. Grant duel a qui son ami pert.

Educ. des Princes

Molt pert, qui pert ses bons amis.

La naissance d'une légende telle que la nôtre sur le sol même de la France ne doit donc nullement paraître invraisemblable. Aussi est-ce avec une certaine méfiance que nous accueillons la tradition littéraire qui veut en chercher l'origine ailleurs. A la regarder de près, cette tradition a pourtant un grand intérêt.

Il nous est en effet impossible de contester le lien étroit qui existe entre notre conte et la troisième histoire racontée par Petrus Alfonsus (1062—1110?) dans la *Disciplina Clericalis*. Ce recueil, espèce de roman à tiroirs à comparer aux *Sept Sages* ou au *Dolopathos* de Jean de Haute-Seille, se compose de plus d'une trentaine de contes qu'un père débite pour éduquer son fils. Sur la façon dont il a été composé, il faut se reporter à l'introduction de l'auteur: «Propterea libellum compegi, partim ex proverbis philosophorum et suis castigationibus arabicis, et fabulis, et versibus, partim ex animalium et volucrum similitudinibus.»

Comme Pierre Alphonse avait vécu dès son enfance parmi les Arabes dont il connaissait à fond la langue, il est assez naturel que l'on trouve dans son œuvre une plus grande proportion de contes arabes. Celui qui nous intéresse ne donnant aucune indication sur son origine, on est pourtant embarrassé pour le ranger dans telle ou telle catégorie. Il est vrai qu'on trouve des sujets analogues dans l'Orient, mais en acceptant la théorie de la polygénésie des contes (voy. Bédier, *Les Fabliaux*, p. 15, Paris, 1895), on serait tenté de supposer que Pierre Alphonse a puisé son sujet dans un trésor légendaire français et que l'encadrement oriental est de son propre cru: tant le sujet nous semble peu étranger. Les recherches orientales inaugurées si brillamment par un Silvestre de Sacy,

un Loiseleur-Deslongchamps, un Benfey et poursuivies avec tant d'ardeur par des maîtres aussi distingués que Weber en Allemagne, Max Müller en Angleterre, Compagretti en Italie, Gaston Paris en France (cf. *Les contes orientaux dans la litt. française*, Paris, 1875) nous forcent pourtant à envisager la probabilité d'une importation arabe, d'autant plus que, d'après Paris (*Litt. fr.*, p. 119), la transmission littéraire en Espagne s'est opérée de préférence par l'intermédiaire des Juifs.

Or, cette probabilité semble en effet assez grande. L'Orient abonde en contes glorifiant les preuves, poussées jusqu'aux plus grands sacrifices, de l'hospitalité amicale. Dans ses *Beiträge zur Geschichte der romantischen Poesie*, p. 110 (Berlin, 1818) et, plus tard, dans les notes ajoutées à son édition de la *Disciplina*, p. 98, Berlin, 1827, Fr. Schmidt fait état de deux contes rencontrés dans les «*Mille et une Nuits*» et les «*Mille et un jour*», et dans son étude sur *Die Sage von Athis und Prophlias*, *Haupts Zeitschrift*, Berlin, 1865, H. Grimm appuie ce renvoi en y ajoutant quelques variantes. Cf. aussi Grässe, *Gesta Romanorum*, p. 277, Dresden, 1842, Landau, *Die Quellen des Dekameron*, p. 265, Stuttgart, 1884 et E. du Méril, *Histoire de la Poésie Scandinave*, p. 358, Paris, 1839.

Sans l'affirmer, acceptons donc une provenance orientale pour le conte d'Alphonse et examinons maintenant à quel degré celui-ci a pu servir de base au nôtre. Je transcris d'abord le texte latin d'après l'éd. de Schmidt qui fournit une meilleure leçon que celle de J. Labouderie (*Société des Bibliophiles français*, Paris, 1824.)

1. Dixit filius ad patrem; Vidisti hominem qui integrum sibi amicum lucratus fuerit? — Tunc pater: Non vidi quidem, sed audivi. — Tunc filius: Renuncia mihi de eo, si forte talem mihi adquisiero. — Ait pater:

2. Relatum est mihi de duobus negotiatoribus, quorum unus erat in *Aegypto*, alter *Baldach*, seque solo auditu cognoverant, et per internuncios, quos pro sibi necessariis mittebant. 3. Contigit autem ut qui erat *Baldach* in negotiatione iret in *Aegyptum*. *Aegyptiacus* audito ejus adventu occurrit ei, et suscepit eum gaudens in domum suam, et in omnibus ei servivit, sicut mos est amicorum, per octo dies, et ostendit ei omnes manerias cantus mulierum quas habebat in domo sua. 4. Finitis octo diebus infirmatus est, quod valde graviter dominus de amico suo ferens ascivit omnes medicos *Aegyptiacos* ut amicum hospitem viderent. Medici, vero palpato pulsu, iterum et iterum urina respecta, nullam in eo cognoverunt infirmitatem: amoris dixerunt esse passionem. Hoc agnito dominus venit ad eum et quaesivit, si qua esset mulier in domo sua quam diligeret. 5. Ad haec aeger: Ostende mihi omnes tuae domus mulieres, et si forte hanc videro inter eas, tibi ostendam. — Quo audito ostendit et cantatrices et pedisequas, quarum nulla complacuit. Post hoc ostendit ei omnes filias. Has quoque sicut et priores omnino repulit atque neglexit. 6. Habebat autem dominus quamdam nobilem puellam in domo sua, quam diu jam educaverat ut eam acciperet in uxorem, quam et ostendit ei. Aeger vero aspecta hac ait: Ex hac est mihi mors, et ex hac mea vita. — Quo audito dedit aegro puellam nobilem in uxorem cum omnibus quae erat cum ea accepturus, et praeterea dedit ei ea quae erat daturus puellae si eam duceret. — His completis, accepta uxore et his quae cum uxore acceperat et negotiatione facta rediit in patriam.

7. Contigit autem post haec ut *Aegyptiacus* omnia sua multis modis amitteret; et pauper effectus cogitavit apud se quod iret *Baldach* ad amicum suum quem ibi habebat, ut sui misereretur. Ita ergo nudus et famelicus

iter arripuit, atque Baldach intempestae noctis silentio pervenit. — 8. Pudor autem obstabat ei ne amici domum adiret, ne forte incognitus tali tempore de domo pelleretur. Templum ergo quoddam intravit, ut ibidem pernoctaret. Sed quum ibi anxius multa secum diu volveret occurrerunt ei duo viri prope templum de civitate, quorum unus alium interfecit, clamque aufugit. 9. Multi ergo de civitate propter strepitum accurrentes interfectum reperiunt, et quaerentes quisnam homicidium perpetrasset intraverunt templum, sperantes ibidem homicidam reperire. Aegyptiacum vero sic illic reperiunt, et sciscitantes ab eo quisnam virum interfecisset audierunt ab eo: Ego interfeci eum. — 10. Paupertatem enim suam morte saltem finire cupiebat. Captus itaque et incarceratus est. Mane autem facto, perductus ante iudices et morte condemnatus, ducitur ad crucem. Multi ergo de more occurrerunt, quorum unus fuit amicus suus, cujus causa adierat Baldach. Hic acutius eum intuens deprehendit esse amicum quem in Aegypto reliquerat. 11. Reminiscens itaque bonorum quae sibi in Aegypto fecerat, cogitansque quod post mortem ei retribuere non poterat, mortem pro illo se subire decrevit. Voce ergo magna clamavit: Quid innocentem condemnatis? Quove eum ducitis? Non mortem meruit. Ego virum interfeci. — 12. At illi injecerunt manus in eum, atque ligatum secum ad crucem traxerunt, aliumque a poena mortis solverunt. Homicida vero in eodem agmine haec intuens gradiebatur, atque secum tractans: Hunc ego interfeci, et iste damnatur? Hic innocens supplicio deputatur, ego vero nocens libertate fruor? Quenam est causa hujus injustitiae? Nescio, nisi sola Dei patentia sit. Verum Deus iudex justus; impunitum scelus nullum dimittit; ne igitur posterius in me durius vindicet, hujus me prodam criminis esse reum, sicque solvendo eos a morte quod

commisi luam peccatum. — 13. Objicit se ergo periculo dicens: Me, me, qui feci homicidium istud, capite, istum dimittite innoxium! — Judices autem non parum admirantes ligaverunt hunc, alio a morte soluto; jamque de judicio dubitantes hunc cum reliquis prius liberatis ante regem adduxerunt, eique omnia ex ordine referentes ipsum etiam haesitare fecerunt. Communi itaque consilio rex eis omne crimen quod sibi imposuerant condonavit, eo tamen pacto ut criminis sibi impositi causas patefacerent. At illi rei veritatem ei exposuerunt.

14. Communi autem consensu omnibus absolutis, indigena, qui pro amico mori decreverat, ipsum in domum suam introduxit, eique omni honore pro ritu facto, dixit: Si mecum manere acquiescis, omnia nobis prout decet erunt communia. Si vero repatriare volueris, quae mea sunt aequa lance partiamur. — At ille, natalis soli dulcedine allectus, partem totius substantiae quam sibi obtulerat recepit, sicque repatriavit.»

Comme nous le voyons, la trame de ce récit est, en même temps que plus simple, bien moins dramatique que celle d'*Athlis*. Il s'agit de deux marchands entre lesquels le conflit se résout par un sacrifice dont, en tout cas, la détresse de l'Egyptien ne dérive pas. A Bagdad le véritable meurtrier est acquitté grâce à sa franchise — fait de justice sur lequel les traductions postérieures ont beaucoup insisté — et, la réconciliation opérée, les amis se séparent après avoir partagé leurs biens.

D'autre part, les récits ont trop de points communs pour qu'on ne se demande s'il s'agit de plus qu'une simple amplification. Il semble que non; mais reste à savoir comment cette amplification s'est opérée.

Il est hors de doute que le recueil d'Alphonse, et tout spécialement notre conte, acquit bientôt une très grande popularité.

Les traductions françaises nous en fournissent d'abord la preuve, l'une, publiée par la *Société des Bibliophiles français*, Paris, 1824, datant de la fin du 12^e siècle, l'autre, qui se retrouve parmi les *Fabliaux et Contes*, t. II, édités par Barbazon et Méon, Paris, 1808, datant du deuxième tiers du 13^e siècle. Dans ces «*Castoiments d'un père à son fils*» notre conte «*Des deux bons amis loiax*» tient la seconde place.

Dans les *Gesta Romanorum* (avant 1342), le 171^e chapitre raconte «*De dilectione et fidelitate nimia et quod veritas a morte liberat*» (voy. l'éd. de H. Oesterley, Berlin, 1871—72): l'inspiration d'Alphonse y est évidente.

Les *Gesta* sont traduites en allemand (éd. Grässe), et observons en passant la curieuse remarque que fait à propos de notre conte qui s'y trouve Fr. Schmidt (*Disciplina*, p. 100): »Nach der höchst gezwungenen Nutzenanwendung bedeuten die beiden Freunde den altvater Adam und Christus: Christus tritt seine Braut, die Seele, dem Menschen ab, wird dann arm, indem er im Stande der Erniedrigung auf der Erde wandelt u. s. w.»

Avec de plus ou moins grandes variantes le conte se retrouve aussi chez Thomas Cantimpratensis, *Liber Apum*: De mutua et vera amicitia, dans *Speculum Exemplorum*, *Dialogus Creaturarum* (dial. 50) les *Sermones* de Herolt (préd. 120). (Cf. Schmidt, *Disciplina*, p. 99.)

Il est donc évident que le conte doit avoir été sur les lèvres de tout le monde du 12^e jusqu'au 14^e siècle. Alexandre, ignorant le latin, l'a appris par ouï-dire, ou plutôt par quelque version populaire aujourd'hui perdue, et il s'est plu à compléter la transformation qu'il avait

probablement déjà subie avant de lui parvenir. Il faut nécessairement supposer un intermédiaire et on ne peut pas accepter la solution trop simple de l'abbé de la Rue (*Les Bardes*, p. 351). « Avec une imagination brillante, partant des trois pages que comporte le conte des deux amis dans la collection de Pierre Alphonse, Alexandre de Bernay(!) a composé un roman d'amour et de chevalerie, rempli d'intérêt et qui va jusqu'à 18292 vers. »

Quelle part revient à Alexandre lui-même dans les additions que nous constatons et qui ne dépendent, semble-t-il, que d'un besoin tout naturel d'approfondir les ressorts psychologiques du roman, c'est ce qu'il est évidemment impossible de préciser. Mais, avec l'expérience que nous avons par les autres parties du poème, du penchant de notre auteur pour les longues explications démesurément détaillées, il paraît probable qu'il a eu devant les yeux un modèle qui lui semblait déjà assez net et clair pour lui servir à être mis en vers. —

On s'est donné assez de peine pour suivre les destinées de notre sujet à travers la littérature, étude qui ne vaut pourtant pas d'être reprise ici en détail. Je veux seulement m'arrêter à quelques points.

Tout d'abord, il faut dire que la huitième nouvelle de la dixième journée du *Décameron* est directement fondée sur notre roman; fait qui, pour être constaté, ne retranche rien à la gloire de Boccace.

Boccace n'a jamais plagié; il a emprunté maints sujets qui lui semblaient bons, agréables, plaisants, mais il ne les a pas copiés. Il s'en est emparé tout simplement avec le droit du génie; précurseur véritable de la Renaissance par sa conception comme par son art, il n'a jamais eu conscience de la légitimité ou de la non-légitimité de ses emprunts: il se savait maître de leur donner un cachet à

lui, original, brillant. «Dopo avere bene studiato e rintracciato i fiumi ed i rigagnoli, che condussero tant acqua pura al mare limpido del *Decamerone* crescerà soltanto la nostra meraviglia per il mago che, fatto ricco di tanta dovizia di tesori, li ha quindi spesi così regalmente, in un edificio, onde, tra gemma et gemma lucente, brilla il sorriso dell'architetto divino che ordinò e dispose in modo così sapiente tutte le pietruzze del Palagio fantastico, in cui soffiò la propria vita». (de Gubernatis, *G. Boccaccio*, p. 357. Milano, 1904—05.)

Mais l'insouciance de l'auteur cause des difficultés aux historiens. Il n'y a pas, pour nous restreindre à ce cas, jusqu'à des critiques aussi modernes que W. Grimm (*Die Sage*, p. 200) et Landau (*Decameron*, p. 265) qui ne se soient trompés en prétendant que Boccace ait écrit son conte d'après un modèle aujourd'hui perdu ou en amplifiant la version de Pierre Alphonse. Landau est excusable, puisqu'il semble ignorer notre roman; Grimm, au contraire, fonde sa théorie sur une critique qui, comme l'a déjà remarqué H. Ward, *Catalogue of Romances*, I, 931, est tout-à-fait propre à faire accepter l'opinion opposée.

Relisez en effet la nouvelle de Tito et Gisippo et, quand l'admiration pour sa rhétorique raffinée s'est calmée, dites-vous que les additions ou les changements que vous y remarquez ne peuvent guère être dûs qu'à cet esprit si avide d'embellir, d'interpréter et d'expliquer psychologiquement qu'était Jean Boccace. Vous objectez que l'action se passe à une époque toute autre que celle d'*Athis* et vous citez (p 380 de l'éd. de P. Tanfani, Firenze, 1857): «Nel tempo adunque che Ottavian Cesare, non ancora chiamato Augusto, ma nello ufficio chiamato Triumvirato lo imperio di Roma reggeva» et (p. 389) du discours de

Tite: «E il vero ch'egli é Ateniese et io Romano. Se della gloria della città si disputerà, io dirò che io sia di città libera et egli di tributaria: io dirò che io sia di città donna di tutto'l mondo, et egli di città obbediente alla mia: io dirò che io sia di città fiorentissima d'arme, d'imperio e di studii, dove egli non potrà la sua se non di studii comandare».

Mais ne faut-il pas avouer que la qualité essentielle de ces digressions, c'est d'être tout-à-fait superficielles? Landau dit (p. 293). «In der Novelle von den zwei Fremden zeichnet er (*Boccaccio*) sehr richtig die verdorbenen Griechen der Kaiserzeit und ihr Verhältniss zu ihren stolzen römischen Herren.» C'est beaucoup trop dire.

Dans les passages cités, il n'y a rien à voir qu'une preuve de l'habileté avec laquelle Boccace a su remplacer la légende servant de cadre au drame dans *Athis* et qui devait naturellement paraître assez étrange à un public florentin de 1350.

Remarquons aussi que, dans la nouvelle de Boccace «Tito dà a Gisippo la sorella per moglie», addition dont la deuxième partie d'*Athis* prouve l'origine.

En dehors des raisons littéraires, le ms. de Londres fournit une preuve non moins probante de l'affinité des deux contes. Nous nous rappelons (cf. p. 22) que ce ms. a été copié en 1330 pour la comtesse Jeanne de Brienne, qui se trouvait à la cour du roi Robert, à Naples. Or, nous savons aussi que, probablement de 1330 à 1338, Boccace résida dans la ville de Parthénopée et que cette période marque l'éclosion de son génie. C'est pendant ce temps qu'il acquit ses connaissances extraordinaires des littératures anciennes et étrangères. N'est-il pas très probable que, pendant ses recherches à la cour, par l'inter-

médiaire peut-être de son adorée princesse Maria d'Aquino (Fiametta), il lui a été permis de consulter le ms. d'*Athis* qui s'y trouvait alors?

Cette supposition semble confirmée par la mention du duc d'Athènes que fait Boccace à la fin de son œuvre «*De casibus virorum illustrium.*» (cf. Ward, I, 931).

Enfin, qu'y a-t-il de si surprenant à cet emprunt? Guido delle Colonne avait su tirer, plus d'un demi-siècle auparavant, son *Historia destructionis Trojae* du poème de Benoît (cf. le *Filostrato* de Boccace).

La nouvelle du florentin fut traduite en latin par Filippo Beroaldo et, en 1455, par le cardinal Ruperto Nobili di Montepulciano qui la dédia au pape Giulio III. Ces deux traductions se retrouvent dans Manni, *Istoria del Decamerone*, Firenze, 1742.

Plusieurs auteurs dramatiques l'ont utilisée: en France, Hardy et Chevreau, en Italie, Durosoy, en Allemagne, Hans Sachs et Martinus Montanus, en Angleterre, B. Radcliffe. Elle a aussi servi à des nouvellistes — et à des poètes modernes (voy. Borg, *Athis*, p. VII—VIII).

Au t. IV, p. 152, des *Archives et Missions Scientifiques*, Paris, 1867, Paul Meyer mentionne le ms. Q 7. 24 d'une bibliothèque de Glasgow contenant «*La huitiesme journée du Decameron de Boccace touchant l'amytié de Tite et de Gisippe, traduite en rithme françoise par Bordenye.*» Le prologue, publié par Meyer, contient une dédicace *Au Roy* (François I^{er}).

Une imitation tout particulièrement intéressante, parce qu'elle est indépendante et probablement antérieure à celle de Boccace, se trouve dans *Renart le Contrefait* (deux rédactions, 1320—22, 1328—1342).

Dans sa *Chrestomathie de l'ancien français*, (8^e éd., 1904, p. 415) K. Bartsch en publie environ 300 vers (sur 564), copiés par Ad. Mussafia sur le Ms. de Vienne. Une copie figurée de ce ms. existant à la Bibliothèque Nationale (fr. 369), j'ai pu me procurer quelques parties que Mussafia n'a pas relevées.

Le passage, appartenant à la première branche, où le récit est intercalé, va du v. 995 au v. 2156. C'est Barbue qui raconte. «Barbue, dit G. Raynaud, *Romania* 37, p. 250, prévoyante comme tous les animaux, s'en va trouver deux chiens qu'elle a nourris autrefois et réclame leur aide et l'appui de leur amitié. A propos d'amitié elle leur cite des passages de Salomon, de Cicéron, de Sénèque et d'autres, et leur fait le long récit de la première partie de l'histoire d'*Athis et Prophilias*, ce conte grec (!) où le moyen-âge s'est complu à trouver le type de la véritable amitié.»

Voici le début du récit qui nous intéresse:

fol. 11. On doit estre loyaux amys
 Comme Phophilias et Athys
 Qui compains et amis estoient;
 L'un l'autre moult fort amoyent.
 Porphilias si fut de Romme,
 Athys de Grece, c'est la somme.

Le résumé suit fidèlement notre roman, mais se permet parfois des éclaircissements assez significatifs. Ainsi, la détresse d'Athis s'explique parce que tout le monde se retirait de lui

et le commun renom estoit
que sa femme vendue avoit.

Le dénouement est facile à reconnaître:

Prophilias Athis emmaine:
 Toute la joye, toute la painne
 Qu'il peut a lui honnourer met;
 De lui servir bien s'entremet;
 Tousjours depuis si se maintindrent,
 Un voloir, un sentier si tindrent.

Malgré la concordance parfaite des sujets, il pourrait pourtant encore subsister quelque doute sur la provenance du conte — s'agit-il, p. ex., d'une seconde version du modèle qui doit avoir servi à Alexandre? — si plus tard, v. 3759—4654, nous ne trouvions des preuves de nature à nous donner pleine certitude.

«Tibert, poursuit Raynaud, p. 254, trouve Renart dans son pavillon. Longue description du pavillon, où sont représentées en peinture la prise de Troie, les aventures d'Enée, la destruction de Thèbes, la construction de la tour de Babel, le combat d'Hector et d'Achille, l'histoire de Joseph et de ses frères, celle de Médée et Jason, d'*Athis et Gayette*, d'Absalon et Salomon, de Karadoc Brumbras, de Lancelot et Meleagan, de Pharaon, de Moïse et des plaies d'Égypte.»

Ce curieux mélange montre l'ambition du clerc de Troyes de faire preuve de ses connaissances littéraires, et aussi l'étrangeté de ses procédés. Ainsi, pour la description du pavillon, il retranche d'une part des scènes de la tente de Bilas, tandis que d'un autre côté il expose le sujet même du roman d'Athis.

fol. 29. Escript y fut commant Evas
 Donna sa fille au roy Bilas.
 Roy Bilas si fu roy de Bille
 Qui comprenoit toute Secille.

Comment il vault Gayette avoir
 Qui tout fu plaine de scavoir.

La guerre y fu pesant et forte,
 Assez y ault de la gent morte,
 Car tous les meilleurs de la terre
 Allèrent la leur mort querre.
 Mais rescousse fut en la fin
 Gayette par tres grant butin
 Et fuit arriere ramenee,
 Par nopches a Athis donnee.

D'autre part (p. 130 et 160), j'ai mis en évidence, pour les descriptions concernant la chute de Troie et le serment de Romulus, la parenté de cette version avec *Athis*.

Si par cette voie nous nous sommes donc fort éloignés de l'hypothèse d'une origine grecque de la première partie, il ne nous faudra pourtant pas oublier de rendre justice à l'auteur de cette théorie. Quand W. Grimm (*Athis*, p. 274) déclare: »Ich vermuthe, die ursprüngliche Quelle dieses ersten Theils ist eine *neugriechische* Bearbeitung der Sage von den beiden Freunden gewesen, abgefasst etwa im elften Jahrhundert unter den macedonischen Kaisern, als die Kriegskunst im Verfall, die Wissenschaften in Blüthe waren: denn aus diesem Grunde will Athis nach Rom gehen und kommt Prophlias nach Athen», c'est là une sentence qui renferme une assez grande probabilité historique. L'hellénisme sous les empereurs de la dynastie macédonienne porta en effet d'assez beaux fruits; les écoles d'Athènes, ville riche et florissante, étaient fréquentées par des savants des pays les plus divers. (voy. M. Paparrigopoulos, *Histoire de la civilisation hellénique*, chap. V, Paris, 1878). Les monuments de cette période qui nous sont parvenus témoignent d'une culture assez étendue. La supposition même d'un conte tel que le nôtre né dans un esprit

grec n'est pas illégitime. Seulement, après la déduction que nous avons cru devoir faire, nous n'avons plus aucun besoin d'y recourir.

Avant de passer à l'examen des autres parties, je n'ai qu'à intercaler ici une étude sur le prologue, étude qui servira, je l'espère, à rendre plus éclatante, si c'est possible, la provenance purement française des thèmes.

Le prologue.

Quand on cherche une explication à l'énorme popularité des romans du cycle de l'antiquité, de *Brut* ou de *Rou*, il faut avant tout s'appuyer sur le fait que le public, peu à peu soumis à l'influence savante, y croyait entrevoir l'histoire fabuleuse de ses ancêtres (cf. Heeger, *Ueber die Trojanersagen der Franken und Normannen*. Landau, 1891.

«Che cosa poteva importare ai Franchi, ai Bretoni e ai Danesi, di Troja e dei pochi scampati alla sua ruina, se Troja non fosse stata la madre di Roma, se da quegli scampati non fosse venuto il popolo romano?» dit très justement A. Graf (*Roma nella memoria e nelle immaginazioni del Medio Evo*, t. I, p. 22. Torino, 1881.)

Déjà, au temps de Frédégaire, de Grégoire de Tours ou de la composition des *Gesta Regum francorum*, les Français se vantaient de leur origine noble autant que reculée et l'intérêt sur ce sujet ne cessa jamais d'être vif bien qu'il ne dût être pleinement satisfait qu'avec l'apparition de «la matière de Rome la grant».

Douce gent, es croniques de Saint-Denis en France
Voit-on moult de merveilles; mais sachiez sans doutance
Celles de Romme sont de plus grant sustance.

Dit de Flourence de Rome voy. Graf. I, 12.)

Alexandre, en plaçant son histoire dans un cadre romain et grec, ne pouvait guère échapper aux exigences de son auditoire, mais devait se conformer à son goût. Aussi l'étrange prologue qui va du vers 12 au v. 164 (sur les variantes voir l'édition de Weber) y est-il pour servir d'intermédiaire entre l'auteur et son public en même temps qu'il fournit au poète une occasion d'étaler sa science et de se révéler comme maître dans l'art de combiner diverses légendes. (Voir sur ces dernières les remarques de Darnedde, *Epische Stoffe*, Erlangen 1877, pp. 136—138.)

Examinons le prologue d'un peu plus près et nous y trouverons un mélange de tout ce qu'a pu offrir le trésor légendaire du moyen-âge (cf. Dressler p. 79).

Nous y reconnaissons tout d'abord les traces de la tradition antique à peu près telle que Tite-Live nous l'a transmise dans le 7:e chapitre du premier livre, où il raconte les deux légendes des augures et des murs trop bas. Le souvenir s'en est en effet maintenu à travers tout le moyen-âge bien que troublé par des confusions avec des légendes venant d'autre part: fait dont se plaignait déjà Isidore de Séville (570—636) en un passage cité par Ch. Niebuhr (*Römische Geschichte*, v. I, p. 118): «De auctoritas conditarum urbium plerumque dissensio invenitur: adeo ut ne urbis quidem Romae origo possit diligenter cognosci. Nam Sallustius dicit: Urbem Romam, sicuti ego accepi, condidere atque habuere initio Troiani (cf. *Athis*, v. 17—20), et cum iis aborigines. Alii dicunt ab Evandro, secundum quod Virgilius: Tunc rex Evandrus romanae conditor arcis. Alii a Romulo, ut En huius nate, auspiciis illa inclyte Roma.»

Pour prouver combien la tradition était répandue sur tout le territoire de la Gaule, on n'a qu'à rappeler l'enseinhamen de Guiraut de Calanson:

De Romulus
E de Remus
Cil que feron Roma bastir.

En étudiant les autres éléments différents qui forment le passage en question, il n'est pourtant pas aisé de savoir de quoi les rapprocher. Ils tiennent évidemment tous à des légendes très répandues et par cela même anonymes, impossibles à attribuer à un certain auteur. Que nous en trouvions des vestiges dans l'énorme compilation de Jean d'Outremeuse, cela est déjà suffisant pour les enregistrer dans le trésor commun du moyen-âge. — Dans le but de montrer l'affinité des deux conceptions, A. Graf a déjà fait remarquer un passage au p. 54 (v. I) du *Myreur des Histors*, Chronique de Jean des Preis dit d'Outremeuse, publié par A. Borgnet (Bruxelles, 1864) dans la *Collection des chroniques belges inédites*, et, pour rendre plus éclatante la vérité que je viens d'exprimer, je le recopie ici en lui donnant pour suite le pendant versifié de la *Geste de Liège* (v. I, p. 589).

«Après Amilius furent fais rois les duis germeais Romulus et Remus; mains Romulus, por tant qu'ilh nasquit devant, voloît eistre roy tot seul. Si encachat son frere, et fist crier I ban par tout son rengne, qui poroit Remus son frere ochire, ilh le feroit riche home. — Quant Remus entendit teiles noveles s'enfuit en la terre le duc de Galle. — Mais Remus fondat I noble citeit qu'ilh appellat Rains selonc son nom, et c'est Rains en Champangne, qui fut parfaite l'an David III^e et XXXVIII, le quart jours de marche qui fut ly an del origination de monde IIII^m, IIII^e et LII ans».

Rains en Champagne.

Ensi comme je ay dit, bonne gens honorable
 Fu Eneas le dus en Ytale habitable,
 Roy des Latins astoit, et d'Itaile sens fable;
 Maintes cités fondat en son rengne heritable,
 En trois ans qu'il regnat li bons roy amiable.
 Aprez trois ans morut; Ascanus li estable,
 Qui fut ses fils aisneis, fut apres luy regnable;
 Et puis, l'un apres l'autre, jusqu'à XV notable.
 Ly XV^e ot non Amiles l'agreable,
 Apres vint Romulus, qui tant fut vertuable,
 Et Remus li sien freres, ly preudomme favorable.
 Or escoutez, signours, pour Dieu l'esperitable:
 Chis dois freres furent l'une l'autre felonable,
 Germeax d'unne porture, c'est chose veritable,
 Furent, si que cascun le roiialme totable
 Demandoit a avoir, et tant qu'en permuable
 Covient ilh par forche Remus estre able,
 Car sa partie avoit Romulus plus dotable.
 Si decachat son freres et li fut si cruable
 Qu'en Champagne s'enfuit, uns paiis convenable
 Où fondat la citeit de Rens la venerable.
 Ly sien nom li donat, roys en fut avenable;
 Le filhe a duc de Galle qui ot a non Mirable
 Ot Remus a moulhier s'en ot un fil contrable
 A trestoute bonteit.

Combien ces sujets étaient chers à l'imagination du moyen-âge, c'est ce que prouve encore la façon de broder sur le même thème que nous constatons chez l'auteur du *Virgile anglais*, publié par W. Thomas dans *Early English Prose Romances*, vol. II, p. 21—24. Les deux chapitres y concernent 1) How Romulus cam within the fayer towne of Reynes that he destroyed, and how he slewe his broder Remus that was lord of Reynes. 2) How the son of Remus, that also was named Remus after his fader, dyd slewe

his unkell Romulus and afterwards was made emperoure and so regned emperoure».

Sans chercher davantage à préciser ce que «la geste dit as anciens» (v. 136) et sur quoi est fondé le récit d'Alexandre, il nous semble donc ressortir avec assez d'évidence des passages déjà cités que c'est d'une main aussi légère qu'habile que notre auteur applique son principe: je prends mon bien où je le trouve. Le renvoi de Gröber (*Grundriss*) à Frodoard est trop peu convaincant. Car ce même Frodoard, après avoir fait mention des légendes de Tite-Live, ne dit-il pas, I, 1 (voy. la traduction de M. Guizot dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, Paris, 1824): «Il est donc plus probable que les soldats de Rémus, obligés de fuir leur patrie après sa mort, ont fondé notre ville»? Cette dernière opinion nous la reconnaissons, dans le *Romanccro de Champagne*, III, 6: «Les gens Remus, hors de Rome de boutez, fonderent Rheims, la cité où nous sommes».

Mais, en dehors des raisons déjà données pour que la légende soit placée en tête du poème, il faut encore y voir une intention de servir de lien avec l'*Enéas*. Ce roman finit justement en racontant la fondation de Rome (v. 10149 sq. de l'éd. de Salverda de Grave):

Molt furent tuit de grant poeir
Et descendirent d'eir en eir,
Des i que nez en fu Remus,
De cel lignage, et Romulus;
Frere furent et molt fort home.
Cil firent la cité de Rome
et Romolus li enposa
Son nom, quant primes la fonda.

Or cette légende, — qui se rencontre d'ailleurs dans la *Chronique rimée* (v. 121—161) de Ph. Mousket (éd. Reif-

fenberg, Bruxelles, 1836—38) et W. *Brut* v. 2153—56, — étant reprise et développée d'une façon si significative par Alexandre, on ne peut pas y voir un simple accident. Elle y est pour indiquer que l'histoire que l'auteur anonyme d'*Enéas* dut arrêter à la dernière phase des aventures merveilleuses de son héros va être poursuivie; écoutez et une phase du sort ultérieur de ce peuple romain vous sera racontée! — En donnant cette interprétation, je dois aussi ajouter que le commencement du roman d'*Enéas* (v. 1—25):

Quant Menelax ot Troie asise,
Onc n'en torna tresqu'il l'ot prise, etc.

me semble justifié surtout comme transition avec le Roman de *Troie*, où l'auteur a aussi puisé le sujet, et non pas du Livre II de Virgile comme le croit Salverda de Grave (*Enéas*, p. XXXII), qui ne voit en outre d'autre motif à cette intercalation que le besoin d'éviter le «rapere in medias res».

Il est enfin évident que le prologue a aussi son importance en tant qu'il donne l'explication de l'état de guerre qui doit régner dans Rome, la ville de la chevalerie par excellence.

Le passage (v. 164—202) qui fait d'Athènes la ville de «clergie» par opposition à Rome et qui motive ainsi l'échange de séjours instructifs entre les jeunes gens doit aussi reposer sur une tradition populaire et généralement admise. Cette supposition est confirmée par M. W. Söderhjelm dans un excellent ouvrage sur la Renaissance italienne (Helsingfors, 1907) où il admet (p. 100) parmi les croyances médiévales dues à un travestissement de la tradition antique celle qui faisait d'Athènes un siège d'université et qui lui donnait pour duc l'ancien Théséus.

Le fait que l'histoire de Romulus tuant son frère Ré-mus pour avoir franchi les murs de Rome fut vivement goûté par le public même du 14^e siècle est confirmé par l'apparition de notre version dans *Renart le Contrefait*. D'après la note 5 de la page 255 de l'article de M. G. Raynaud dans la *Romania* 37 les rédactions du *Renart* diffèrent assez sur ce point comme en d'autres.

Je tire des v. 19867—22208 le passage suivant copié sur le ms. fr. 369 (B. N. de Paris):

De tant cecy ie dyz le voir,
 Dont tu dois Ramembrance avoir,
 De Romulus qui Romme fist.
 Tenir vault a vray ce qu'il dist
 Tout cha avant en ce romant
 Si come vers le definement.
 De ces deux freres vous dira
 Cil qui cest livre finira:
 Leur nacion et leur demaine.
 Mais ma nature onc ne maine.
 Romulus fist un serment,
 Et s'en fist le commandement
 Qui dessus ses murs passeroit
 Que sa teste coppee aroit.
 Remus son frere les passa.
 Delez son frere par amour
 Estoit ale esbatre un jour;
 Puis lui dist: frere, vraiment,
 Ces murs cy ne vallent riens;
 Tost les poeult ons trespasser.
 Lors sault pardessus sans cesser
 Que il ne s'en sot garde prandre.
 Et lors son frere le fist prandre
 Et vaut maintenir ce qu'il dist.
 Le chief son frere copper fist
 Dont il fut des bons moins ames:
 Encoire en est il diffames.

Dans les vers du début:

Qui sages est de sapience
 Bien doit espandre sa science,
 Que teix la puesse recoilir
 Don bons exemples puist issir.
 Oeilz dou savoir d'Alexandre
 Qui por ce vult son san espandre,
 Quant il sera dou siegle issius,
 Qu'as autres soit amenteulz.

on n'a qu'à voir un lieu commun assez fréquent dans la littérature du moyen-âge. Une ressemblance assez frappante rencontre pourtant dans le roman de *Thèbes*:

Qui sages est nel deit celer,
 Ainz par ço doit son sen monstrar,
 Que, quant serra del siècle alez,
 En seit pués toz jorz remembrez.

Ouvrez d'ailleurs *Ipomedon*:

Qui bons countes voet entendre
 Souvent il poet grans biens aprendre, —

l'Escoufle, Floriant et Florete, Erec et Enide, Enfances Ogier, Première Croisade, Guillaume d'Orange, ou bien les romans de *Troie* et d'*Alexandre* —

Qui viers de rice estore viut entendre et oir,
 pour prendre bon exemple de proecce aquellir — —

(cf. le début classique d'Albéric de Briançon:

Solaz nos fay antiquitas
 Que tot non sie vanitas)

et vos y trouverez les mêmes exhortations appuyées ou non de l'autorité de Salomon.

Salemons nos enseigne e dit
 Et sil list om en son escrit,
 Que nus ne doit son sen celer,

Ainz le deit om si demostrer
 Que l'om i ait pro e honor,
 Qu'ensi firent li ancessor.

(Constans, *Troie*, I, 1)

Li sages Salemons nous moustre
 Par bon exemple et par vrai moustre
 C'on doit touz jours son sens moustrer.

(*Watriquet de Covin*, éd. Scheler, Brux., 1868, p. 55)

Pour les autres parties, je regrette de ne pas avoir beaucoup à ajouter à la conclusion de Gaston Paris qui y voit (*Littérature française*, p. 88) «une suite de pure invention». Quelques remarques ne seront pourtant pas déplacées.

Sans subtilité exagérée, je crois que l'emploi que G. Paris fait du mot *suite* est peu exact. Il s'agit de 17,500 vers sur 20,000 environ — même en acceptant les divisions établies par Grimm, l'objection reste vraie; en outre, remarquons qu'une comparaison aux «suites» des *Sept Sages* n'est rien moins que légitime.

Mais, s'il s'agit d'attribuer à Alexandre l'invention de l'intrigue, du milieu, des caractères, j'en demeure tout-à-fait d'accord.

Renonçons dès l'abord à devenir des traces d'une influence grecque dans ces parties. Un roman tout empreint de l'esprit féodal français ne peut aucunement avoir été composé sur un sol où l'on est toujours resté étranger à la féodalité. Et n'est-ce pas un fait acquis que, chez les Byzantins, la chevalerie n'a jamais été qu'une imitation assez faible et accidentelle de l'Occident? (cf. H. Hjærne, *Bysantinsk kultur* dans *Svenskt och Främmande*, Stockholm, 1908).

Il n'est que trop évident que ce serait peine inutile que de rechercher un fond historique aux aventures qui se déroulent avec le roi Bilas de Sicile comme protagoniste.

Pour qui connaît l'histoire de cette île aux 11^e et 12^e siècles, ce tyran n'a aucun prototype réel. Jamais les recherches n'amèneront non plus à pouvoir identifier les ducs de Grèce.

Mais, examiner quels événements ont pu déterminer notre auteur au choix de ses sujets et prouver la valeur de ses données géographiques, voilà d'autre part des sujets d'un très grand intérêt. Seulement, il faudra attendre l'édition complète du poème pour pouvoir les traiter à fond. Ce que je me propose ici, c'est simplement de donner un aperçu des principes sur lesquels il me semble que ces recherches doivent être basées.

Reportons-nous d'abord à un essai sur *Les chansons de geste et les routes d'Italie*, publié dans la *Romania* par M. Joseph Bédier. Cela pour méditer la conclusion très nette à laquelle arrive l'auteur, par un ingénieux procédé, et qui est celle-ci (t. 37, p. 79): «Sauf *Aspremont* et sauf *Jehan de Lanson*, il n'y a pas, que je sache, une chanson de geste ni un épisode de chanson geste qui soit localisé en Italie, si ce n'est sur une route de pèlerinage». En 1903, Paul Meyer avait déjà fait remarquer que les jongleurs qui accompagnaient les pèlerins en Italie en rapportaient de préférence les notions géographiques que nous rencontrons dans divers poèmes. (cf. *De l'expansion de la langue française en Italie pendant le moyen âge*, p. 7.) Mais l'étude de M. Bédier, ainsi que tout récemment les recherches de K. Körner «*Ueber die Ortsangaben in Amis und Amiles*» (*Behrens Zeitschrift*, B. 33, Heft 5 et 7) a confirmé son opinion de façon très remarquable. Il n'est

guère douteux que dans l'avenir la méthode suivie par ces savants ne nous apporte encore de beaux résultats.

Pour notre cas, la question qui se pose est de savoir s'il n'y a pas à relever dans *Athis* des souvenirs de récits de pèlerins ou de croisés. *A priori*, cela paraît assez vraisemblable. Pendant la première croisade (1096—1099), les compagnons de Bohémond combattaient à côté des Français; pendant les deux suivantes (1147—49 et 1189—92), les troupes françaises passaient souvent par les ports italiens. On pourrait donc supposer qu'à leur retour en France des guerriers rapportaient de quoi enflammer l'imagination des jongleurs et diriger leur fantaisie vers le Sud de l'Italie. Des pèlerins qui ne se hasardaient pas outre-mer mais qui restaient sur la terre ferme ont pu compléter ces connaissances avec des noms de lieux de là-bas. Les commerçants également: on sait qu'aux environs de 1150 les ports de Palerme et d'Amalfi rivalisaient avec Venise et Pise.

Remarquons pourtant que c'est l'intérêt politique qui domine dans *Athis* et non pas les descriptions locales. Les petits Etats qui y sont mentionnés forment évidemment un tout politique. Le royaume de Bilas comprend d'abord la Sicile (Bile = Palerme en est-elle la capitale?), puis les duchés de Naples, de Calabre, d'Apulie, de Salerne, d'Otrante, de Tarante et d'autres dans le sud de l'Italie dont nous ne reconnaissons plus les noms; en Afrique Carthage et les Etats Barbaresques; enfin la Corse et Candie, pour ne pas parler de Macorge, d'Alenie, de Sipont etc. que nous ne savons où placer, malgré leur apparition dans des chansons de geste antérieures (voy. Ernest Langlois, *Table des noms propres dans les chansons de geste*, Paris, 1904).

Or rappelons-nous que la puissance italique des Deux Siciles au 12^e siècle était d'une constitution assez analogue.

(cf. *Handatlas* von Spruner-Menke, bl. 23. Gotha, 1880), tandis que, d'autre part, son prestige en Afrique ne s'est maintenu que jusqu'en 1159, où l'inhabilité de Majo l'a fait tomber. (cf. Graf von Schack, *Geschichte der Normannen in Sicilien*. Stuttgart, 1889. IV, p. 119—122.) Cette unité politique qui rendait possibles des démonstrations militaires devant Rome et Athènes ne dura par conséquent qu'une quinzaine d'années, soit vers la fin du règne de Roger II (1101—1154) et sous Guillaume I (1154—1166).

Etant donné le vague et l'imprécision où Alexandre se tient constamment, il nous est impossible de dire lequel des deux rois Bilas doit représenter; mais, vu la mauvaise réputation qu'avait (et non sans raison) Guillaume, on en verrait volontiers un portrait dans le roi «fel et hideux».

Guillaume II, le Bon, (1166—1189), chanté par Dante (*Paradiso* XX), devait voir le royaume passer à l'Hohenstauffen Henri VII auquel il donna en 1186 sa tante Constance en mariage.

Pour revenir à notre hypothèse sur les connaissances d'Alexandre, la propagation doit donc probablement s'être opéré avant la troisième croisade.

Le roi Bilas — c'est le lieu de le dire ici — n'est d'ailleurs point inconnu dans la littérature. Dans *Claris et Laris* il est nommé (v. 21806) «cortois vassaus» et dans l'*Estoire de la Guerre Sainte* (1190—92) Ambroise raconte

v. 10798. E si ot l'amirail de Bile,

titre qui, dans *Anseïs de Carthage* (v. 4039, 5763 etc.), est changé en royauté.

J. Altonn (éd. d'*Anseïs* p. 596) place Bile en Afrique, ce qui semble exact pour ce roman, mais ce qui n'empêche nullement que dans d'autres cas nous restions tout-

à-fait embarrassés. Dans *Orson de Beauvais* (1180—85), p. ex., Bille est une ville ou contrée sarrasine, et rien de plus. Citons

v. 1202. An sodees an vont an la terre de Bile,
A un roi crestoiien qui avoit non Basile;
Car grant gerre i avoit Ysorés de Conibre,
Qui Orson de Biauvaiz tenoit an sa balie.

et

v. 1265. Onques de ci a Bile ne font arestemant.
La cité ci est noble, et li port sont seant,
Et li borjois sont riche, essazé et menant;
Et li palais Basile fut en aut en estant.

Gaston Paris dit dans son édition (*Société des anciens textes de français*, Paris, 1899, p. 183): «C'est un royaume chrétien, limitrophe du royaume sarrasin de Conibres (cf. p. LXXIII); Conibres étant, au moins originairement, Coimbra, on pourrait voir dans *Bile* la province de Beira, au nord de Coimbra; le port de Bile et la cité de Bile seraient alors O Porto. Mais il semble que le poète ait pris *la terre de Bile* dans des textes antérieurs, sans donner à ce mot un sens précis.» La remarque diffère peu de celle qui est faite dans l'édition de la *Chronique d'Ambroise* (Paris 1897) p. 533: »Un pays de Bile est mentionné dans quelques chansons de geste (est-ce le même que la terre de Birie dans la *Chanson de Roland*?), mais on ne sait à quoi l'identifier.» (Cf. *Romania*, 15, p. 151.)

Est-ce que maintenant les données d'*Athis* sont de nature à éclairer le problème? Nous venons de voir les limites du prétendu royaume de Bilas. P. 105, b Alexandre nous dit que le roi avait pour femme Florance,

qui tint Cezille et la Marinne.

En effet ces indications sont peut-être aussi applicables au roi à qui Gaston Paris n'a pu donner aucune origine.

Puis, il s'ensuit de ce qui précède que le jugement porté par G. Paris sur notre roman dans une étude sur *La Sicile dans la littérature au moyen âge* (*Romania* 5), peut être beaucoup élargi. Il dit, p. 112: «Les poèmes français dont la scène est en Sicile entièrement ou en partie n'ont d'ordinaire pris à l'île que des noms. C'est le cas pour *Athis et Prophlias* (12^e siècle) où figure le roi de Sicile Bilas.» Le creux de ces noms n'est pas si absolu.

Si, en second lieu, nous nous reportons à Rome, la seule impression qui se dégage des descriptions qu'en fait Alexandre, c'est un mépris absolu de toute exactitude. Si Rome n'était la ville de sept collines, on pourrait croire que c'est le nom d'une cité féodale dans n'importe quelle contrée de la France. Cette Rome na rien de commun avec le «*pré Noiron*» des anciennes chansons. Le pape ou l'apostoile n'y est pas; ni le roi, ni l'empereur. Les affaires semblent être dirigées par des sénateurs, parfois appelés «les douze pairs» — d'une origine on ne peut plus française.

Ce n'est qu'à titre de curiosité que je relève ici quelques vers où il est question d'empereur. Il est dit, p. 133, b d'un messenger qu'il est beau comme:

S'il estoit nies l'ampereor
Qui de Grece maintient l'onor,

et p. 194, a de Carsidorus:

Filz et lou roi de Romenie
Qui tant ot haute signorie
Que cil de Grexce por honor
Lo clament sain empereor.

Qui voudrait voir là autre chose que de rhétorique?

Passons à la troisième partie; nous y voyons le duc Thélamon qui, ayant besoin de secours, lance des appels à ses collègues en Morée et dans les îles de la mer Egée; il n'y a pas jusqu'aux ducs ou rois d'Adrianople, d'Ephèse et de Konie (en Asie Mineure) qui ne répondent à ses exhortations. Voici même un duc de Piquardie?! Nous nous demandons d'où ce chaos est venu à Alexandre. La réponse la plus simple et la plus correcte me semble celle-ci; par les récits, les lettres, les chroniques des croisés ou de leurs compagnons, jongleurs et historiens. Ce fut de cette façon qu'au moyen-âge les connaissances géographiques se propagèrent et que l'intérêt du public se porta outre-mer. Vous feuillerez en vain les anciennes et volumineuses chroniques (p. ex. *Le Recueil des Historiens des Croisades*, Paris, 1875), si c'est dans l'intention d'y découvrir des traces d'événements qui se reflètent directement dans *Athis*. Mais le fond y est. Là-dessus s'élève une construction faite d'éléments purement fantaisistes.

Je crois que dans l'existence des duchés grecs nous avons à voir dans *Athis* un reflet des conditions politiques où se trouvait la péninsule au commencement du treizième siècle.

Souvenons-nous qu'avant la quatrième croisade la Grèce restait absolument étrangère à l'influence française, tandis qu'après 1204, où l'empire romain d'Orient fut partagé en fiefs et principautés, elle y fut entièrement soumise. Sous les Othon de la Roche (1205—1225), les Geoffroy de Villehardouin et Guillaume de Champlitte, une transformation s'accomplit qui devait faire donner à la Grèce par le pape Honorius III (1216—1227) le nom de «nouvelle France». Sur les douze pairies de la principauté française, consultons J. Buchon, *Recherches et Matériaux pour servir à une*

histoire de la domination française, Paris, 1840, p. 314 sq., les tables généalogiques ajoutées à la fin des *Chroniques gréco-romaines* publiées par Ch. Hopf, Berlin, 1878, ainsi que l'*Histoire de la Grèce au moyen âge* du même auteur, insérée dans l'*Encyklopedie der Wissenschaften und Künste* von Ersch und Gruber, sect. I, vol. 85 et 86 (Leipzig, 1868), et il ressortira avec assez d'évidence qu'en effet notre roman repose sur un fond historique qui a été faussé, ou plutôt maltraité sans aucune conscience, mais qui n'en existe pas moins.

Or cela est tout naturel. Les nouveaux champs qui par les exploits des croisés s'ouvraient à l'activité française devenaient chers à l'imagination poétique de la patrie. Après la naissance de la véritable littérature historique, *la Conquête de Constantinople* de Villehardouin et *la Chronique* (éd. du comte de Riant) de Robert de Clairi inauguraient triomphalement un nouveau courant dans la littérature.

«Reportons-nous, dit Natalis de Wailly dans la préface (p. IX) à son édition de la *Conquête* (Paris, 1882), aux premières années du treizième siècle, alors que tous les échos de la renommée redisaient la fortune merveilleuse d'un conte de Flandre, qui venait de ceindre la couronne impériale de Constantinople, et nous pourrions comprendre quelle fut aussi dès sa première apparition la fortune du livre qui racontait cette grande aventure.» — —

«Il semble — — — qu'il faille supposer que ce livre fut récité en public comme nos vieilles chansons de geste et que livré à la merci des jongleurs, il eut à souffrir encore plus de leur licence que de la négligence des copistes.»

Ajoutons encore une raison pour cet accueil enthousiaste du grand public. C'est que les mégaskyrs ou ducs des nouvelles terres descendaient tous de grandes saisons

françaises. Notamment Othon de la Roche doit avoir attiré l'attention sur lui (cf. les études généalogiques de Buchon, *Nouvelles Recherches*, Paris 1845, p. LXXXLV sq., et F. Gregorovius, *Geschichte der Stadt Athen im Mittelalter*, Stuttgart, 1889, p. 297—305).

Ou bien serait-ce que, pour cette dernière supposition, je me laisse entraîner par une opinion préconçue? J'avouerai volontiers que je serais tenté de mettre la présence du duc d'Athènes quelque peu sur le compte du fameux Othon. —

On objectera que si Alexandre avait eu recours pour son roman à autre chose qu'à des récits oraux, on ne trouverait guère dans son œuvre tant de contre-sens, de noms altérés ou non-existants, ni, en outre, un développement essentiellement fabuleux. Mais souvenons-nous qu'Alexandre n'a jamais voulu faire de l'histoire; il est poète et son tempérament le porte à traiter l'histoire, la géographie même sans se soucier beaucoup si sa fantaisie correspond ou non à la réalité.

Plus grave apparaît cette inexactitude si l'on s'attache à la diversité des sources où Alexandre a puisé, diversité non moins grande au point de vue des sujets qu'en ce qui concerne l'âge de ceux-ci. Il y a plus d'une cinquantaine d'années qui séparent les événements ou les conditions politiques où nous sommes portés à voir les ressorts primitifs des aventures qui composent les dernières parties.

Mais est-ce que la chronologie n'est pas le moindre souci des auteurs des romans d'aventures tels que le nôtre? Il était facile aux esprits du moyen-âge de combler par leur propre invention le vide que laissait l'histoire — et cela certainement sans qu'ils en eussent toujours conscience eux-mêmes.

VI. LA TENTE DU ROI BILAS.

Pour juger de ses sources, de son caractère et des connaissances de l'auteur peu de passages de notre roman offrent plus d'intérêt que la description de la tente fabuleuse du roi Bilas (f. 78, a—85, a). Fait étonnant peut-être en soi, mais qui s'explique par des raisons purement littéraires.

Des documents historiques, dont A. Schultz a réuni un grand nombre (voy. *Das höfische Leben*, p. 247—253), prouvent qu'au moyen-âge les empereurs, les rois, les grands chefs guerriers se vantaient souvent de posséder des «trefs» aussi amples et splendides que merveilleusement décorés. Ligurinus, p. ex., raconte qu'Henri II d'Angleterre présenta à Frédérique I une tente luxueuse qui «spaciosa iugera campi plus quinque tenebat». Sur les murs étaient figurées des scènes bibliques ou empruntées au trésor historique et légendaire.

Or, la littérature profane étant toujours amenée à refléter fidèlement la vie féodale dans toute son étendue, qu'y a-t-il d'étonnant à trouver le récit enrichi par des descriptions fantastiques de tentes, de palais ou de chambres dont l'une rivalise de splendeur avec l'autre? L'impression profonde qu'avaient produite les récits des croisés, vérifiés plus tard par les relations de savants comme Marco Polo ou Jean de Mandeville, sur les merveilles de l'industrie et de la mécanique chez les Byzantins, doit aussi avoir préparé le public à goûter pareille chose. Enfin, une mode

était créée. Elle est sensible dans certaines chansons de geste — *Poème de la première Croisade*, *Chanson de Nanteuil* et autres; elle se manifeste dans le cycle de l'antiquité. Remarquons qu'en s'y soumettant, les jongleurs auront pourtant moins occasion de satisfaire à l'ambition esthétique qu'au désir de faire preuve de «clergie», ce qui veut dire ici avant tout leur connaissance de l'antiquité et des sciences naturelles, notamment de l'astronomie et de la zoologie. Avouons aussi dès l'abord que, parmi toutes les descriptions de ce genre, le prix pourrait être décerné à celle d'*Athis* — tant elle est riche et typique. Puisqu'elle nous prouve la connaissance intime d'Alexandre des romans antiques elle mérite aussi pleinement que nous lui fassions subir un examen détaillé.

Il faut dire que ce ne sont pas seulement des descriptions de tentes qui pourraient en être rapprochées. Nous avons dans *Anseïs de Carthage* (v. 8535—40) un tapis, dans *Floire et Blanchefleur* (v. 438—444) un calice, dans *Thèbes* (v. 4713—4774) le char d'Amphiarus, dans *Floriant et Florete* (v. 844—922) un navire, dans *Erec et Enide* (v. 5335—5348) une selle et tous sont peints avec quelques traits analogues. Mais ceci prouve seulement que ce sont-là des lieux communs où tout le monde se rencontre.

Pour trouver une véritable parenté il faut arriver au cycle de l'antiquité. Et ce n'est qu'en face des descriptions de tentes ou de chambres que nous y rencontrons que nous pouvons sans hésitation souscrire au jugement de O. Söhring, l'excellent auteur de *Werke bildender Kunst in afr. Epen, Rom. Forsch.*, Erlangen 1900, p. 491—640, »dass sie geradezu als eine Art von Verzeichniss der dem Mittelalter ausserhalb von Sage und Legende zur Verfügung stehenden künstlerischen Stoffe betrachtet werden kann».

C'est en effet dans les romans qui traitent la matière de *Rome la grant* que se trouvent les spécimens qui pour nous ont le plus d'intérêt. Nous aurons ainsi affaire aux passages d'*Alexandre* (Michelant, p. 53, 26—56, 29), de *Thèbes* (2921—2962 et 3979—4078), d'*Enéas* (7293—7323) et de *Troie* (surtout 14631—14958).

Après la naissance de ces romans on verra au siècle suivant leur influence se manifester dans les romans d'aventures basés sur des sujets bretons. Dans l'*Escanor* de Girart d'Amiens, p. ex., on retrouve des allusions au roman de *Troie* et d'*Enéas*. Dans l'édition de Michelant (*Litt. Ver.*, 178) on pourrait rappeler, pour la description d'une tente, le passage suivant (v. 15597—15612), cité par Witte (*Einfluss von Benoîts Roman de Troie*. Diss. Göttingen, 1904, p. 45):

15597 Trop furent de fines colors:
 Portraite i fu la granz dolors
 Conment Paris ravi Elaine
 Et li meschiez et la grant paine
 Que cil de Troyes en soffrirent.
 Paint estoit conment Griu issirent
 Des nez pour Menelaut vengier,
 Con cil qui quidoit erragier
 Pour sa femme qu'il ot perdue:
 Conment l'ost de Gresse esperdue
 Fu a la rive et mesmenee
 Et que se ne fust destinee
 Qui as Troyens fu amere,
 Des Grix estoit bien chose clere
 Qu'il fussent mort ancois la nuit, etc.

Dans *Claris et Laris* (Alton, *Lit. Ver.*, 169) l'auteur anonyme décrit dix pavillons merveilleux dont l'un a été dressé par la fée Madoine:

v. 29219 Trop sunt li baron esbahis
 De regarder la grant richece,

La grant euvre, la grant noblece
 Qui ert el pavillon pourtrete
 Et par grant mestrie faite. — — —
 Ouvrez a euvres sarrazines
 Toutes les vraies medecines
 I sunt escrites en Ebreu
 E li sarradin et li Geu
 I sont portret trop richement,
 Li Crestien meismement.

Un monument d'un intérêt direct pour nous est le poème en alexandrins de la *Première Croisade* (Oxford, Bodleyenne, Fonds Hatton 77) composé d'après Baudri de Bourgueil vers la fin du 12^e siècle. Je l'ai eu en mains moi-même pour compléter les extraits qu'en a publiés Paul Meyer (*Romania*, V, 1) et vérifier la notice qu'il en donne dans *Alexandre*, t. II, p. 371. «L'auteur, dit Meyer, décrit longuement une tente merveilleusement belle que la reine Candace avait envoyée à Alexandre, qui avait fini par écheoir à l'empereur Alexis, et dont ce prince avait fait présent à Godefroi de Bouillon.» Quelques extraits suffiront pour prouver l'intérêt, en effet très grand, du passage. Nous trouvons à la page 96 du ms.:

A la seconde part fud Godefroi li ber
 De meilleur chevalier n'ot nul home parler
 Ne qui tant cremissent sarazin et escler.
 Il ot un riche tref qui mult fuit a loer.
 Candace la fist faire en un idle de mer
 Et quatre nubiens qui bien sorent ovrer.
 El monde n'ot façon que l'om peust penser
 Dont ni soit la peinture por l'autre rassembler.

Après ce début vient l'énumération des images. On y voit le firmament avec les étoiles, le soleil, la lune, les 7 planètes et les 12 signes, les 4 vents, les 3 zones, enfin les 7 arts. (voy. p. 173) Écoutons:

La première est gramaire qui aprent a deviner
 Et les parz a comprendre et les tens a former
 Et od les consonanz les voals a meller — —

Nous apprenons ensuite les caractères de dialektike,
 rethorike, armenique (!), musike, geometrie, astronomie:

Boeces qui la fist, la soleit mult amer
 Car par lui savoit il mainte raison mustrer.

La «mapamunde» y est aussi «as regnes demustrer».
 A la page 98, l'auteur reprend l'historique:

Candace la reine la fist par presenter
 Al bon roi Alixandre qui li fist delivrer. —
 Quant morut Alixandre s'il dona Tholomei,
 De sen ne de proece ne savoit l'on son per,
 Cil l'envoia son uncle Valeran de Valcler,
 En son trésor le mist por plus faire durer.
 Plus de quatre cenz anz i fud sanz remuer
 Iesqal tens Alexi qui l'en fist apporter.
 Godefroi le dona quant il l'ot fait jurer
 Et il devint sis hom por lui asseurer.

Quelle est cette reine Candace dont parle l'auteur? On se reporte naturellement à la *Chanson d'Alexandre* pour le savoir, d'autant plus que le poète prouve qu'il en avait connaissance en l'appelant «mult bien rimée» à la p. 300. (Voy. *Archives de l'Orient latin*, II, 2, 469.) Mais la description de la tente fabuleuse d'*Alexandre*, dont l'affinité avec celle de la *Croisade*, malgré l'addition des allusions à l'histoire d'Hercule et de Troie, est apparente, ne se réfère aucunement à Candace.

Li roine le fist, cou truis en la licon,
 Que par sa grans biauté decut roi Salomon — —
 Mult amoit Alixandres le tret de grant manière,
 Sa mère li douna, mais ce fu par proière.

(Mich., p. 54, v. 12—13, 27—28.)

Si la provenance de la tente est ici rapportée à la reine de Saba (*Livre des Rois*, I, 10) il n'en est pourtant pas moins question de la reine Candace dans le *Roman d'Alexandre* (cf. Mich., p. 371, 492, etc.), et c'est sans doute là que l'auteur de la *Croisade* doit avoir aussi puisé ce nom. Que la tente ait été parmi les trésors dont la reine fit cadeau à Alexandre, rien ne s'y oppose et il n'y a non plus rien de trop invraisemblable dans l'historique que trace Baudri jusque vers 1100.

Il faut, comme nous allons le voir maintenant après ces indications préliminaires, arriver au roman d'*Athis* pour y voir dans la description de cette même tente de Candace, mais possédée par le roi fabuleux Bilas, comment la légende a fini par s'en emparer.

* * *

Il est évident qu'en me proposant de publier le texte même du passage, accompagné ensuite de commentaires, j'ai dû recourir, pour avoir les éclaircissements qu'exige souvent le ms. de Stockholm, aux différents mss. qui se trouvent à l'étranger. J'ai pu me procurer des copies des mss. de Paris et de St. Pétersbourg; au British Museum j'ai comparé moi-même les textes. Je désigne dans ce qui suit le ms. 794 de la Bibliothèque Nationale par A, celui de St. Pétersbourg par P, celui de Londres par L et le ms. de Stockholm par St. De cette façon je crois avoir réuni assez de variantes pour pouvoir pleinement juger du sens de chaque mot — chose difficile autrement, à cause des altérations dues à l'ignorance du copiste. En même temps je dois ajouter que les matériaux à ma portée ne m'ont aucunement permis d'établir une étude comparée des dialectes, mais je laisse à l'éditeur du roman entier le soin de

trancher la question de savoir si l'original doit être considéré comme français ou picard, bien que, je l'avoue, je penche pour la première supposition.

Pour en faciliter l'examen, je divise le passage en morceaux en me fondant sur leur contenu.

La description commence par cette affirmation on ne peut plus enthousiaste:

Tant riches fuit li treif Bilas
Que despiaus lou tans Eneas
Qui vint primes en Italie
Ne roi ost onques en Syrie.
Ne fui si baus ne ne serai
Tant con li siecles maix durrai.

Après ce début, avec allusion au roman d'*Enéas*, l'auteur se jette *in medias res* et raconte l'origine de la tente:

- 78, a. Oelz um pol de sai faiture,
Par quel estuide et par quel cure
Lo fist Candasse la roinne.
Per lou consoil d'une devinne,
5 D'une sorciere que fasoit
Quant quel pensoit et que voloit,
Duremant fut belle Candesse:
Gente de cors, belle de face.
D'Allixandre vost faire drui
10 A tans qu'il ost pris et voincui
Toute oriant iusqua partus
La o ses bon cuer mist Artus.
Par son grant sens, par sa bonteï
La roine ost en ameï;
15 Et por ice que sa contree
Li ost de guerre delivree,
Pandit celui qui li nusoit
Et sa terre destruoit:
Por ce voloit la damme faire
20 Que la peust a soi atraire.
Grant ioie eust d'un petit oir,

Elle peüst de lui avoir.
 Lie devroit estre la mere
 Qui avroit oir de si bon pere:
 25 Por ce fui fais li pavelons
 Que lou cudai frainde par dons.

Variantes: 13. P. A. L. La ou ses bonnes mist Artus.
 16. L. Gresse. P. Lui ot par sa grace delivree.
 26 L. vaincre.

Tous intercalent après le v. 23:

De ce ne fist mie a blasmer
 Car ne pooit plus haut amer.

Remarquons tout d'abord l'identité de cette Candace avec celle du roman d'*Alexandre* et de la *Croisade*. Le passage cité suffit en effet à lui seul pour mettre ce point hors de doute.

Nous lisons dans l'édition de Michelant (pp. 312—318) qu'*Alexandre*, ayant terminé l'expédition contre Gog et Magog et ayant soumis Porrus, veut, au lieu d'accepter ses offres, le contraindre à lui montrer le chemin jusqu'en Orient:

quar veoir viut les bones, se il n'a enconbrier
 Que Arcus avoit fait en Orian drecier.

(312, v. 3—4)

Porus doit lui obéir et les armées se mettent en route:

très par mi les grans tieres aquellirent lor tour,
 si c'as bornes Arcu vinrent à l'sepme jour.

(316, v. 24—25)

Nous saurons tout à l'heure ce que c'est que ces «bornes». Voici:

Quant Libis et Arcus vinrent en Orian
 et orent tant alé que ne porent avant,
 II images d'or firent, qui furent de lor grant;
 en tel liu le posèrent, qui bien fu aparant
 et que mais à tous jours i fuscent demonstrant.

(317, 4—8; cf. 56, 5—7.)

Passons sur maintes aventures qui suivent et arrivons à la trahison de Divinuspater et d'Antipater et à la reine Candace (pp. 369—382):

Candasse la roine oi le renomé;
 tant l'ama en son cuer, por poi n'est forsené.

(371, v. 22—23.)

Avide d'avoir un portrait d'Alexandre, elle lui envoie le peintre Apelle. Enfin, le roi ayant pris une vengeance formidable du duc de Palatine et s'étant présenté chez elle pour lui annoncer le retour heureux de sa bru, elle ne tarde pas, malgré l'intervention de son fils, à lui prouver ses sentiments. Ecoutons:

Sire, dist la roine, tu ies et rois et dus;
 se tu finis sans oir, dex est et mar i fus,
 nule riens ne nos voit; ci sommes en renclus.
 proisié sui roine, mais d'une riens m'encus,
 que n'a si bele fame dusc'as bones Artus.
 s'un oir en puis avoir, par le roi de là sus
 de le joie de l'mont je ne voel avoir plus.

(380, v. 29—36.)

Alexandre ne la repousse pas non plus, mais, hélas! la séparation est inévitable. Le roi part comblé des riches cadeaux de sa maîtresse:

Alixandres li rois est au tref descendus;
 departi sunt li pales et li bons ors moulus
 c'on li avoit dounés, qu'il ne fust conneus.

(383, v. 8—11.)

Les amants doivent pourtant se revoir une autre fois.
C'est quand Alexandre, lassé d'autres exploits, se dirige
vers la Babylonie pour y faire triompher sa volonté:

Li bons rois Alixandre est assenés à Tarse,
une boine cité qui seoit sour Annase. —
li rois et toute l'os XVI jors i respasse;
cele cité tenoit la roine Candasse.

(492, v. 3—4, 7—8.)

Pendant quelques semaines ils jouissent de leur amour;
ce n'est qu'au grand regret de la reine que le roi la quitte,
et pour toujours.

A la fin nous assistons aux Regrets des XII pairs. Il
y apparaît un certain Perdicas «à la barbe florie»:

Ce fu des XII pers ù li rois plus se fie.
pour cou qu'il ert hardis et sans losengerie,
li douna son aniel dont maint orent envie,
com li avoit douné par non de druerie
Candase la roine, quant el devint s'amie.

(532, v. 23—28.)

Tels sont les points les plus saillants de la liaison imaginaire, mais touchante, entre Alexandre le Grand et la belle Candace.

Voyons maintenant de quelle façon elle se reflète dans *Athis* ou constatons-y simplement le résumé qu'on nous en fait — car toute explication semble inutile. Les vers se rapportent fidèlement aux passages cités et le parallèle éclate avec une telle évidence que nul doute ne reste sur le fait que l'auteur d'*Athis* a connu l'œuvre d'Alexandre de Bernay.

Quelques menues remarques ne seront pourtant pas jugées inutiles.

Le sens des vers 9—13 nous semble, dans leur état présent (celui de St.), assez difficile à saisir. Qui est cet Artus, p. ex., qui «ses bon cuer mut»? Impossible de le dire, car, évidemment, le copiste ne l'a pas compris lui-même. Mais reportons-nous aux variantes de P. C. L., et le sens obscurci s'éclaircit en substituant le v. 12 au suivant: «La o ses bornes mist Artus». Dans cette phrase, «bornes Artus» ne peut être qu'une copie directe des mots qui se trouvent dans plusieurs mss. de la *Chanson d'Alexandre* — notamment dans celui qui a été utilisé, à tort ou à raison, par Michelant. — Qu'il ne soit pas question ici du roi breton — auquel, d'ailleurs, jamais aucune allusion ne se trouve dans *Athis* — mais du fameux Hercules, cela est prouvé par le fait que, dans certains mss. d'*Alexandre* (voy. *Romania*, II, 323, n. 4), on trouve la bonne leçon Hercu qui se rattache fidèlement au passage de la lettre d'Aristote que cite Paul Meyer (*Alexandre*, II, 171) «(Porus) factus est amicus, ex hoste, Macedonibus, et ad Herculis Liberique trophaea deduxit».

Quand nous parlons aujourd'hui des colonnes d'Hercule, nous pensons à Gibraltar. Ce fut aussi là que, d'après la légende antique, Hercule s'arrêta pendant qu'il recherchait les vaches de Géryon. L'étrange confusion que nous venons de constater ne se restreint pourtant pas aux deux romans en question. Dans *Troie*, v. 805—810, p. ex., nous lisons:

Jason i fu et Herculès,
Cil qui sostint maint pesant fais
E mainte grant merveille fist
E maint felon jaiant ocist
E les bones iluec ficha,
Ou Alixandre les trova.

En revanche, le *Brut* de Wace donne la véritable interprétation:

v. 738. Siglé ont et passé mult près
Des bornes que fist Herculès.

Remarquons aussi que notre auteur ne peut pas avoir fondé son résumé (v. 19—26) sur la source latine (*Epitome* de Valère, III, 18—28) du passage correspondant d'*Alexandre*, car, comme le remarque Paul Meyer (p. 188) «la reine prouve à Alexandre sa reconnaissance d'une façon bien autrement complète que dans le latin.» (M., p. 380). On pourrait s'attendre à trouver une mention de la tente et de ses futures destinées dans la *Vengeance d'Alexandre* de Guy de Cambrai ou de Jean le Venelais. D'après Paul Meyer, cette histoire, où figure Elior, le prétendu fils d'Alexandre et de Candace, ne contient pourtant rien concernant notre sujet.

Pour dire enfin quelques mots des vers 4—6, ce n'est là qu'un lieu commun qu'on rencontre assez souvent dans la littérature du moyen-âge. »Was man in 12. Jahrh. noch nicht selbst herstellen konnte, dit O. Söhring, p. 619, schrieb man wohl auch der Feen zu, welche das Volk sich überall als kunstfertige Weberinnen und Stickerinnen vorstellte.» A cette même opinion se range A. Dressler *Einfluss* (p. 56), en l'appuyant de plusieurs renvois: *Guil-laume de Dôle*, v. 5310, *Entas*, v. 4015, etc.

La première scène à laquelle nous passons va nous offrir une série de matières bien connues.

Mult fuit li treif de grant valor
Se nos recontent li auctor.
Tot iert reons et a compas
30 Et bien ovrez et haut et bas.
La s'adrascèrent li Romain
Ne vindrent pas comme vilain,

79, a.

Sans demander le reconuerent
 A chieres ovres qui parurent;
 35 Tant belle ovre ne firent Mor
 As riches aigles, as poons d'or;
 Ne tant bonne, ne si eslitte
 N'isi espoir ainz maix d'Egytte.
 Mult iost [de] pieres et de chieres
 40 De toutes XII les menieres,
 Et d'autres mult plus vertueses
 Que ne sunt celles precieuses.
 Li IIII flum de Paradis,
 Eufraites, Gion (et) Tigris
 45 Et Nilus: cil de Babiloinne.
 C'est li mieudre dezoz lo troinne.
 N'ot bone pierre en lor rivage
 Connuee de main lignage,
 Ne de bonteï riens esprovee
 50 Ne peust estre el tref trovee.

De IIII draps nobles et chiers
 est li tref fait et par cartiers.
 Li uns en fut d'un blanc dyapre:
 D'Antioche iusques au port d'Ascre
 55 Ne troveroit nuns hons son per
 Por ces XIII pris doner.
 En celui ot pointe une estoire
 Qui bien est digne de memoire.
 Priaus i ert, li rois de Troie,
 60 Que sa citeï farmoit a ioie.
 Il et sa famme Hetuba,
 Et son songe qu'elle songai
 Au tens qu'elle portoit Paris.
 A une nuit li estoit vis
 65 C'une flambe de li nessoit,
 Qui lou paix tot emprenoit,
 Ardoit les tours et les clochiers,
 Les temples riches et pleners,
 E Ylion, lou fort dongon,
 70 Et les fors murs tot environ;

- Cil qui sor touz fuit essaucies
 Fu par la flanbe trabuchies.
 De l'unne part estoit Paris
 Mult estraigies a ces amis.
 79, b. 75 Illuc fasoit son iugement
 A trois deesses de pressant,
 Qui descorde lor avoit fait,
 Don main mal furent plus estrait.
 Iuno la pome li presante
 80 Et dit: Esgarde la plus gente
 Et la plus belle de nos trois.
 Ia est tes peres gentis rois;
 Si te poine de droi iugier,
 Se ton lignage ad de riens chier;
 85 Done la, sire, a la plus belle,
 Se li feraz ioie nouvelle.
 Lors dit Pallas: oelz Paris,
 Seiz que ferais, bialz douls amis?
 A plus belle en fait l'annor.
 90 Mult furent prou ti ancessor.
 Ne faire honte a ton lignage!
 Ne ne porquerre ton damage!
 Car se tu fais fal iugement
 Despis en ers toi et ta gent.
 95 Venus fut traite I pol arieres
 Car elle estoit la moins perliere
 Au demosel dit en riant:
 Paris, biaux frere, fais en tant
 Que apres toi li siegles die
 100 A iugement ne fallis mie.
 Paris, entre les trois deesses,
 Por touz lor dons et lor promesses,
 A plus belle en fait lou don,
 Si t'an delivre par rason!
 105 Cointes et sages fut Paris;
 Un cort respit ai d'elles pris.
 «Dammes, fait il: entandez moi;
 Je suis ie fiz de gentil roi;

80, a.

- Ne m'avient pas que follemant
 110 Sanz esgart faice iugemant.
 Nuns sans esgart ne doi iugier;
 Ne ie nel vult pas comancier.
 Dui entier ior en sassirai
 Celle ou mieux save la varrai.»
 115 Paris remest, celles s'an vont
 Qui grant anvie entr'elles ont.
 Pius vint en recelei chacune
 Ensi con lou voloit Fortune
 Au demoisel offrir louier.
 120 Iuno li offre le premier.
 Ce dit que riche lo feroit
 Plus que ces cuers ne panceroit;
 Ou mont n'auroit I si riche home,
 Si li fasoit don de la pome.
- 125 Pallas li offre signorie,
 De san et de (chevalerie):
 De ces II chozes ei la flor,
 Se de teil don li fait honor.
 Venus li a famme premise;
 130 Et la plus belle sans devise
 Qui fuit ou siegle en cel tans.
 Ce dit la geste as anciens.
 Ce fuit Halainne que mal vit,
 Car ces lignages en morist
 135 Et il entralz a gran dolor;
 O lui maint fil de vavassor.
 Celle ost la pome et cil la fame,
 Qui tost destruit lui et son roigne.
 Celle ost la pome et cil la mort.
 140 Fist faire nes, mist soi au port.
 Desoz Misainne prit Alainne
 Dont il (tant) ost angousse et poinne,
 Car Menelax en vint apres,
 O lui maint chevalier engres
 145 De lui vangier et de sa honte.
 Ie n'en feroie plus lonc compe (conte).

80, b. Toute en fuit Troie arce et destrutte.
 Quanque [se] soit chiet qui sovant lutte.

Variantes:

37—38 P. L. Ne plus noble ne plus eslite
 ne fu veue ne escripte.

A. N'isci del roiaume d'Egypte 40 P. dignes 46 A. miadres
 P. meilleur 54 A. L. d'Aspre 61 L. Etubia, P. Ocuba, A.
 Ecuba 63 A. qui enchainte ert 91 P. fay 92, P. pourchace
 126 A. P. L. chevalerie 133 A. l'estoire. 148 A. P. L.
 quanques soit ciet qui souvent luite. C. (ms. 375 B. N.)
 Tot ensi ciet qui souvent luite.

Les vers 37—50 de ce passage n'y sont que pour donner par avance une idée de la magnificence de la tente. Ce qui nous intéresse ici, c'est de voir à quel point les expressions sont analogues à celles de la littérature d'où Alexandre a le plus puisé.

L'habitude (voy. v. 36) de faire surmonter les tentes d'un aigle s'y manifeste souvent. La tente qu'Enéas dresse devant Laurente

v. 7321 une aigle d'or ot en son mis
 que l'en veeit par le país.

Le Roman de *Thèbes* raconte, v. 2947:

Li aigles d'or est a neel,
 Qui est assis sor le pomel:
 Onques nus hom ne vit tant cler,
 Vilains ne l'ose regarder;
 Li reis David ne Salomon
 N'ot tal aigle en son paveillon.

De plus nous lisons dans *Alexandre* (53, 32) la mention de poons merveilleux.

La riche incrustation de pierres précieuses n'est pas moins facile à reconnaître; c'est probablement sous l'influence des lapidaires que cette mode littéraire est née. (Cf. *Les Lapidaires français* par L. Pannier, Paris, 1882.) Dans une description sont énumérées dans *Thèbes* 10 espèces de pierres.

v. 4025 Esmeraudes, jaspes, sardones,
 Berils, sardes et calcedones
 Et jagonces et crisolites
 Et topaces et ametistes.

Dans la chambre des Beautés nous les trouvons énumérées toutes les douze.

En la chambre de Labastrie,
 Ou l'ors d'Araibe reflambie,
 Et les doze pieres gemeles
 Que Deus en eslist as plus beles,
 Quant precioses les noma, —
 Ço fu safirs et sardina,
 Topace, prasme, crisolite
 Maraude, beriz, ametiste,
 Jaspe, rubis, chiere sardoine,
 Charbocles clers e calcedoine. —

(Constans, *Troie*, 14631—14640.)

Cette énumération est rapprochée par W. Greif (*Bearbeitungen der Trojanersage*, p. 37, Marburg, 1886) de l'*Apocalypse*, 21, 19 sqq. De plus, il faut consulter les notices fort savantes que donne A. Joly dans *Troie*, II, p. 405.

Remarquons surtout le renvoi à l'*Exode*, ch. XXVIII, où sont nommées les pierres, — qui correspondent toutes, d'ailleurs, excepté l'hyacinthe, à celles de Troie — dont chacune portait le nom d'une des douze tribus d'Israël. Rechercher une influence des douze pierres de l'*Apocalypse* qui se trouvent mentionnées dans le *Bestiaire* allégorique de Philippe de Thaün (Ed. Walberg, p. 108) serait inutile. Ce serait sûrement aller beaucoup trop loin.

Une mention «De Paradis li quatre flun» se trouve également dans *Thèbes* (v. 4013), mais leur énumération ici est du fait de notre auteur.

Par le v. 51, nous apprenons que les murs sont partagés en 4 quartiers. D'autre part, dans *Alexandre*, p. ex., on parle de différents «pans».

Le premier quartier représente le jugement de Paris et ce sujet si populaire est traité de la façon la plus complète. Cherchons à trouver, parmi les détails, ceux dont la provenance certaine peut s'étendre au passage entier.

On sait que les fameux récits vieux-français du jugement de Paris se retrouvent dans *Enéas* (v. 99—182) et dans *Troie* (v. 3855—3903). L'exposé de *Floire et Blanceflor* (v. 465—485) montre des ressemblances trop intimes avec celui d'*Enéas* pour ne pas en être considéré comme directement influencée (cf. Dressler, p. 48—49).

Pour voir combien la rédaction en est éloignée de la nôtre, citons les v. 451—476:

Ens el covercle, par desus,
Ert entaillié si com Venus,
Pallas et Juno ensement
Vinrent oïr le jugement
De Paris, car eles troverent
Une pume dont estriverent,
De fin or, ou escrit estoit,
La plus bele d'eles l'aroit.
Cele pume a Paris livrerent
Et en après le conjurerent
Qu'a la plus bele la donast,
Et celi que il mius prisast.
Chascune li promet granment,
Que vers li soit au jugement.
Juno plante de grant avoir;
Pallas, et prouece et savoir;
Et Venus, la plus bele feme

Qui de toutes autres iert geme.
 Paris la pume li dona,
 Et de sa feme la hasta:
 Assez la voloit mius avoir;
 Que sens, prouece ne avoir;
 Et très-bien mostroit la peinture
 L'amor Paris et la grant cure,
 Com il ses nes aparilloit
 Et com por li par mer nagoit.

Laquelle des deux sources est-ce que notre passage rappelle le plus? Une simple juxtaposition le démontre de façon parfaitement claire. La version de *Troie* introduit Mercure et met dans la bouche même de Paris un court résumé de l'aventure — en laissant pourtant de côté les promesses des divinités, Junon, Vénus et Minerve. Dans *Enéas*, au contraire, est racontée l'intervention de Discorde:

v. 104. Discorde i sorvint sodement.
 Une pome d'or lor geta
 Entr'eles treis, puis s'en ala.
 Il i ot escrit en Grezeis,
 Qu'a la plus bele d'eles treis
 Faiseit de la pome le don.
 Entr'eles en ot grant tençon — —

les offres des déesses, l'hésitation de Paris et ses motifs, enfin tous les éléments qui constituent le récit d'*Athis* s'y retrouvent.

Qu'il faille voir dans *Enéas* la source de notre passage me semble donc incontestable; ni les dissemblances dans la composition, ni la fin dans *Athis* avec ses allusions aux événements de *Troie* (cf. *Enéas* v. 180) n'y sauraient en rien contredire.

La seule chose qui puisse s'y opposer, c'est la présence des vers racontant le fameux rêve qu'avait Hecuba en mettant au monde Paris. Nous n'en trouvons nulle part le

pendant dans tous les romans du cycle de l'antiquité. Dans *Enéas* nous ne trouvons qu'une seule fois le nom de Hecuba. C'est au cours de la description du manteau qui lui avait appartenu (741—760). Comment donc expliquer ce passage? Faut-il remonter aux auteurs latins: à Darès, Ovide, Hygin ou Apulée. Je ne crois pas (cf. les œuvres citées p. 20 et p. 47 de Greif et Dressler). Faut-il s'adresser à cette source, Lucien ou non, que Salverda de Grave regarde comme commune à Benoît et au traducteur de l'*Enéide*. Impossible à dire évidemment avant de nouvelles recherches sur les modèles d'après lesquels le cycle de l'antiquité s'est formé. Pour ma part, je penche pour une source française facile à imaginer.

Mentionnons enfin ici que la fameuse description de la tente dans *Renart le Contrefait* (voy. Raynaud, *Romania*, 37, p. 254), où est longuement représentée la Prise de Troie, décèle son origine d'une façon très nette. Je n'ai besoin que d'en citer deux passages.

Fol. 27, 6. Tout fut ouvre a droit compas
 Rien n'y ot trop hault ne trop bas,
 les quatres fluns de Paradis:
 Eufraïtes, Gion et Tigris
 Et Nilus; cil de Babiloine,
 C'est li mendre selon l'istore.
 (cf. *Athis*, v. 43—47.)

Juno la pomo lui presante
 Et dist: Regarde la plus gente
 Et la plus belle de nous trois.
 T'on pere ert ung tres puissant roys.
 (cf. *Athis*, v. 79—83.)

Fol. 27, c. Celle ot la pomme et cil la femme
 Dont il mourut a grant diffame.
 Il ot la femme et puis la mort — —
 (cf. *Athis*, v. 137—140.)

A la suite des vers 135—149 se trouve intercalé un tableau représentant la chute de Troie et le sort d'Enée. Les vers 175—178 n'y peuvent être qu'une allusion au combat entre Enée et Turnus (*Enéas*, v. 9690—9811) qui résulte de la mort du jeune fils d'Evandre (v. 5771) et aux plaintes qu'en lance Enée :

v. 6193 «Bele faiture, gentiz chose,
Si com solelz flestrist la rose,
Si t'a la mort molt tost plaissié
et tot flestri et tot changié.»

Reprenons donc maintenant le récit :

La veissies on treif escritte
150 Miex que par boche n'ier ia dite
Comant Hector et dant Paris
Et Troylus furent occis;
Tuit ensamble li XXX frere
Avec Priant lor tres cher pere.
155 La terre en fuit toute gastee,
La ville emprize et enbrasee
Et traie par un cheval.
Tuit i furent mor li vessal
Fors Eneas qui eschapai,
160 Qui maint prodome restorai.
La estoient li grant tormant,
Li fier orage et li grof vant
Qui Eneas soffrit per mer
Ou li estuet VII ans gancrer;
165 Les mesaisses et li hanhan,
Que li estuet soffrir maint an,
Et les grands perdes de sa gent,
Qui li avindrent mult souvant.
Mult i est bien pointe Cartage:
170 Dame Dydo, plainne de rage
Qui socioit et afoloit
Por Eneas qui s'an aloit
Querre la terre et lou paix,
Qui orent li dieu promix.

- 175 Turnus li vost contretenir;
 Pius en iut mors au departir.
 Mult li fui cruox Eneas,
 Por ce qu'il ost occis Pallas.
 En cel quartier fut l'evre cherre
 180 Toute l'estoire bien pleniére.
 D'une part ioie, d'autre fraite:
 Troie destrute et Rome faite.

Variantes 163 P. ancrer, A. wancrer, 182—189 manquent dans P. A. L.

P. L. donnent également au v. 153 les leçons XXX et trente. cf. *Troie*:

- v. 8098 Trente fiz ot li reis Prianz,
 Toz chevaliers, nez de soignanz —

Il est ici question des fils naturels de Priam (sur l'énumération, voir Greif, p. 26); les fils légitimes n'étaient que 5: Hector, Paris, Deiphobos, Helenus, Troilus.

Le second quartier représente des tableaux non moins fameux que les précédents. C'est la tragique légende d'Œdipe et de ses fils qui s'y déroule. Tenons-nous en d'abord à la première phase.

- 81, a. L'autre quartiers fuit d'un samist,
 Varmoil, en grainne mult eslit;
 185 A grizeche ovre bien ovree,
 D'or, de pointures aornees.
 En celle ot point ire et amor
 Communalment ioie et dolor.
 Thebes et sa destruction
 190 Si con es livres lou trovons
 I estoit pointe par mastrie
 Mult mielz asseiz que ne l'an die.
 Primes la forma Cardymis,
 Puis en fuit sires Iaxus.
 195 Ses sors getoit, respont quarroit
 Se diex lignie li denoit.
 Et Apollo li dit briemant

En avroit un veraïemant
 Por la cui destre mors giroit,
 200 Ne li filz ains nel conistroit.
 Il s'an cuda mult bien garder
 Par lou petit enfant tuer.
 Maix dieu ne plot, ne ne post estre:
 Morir l'astut par celle destre. —

205 La veissies lou tandre anfant
 Par la plantes el boix pendant.
 Et Polibien qui li trovai;
 Confaitemant il li portai
 Et lou norri et lou tint chier
 210 Con si l'eust de sa mollier.
 Apres comant il s'an parti
 Por les lesdanges qu'il oi.
 Trop li disoient cil follie
 Qui vers lui ierent plain d'anvie.

215 Tot droit vers Thebes s'an tornai
 Si con fortune li menai.

81, b. Son pere ocist per aventure;
 Sai mere prist contre nature.
 Enfans en ost qui em pechie

220 Furent tu nei et cogruie.
 Maix se fuit mult contre son vuel
 Car puis entrait ces iex de duel.
 Si fellon fil lou defalerent,
 Qui en la place lou trouverent.

225 Il en ost duel, si les madist
 Et por lou mal les deux requist,
 Mult les modist por lo pechie;
 Les deux pria qu'annemistie
 Meist entre elz, ire et haor;

230 Meschief preisse por l'enor.

Variantes 193 P. L. Chamus, A. Cadunus! 194 P. L. Layus,
 A. Lasus. 197 A. L. Polibus 200—1 P. intercale:

Et quant il ot ce entendu
 Que Apollon ot respondu

204—5 P. intercale:

Quant cel enfant nasqui sur terre
 Il fist encerchier, [et] enquerre
 Comment s'en pourroit delivrer
 Car moult redoubtoit le tuer.
 Conseil en prist et dist que ia
 En my ung bois l'envoyera
 Et commenda qu'il fust pendus
 Tout par les piez et estendus.

Si nous avons sous les yeux un simple récit où la destinée tragique d'Œdipe était racontée, il serait peut-être difficile de dire par quelle voie il nous serait parvenu, par la tradition populaire ou savante. Mais, étant donné le raccourci que nous avons ci-dessus, cet embarras n'existe plus. La source où notre auteur a puisé, c'est évidemment le prologue du roman de *Thèbes* tel qu'il s'est formé vers 1150—55 sous la plume de l'habile versificateur qui utilisait le résumé de la *Thébaïde* précédée de l'histoire d'Œdipe. En d'autres termes, nous avons devant nous un des témoignages les plus significatifs de la grande popularité dont jouissait au temps d'Alexandre cette fameuse version du poème de Sophocle qui devait rester dominante jusqu'à l'aube de la Renaissance. L'œuvre agrandie d'«Estace le grant», que Dante (et avec lui probablement tout le moyen-âge) se plaisait à croire chrétien, de même que Virgile, à cause de la fameuse quatrième églogue, était pour eux le prophète même du Christ, cette œuvre se trouve ici en raccourci en laissant apparaître pourtant sans peine le modèle immédiat.

Consultons les études de L. Constans sur la *Légende d'Œdipe* (Paris, 1880) et le *Roman de Thèbes* (t. I, II, Paris, 1890), et il sera évident que notre auteur n'a pu peindre son tableau que d'après le prologue de *Thèbes* (v. 1—518).

Nous n'y retrouvons pas seulement, bien que le résumé en soit très succinct, tous les détails du rôle que jouent Laius, Polibus, le Sphinx et la reine Jocaste avec ses fils dans l'épouvantable histoire; mais, en outre, des expressions analogues, telles que le v. 21 (= *Th.*, v. 146) «Con si l'eust de sa mollier», — prouvent une parenté absolue.

Ces constatations faites, il est également superflu d'examiner l'influence possible des sources latines de Hygin et de *Mythographus secundus* auxquelles renvoie Gröber (*Grundriss*, p. 583) pour le prologue d'*Œdipe*.

Arrivons maintenant à un passage qui, au premier abord, nous semble correspondre exactement au contenu du Roman de *Thèbes* proprement dit.

- Mult iert bien l'astore pointe,
 Thebes bien faite et cloze et cente.
 Qui eust gaires de savoir
 Mult peust bien en tref veoir
 235 De II freres la departie,
 De II vessaux la compaignie,
 De Thideus lo fier message
 Et l'assamblee del bergnage;
 Con il vindrent d'avant la ville
 240 Et furent par .c. fois VII mille.
 Pius de Iocaste lor mesage
 Que li forni si comme sage,
 Et la malee de la guivre
 Si con elle est contee ou livre.
 245 Dan Phiaras comme il sorti
 Et con la terre lou sorbi
 Et la mort d'Athe et lou pardon
 Que il en fist au franc baron.
 Lou duel demoinne et lou gran plor,
 250 Con el devint none lou ior.

Et plus la mort de Thideus
 Si con l'occist Menalipus.

- Puis rost de vie terme brief
 Car Tideus en rost lo chief.
 82, a. 255 La veissies mult grant mellee
 Por lou sien cors en mi la pree.
 Ipolmedon lou deffandoit
 Que mult grant faix en sostenoit.
 Maix par engin et par malart
 260 Enthyocles lost de sa part.
 Puis veissies ou treif real
 Ypolmedon et son cheval
 Noiet en l'onde pereleuse
 Qui a Grigois fuit demageuse.
 265 D'Antigoinne la druerie
 Qui fuit par mult grant duel farie.
 Partenopex i gisoit mors
 Qui es Griiois ert granz efforts.
 De l'autre part Ethyocles
 270 Et ces freres Pollimittes
 S'antrocioient a dolor:
 A mal chief vindre[nt] par l'annor.
 Puis s'antornai rois Adrastus;
 Mors i lasai contes et dus.
 275 De Creon firent roi dedans
 Puis en morut asseiz vimant.
 Ne la tint guaires longuemant.
 Li dus d'Athainnes la conquist,
 Que la citei toute a neant mist
 280 O les danmes qui en la terre
 Vindrent les cors lor signors querre.
 La erent point mult richemant
 Miex que li livres nel comprant,
 Li roi, li conte, li princier
 285 Et tut li noble chevalier,
 Que desos Thebes el rivage
 Orent nul pris de vacelage.

Variantes. 27. P. Cideus 240 P. C. fois C. mille A. Et furent asemble cent mile L. III fois C. mille. 245 P. Et

si comme Aiaux sort A. Damphyaras. L. Dant Phiarax.
 25 P. neufne. A. noine. 254—55. P. intercale:

Au commencer de la bataille
 A l'espee qui mult bien taille

255—6 *manquent dans A.* 263—4 *manquent dans P. A. L.*
 270. P. Polonices A. L. Pollinices.
 275—6. P. intercale:

Dedans estoient ses amis
 Qui mult estoient andormis.

279—80 P. intercale:

Quant il y vint o son barnage
 Com y passa la mer a nage.

L'examen de ce passage soulève des questions assez délicates. Au début, l'auteur même déclare que les sujets qu'il va traiter ne sont guère compréhensibles que pour l'instruit «qui eust gaires de savoir» (v. 233) et plus loin (v. 244 et 283) il fait état d'un «livre». Le problème est de savoir quelle source, latine ou non, l'auteur veut désigner par ces mots obscurs. En fait, ce problème n'est pas aisé à résoudre. Il semble pourtant que le mot «livre» n'ait pas chez notre auteur — par opposition à tant d'autres — le sens de livre latin. Pour le prouver, démêlons d'abord, en nous appuyant sur le roman de *Thèbes*, les faits dont le passage en question est le résumé rapide.

Nous voyons tout d'abord se séparer les deux frères, Étéocle et Polynice.

v. 563. Le regne tient Etioclès,
 En essil voit Polinices.

Polinice se rencontre, dans le palais du roi Adraste, avec Tydée. Ce dernier part en ambassade à Thèbes, mais sans obtenir le résultat désiré. La guerre éclate et les Grecs dressent leurs tentes devant Thèbes. (On pourrait remarquer que leur nombre dans le ms. L. correspond à celui des Thébains sortant à Malpertrus:

v. 2078 S'esmérent bien à treis cenx mile.)

Les tentatives de conciliation faites par Jocaste et ses deux filles, Antigone et Ismène, restent vaines. Suit la première bataille (v. 4283—4710).

Amphiarus (= Dan Phiarus, *sic!*) accomplit la destinée qui lui avait été prédite.

v. 4833. Car al vespre, soentre none,
La terre crolle et li cieus tone,
Et, si com Deus l'ot destiné
Et cil l'ot dit et deviné,
Terre le sorbi senz enjan
Com fist Abiron et Datan.

D'Ates, dont le roman de *Thèbes* trace l'admirable portrait (v. 6071—6089), on va aussi regretter la mort avec sa jeune et dévouée fiancée, Ismène.

Tydée va tomber (v. 6509—7240) par la main de l'archer Ménalippe ainsi que le vaillant défenseur de son corps, sous la rage d'Étéocle.

Ypomédon se noie:

v. 9061. Neiez est en l'ève parfonde:
Qui joie en a Deus le confonde!

Parthénopée tombe sous les yeux de sa bien-aimée, Antigone, à qui sa mort cause trop de douleur pour qu'elle ne succombe pas elle-même.

Après maintes péripéties et nouvelles batailles, les frères mêmes vont se rencontrer et s'entretuer en duel.

- v. 9649. Polinices se sent feruz:
 A la terre s'est estenduz;
 Dist lui: «Frère, por quei m'as mort?
 Ce saches bien, fait l'as a tort:
 Por la pitié que oi de tei
 Descendi jo par bone fei;
 Ore as finé ci nostre guerre,
 Ne jo ne tu n'avron la terre».
 Ne puet parler: reguardé l'a,
 Iluec est morz, l'anme s'en va.

Après cette catastrophe, la guerre touche naturellement à sa fin. Le roiAdraste retourne et l'on procède à l'élection de Créon:

- v. 10018. De Creon ont tuit esguardé
 Et de Thèbes l'ont rei clamé.

Le triomphe final va pourtant appartenir à Théséus, le duc d'Athènes, qui vient accompagné par les femmes grecques qui réclament les chevaliers restés sans sépulture:

- v. 10083. Mout se combateient fortment.
 Grant pitié en avaient gent:
 Por les femmes fortment ploroent,
 De l'assaillir mout se penoent.

A le regarder de près, ce résumé démontre une ressemblance incontestable entre les deux conceptions du sujet dans nos deux romans. Cette ressemblance va jusqu'aux erreurs. Quand Thèbes, p. ex., est dite dans *Athis* «el rivage», c'est là une inexactitude qui a son pendant dans le roman de *Thèbes*:

- v. 6601. A Thèbes pristrent port par vent —
 v. 8624. Car navire lor vient par mer

Mais, d'autre part, le parallèle met en lumière des divergences assez remarquables. On pourrait d'abord signaler, au v. 250, une méprise assez singulière qui semble due à une mauvaise compréhension du latin. None (= P. neufne, A. noine) est ici mis pour none = religieuse dans Thèbes.

v. 6479. None serrai, vivrai soz régle,
Car n'ai mais cure d'icest ségle.

De plus, nous trouvons, au v. 270, la forme Pollimittes qui, d'après Constans (*Thèbes*, II, p. CLIX), ne se trouve que dans les rédactions en prose du poème. Cette dernière difficulté peut pourtant être aisément écartée, car, comme nous l'avons vu, les autres manuscrits offrent des variantes satisfaisantes et, les rédactions en prose de *Thèbes* étant très postérieures à la composition d'*Atis*, nulle influence n'est possible. Écrivons l'autre erreur sur le conte du copiste.

Une véritable difficulté réside dans le fait que notre auteur semble ignorer complètement les additions qu'a faites l'auteur de *Thèbes* de son propre cru, savoir les épisodes de la fille Lycurgue, du château de Monflor, et de Daire le Roux. Pour expliquer cette divergence, il faut cependant tenir compte du procédé dont notre auteur a fait usage déjà tant de fois et qui consiste à éliminer tout ce qui ne lui semble pas de première importance. A l'hypothèse d'un emprunt direct à Stace ou à une rédaction amplifiée et aujourd'hui perdue de la *Thébaïde*, s'oppose aussi le manque d'érudition latine de notre auteur, et son penchant maintes fois attesté à puiser dans la littérature qui est à sa portée immédiate. Pour conclure, l'influence du roman de *Thèbes* sur le passage en question me semble sans réserve acceptable.

Le tableau suivant est d'une nature assez différente:
il a pour sujets des légendes bibliques.

- 82, b.
- Li tiers quartiers fut preciolz,
Sor toutes evres graciolz
290 Et fuit d'un riche ciglaton.
Toute l'estoire Sallemon
Et d'Absalon son frere chier
Estoit escrit en cel quartier.
La veissies la dañiance
295 Et la dolante, desevrance,
Qui Absalon fist vers son frere
Quant s'em alai a roi son pere
Que ne li vost pas ostroier
Qu'a son vivant deust regnier:
300 Ne la corone ne l'annor,
Don puis morust a grant dolor.
La veissies ces bras estandre,
Proies cuillier et villains prandre,
Castiax et villes desrober,
305 Toute la terre degaster.
Maix la manie a roi David,
Ne vienent pas et eschari.
Sor Absalon tot adroiture
Torna mult grant desconfaiture;
310 Ne post mies tenir estal
Envers Jaob de Monreal,
Qui senechaux estoit lou roi.
Vers Asalon n'ot onques foi.
Per mei un boix ou s'an fuoit
315 A belles traces qu'il avoit
Remest en la forest pendant
A rain d'un abre sorclinant.
La veissies con cil l'ocist
Et la lance ou cors li mist;
320 De l'autre part la gran dolor
Et la tristasse et lou grant plor,
Que li rois fist por son anfant,
Car nulle choze n'amoï tant.
N'est pas marvoille si l'ot chier,

- 83, a.
- 325 Car il fasoit mult a prosier;
 Sages et prous et biax estoit,
 Riens for mesure ni falloit.
 A plaindre fuit li demoisiax,
 Qui sor tous homes estoit biax
- 330 Et plus morust si cruelmant
 A premices de son iovant.
 Lors firent ioie de Salemon
 Cui deux dona san et rason.
 Des puis qu'il ost Adan formei
- 335 Ne fist il home tant senei
 Con Salemon, lou fil David. —
 Miex fuit ou treif que ie ne di
 L'euvre dou tample et la faiture,
 Don diex ost mix sor lui la cure;
- 340 Li evre fuit riche et de parage,
 Faite per san et o barnage,
 D'or et de pierres precieuses,
 De cleres genme delitouzes,
 Que danmedeu segnefierent
- 345 Et les apostres qui svierent.
 Rien n'ot en celle edifiance
 N'eust a deu senefiance.
 Et de tout quant que il fist mettre,
 Ce testimoigne bien la lettre,
- 350 De toz les apparellernenz,
 Li moins voillans fut li argens.
 Tuit cil del mont, conte ne roi,
 Vartei vos cuit dire par foi,
 Ne l'oseroient porpanser,
- 355 Ne autre ovre restorer. —

Variantes. 302. P. L. A. os, olz 311 P. de mont royal, A. De mont ioial. 331 A. L. premerains. 334 A. Puis que diex ot home formé.

Les allusions bibliques étant des plus fréquentes au moyen-âge, ce mélange, qui autrement serait bizarre, de matières antiques et bibliques, n'offre vraiment rien de

trop extraordinaire. Les connaissances de notre auteur proviennent, selon toute probabilité, directement de la Bible. (*II, Samuel*, Ch. XIV et XVIII, *I, Rois*, Ch. VI.)

Les derniers sujets rentrent tous dans une même catégorie, ce qui nous permet de les transcrire ici tous ensemble.

- Et quant ost l'evre bien assize
 D'un drap ovrei de mainte guize:
 Mutabet l'ai oi nomer:
 Ensi le suelle appeller
 360 Cil Espaignol et cil Gascon
 Qui en cognoissent la fason;
 Li XII mois, li III tens
 I furent point par mult grant sans,
 Li XII signe et les plenates,
 83, b. 365 Solois et luime et comatte
 Et li autre tuit aussiment
 Qui tornent o le firmament,
 Mult demostroit bien la pointure
 Per esperes et par figure
 370 Comant la luime prist clertei
 Par le consoil contrepousei,
 Car toute est noire sa nature,
 Ce tamoigne la scripture;
 Et iors et mois et tans et anz
 375 Et lor facons et lor sanblanz,
 Et que chacuns doi maintenir
 Pussiez el tref choisir.
 La veissies yver graler,
 Plovoi, nagie et tanpester,
 380 Sovant toner er froidoier,
 Vignes et antes debrisier.
 Et mers fasoit ces tempestez
 Et en la terre mal assez,
 Occioit beste et osiax
 385 Et tanpestoit poures bordiax.
 Car quant il bien esmuet orage
 Ire resamble et vive rage.

84, a.

- Ver est plus doulz et plus tanprez,
 Pres sunt parans il et esteis.
 390 Ver nous atrait toute docor,
 Ver reffrachit ioie et bador.
 Ver fait les abres ranvardir
 Et les florattes espenuir
 Et les oïsiæ ou gal chanter
 395 Por lor ioie renoveler.
 Esteiz revient mult pres de lui;
 Maistre des ioie sunt il dui.
 Toute docor nos renouvellent
 Et toute ioie nos appellent.
 400 D'amer done esprovemant.
 Qui voit la flor et l'oudor sant
 De gens vergies et de bialx prelz
 Et la frachor de bruiz rameis
 Et de ces herbes la vardour
 405 Et par ces pres tante color,
 Comant porroit estre si oz
 Qui vers amors se tenist cloz? —
 Atonpnus fuit aucques plasanz,
 Chaus et bialz, clers et lusant.
 410 Les fruiz meure et fait collir
 Que esteiz fait ancois norrir.
 Devers estei li vient sans faille
 De tous ses biens li comansaille.
 Yvers de l'autre part li vient
 415 Que mult ces choze li destrient,
 Car toute riens voldroit destrure;
 En le devroit en talons cure. —
 Qui aust aucques de savoir
 Mult puet bien ou tref veoir
 420 De toutes riens les qualitez —
 Puet veoir que fuit I pol lettrez.
 Les colunbes qui sostenoient
 Trestout lou tref contrevalaient.
 L'une fui d'or, l'autre d'ariant,
 425 Bien ovres et soltinement
 As esmerades et as sardines,

84, b.

- A topasses, a carcedinnes.
 Li evre o les piers plus valoit
 C'uns autres rois n'aligeroit.
 430 Li festes fuit d'or amerez
 Par mainte fois bien affinez,
 Faiz caberins et esamalz,
 A chieres pierres naturalz.
 Maix des cordes ce vos diroie:
 435 De lin ne furent, ne de soie,
 Ne ia nunt ior ne porriront,
 Ne vielz ne laides ne seront,
 Ne porroient estre empiriez,
 Ne per feu n'ierent damagiez:
 440 De chevalz furent de serainne.
 Ne n'ont pas tant en lor demoinne
 Tuit cil del monde for la mer
 Ou elles suellent demorer;
 Ne ne peust li rois avoir
 445 Se ce ne fuit per lo savoir
 De la sorciere desloialz,
 Que fist lou tref emperial
 Par art et par anchantement
 Et par coniure doignement.
 450 Se devaloit en fonlz de mer,
 Et pooit longues demorer;
 Las serainnes a soi trahoit
 Et per charne les sorprenoit
 Tant qu'es avoit toutes tondues
 455 Et de lor crines desvestues.
 La corde doit estre mult chiere
 Que conquize est en tel meniere;
 Per teil engin furent conquizes.
 Faites sunt bien et entremizes.
 460 Plus relusent el tref real
 Que ne fait or desuiz metal.
 Mult furent riche li poisson
 Et bel et noble de facon;
 Nuns ne sauroit contrepoisier
 465 Car tu furent de balsamier

Que sors tous autres ei mastrie;
 Come sor plon ors esmereilz
 Sor tous ailtres vast sa bonteilz.
 Mult vast li treif de l'or d'Espaigne
 470 Ou ost priix itel ovraigne.
 Ia son paroil n'estuet maix querre
 Car tant con mer enclot de terre
 Ne troveroit nuns hons son per:
 N'est pas legiers a raconter.

Variantes 370. A. L. lune 371 soleil. 381. P. vignes
bois, arbres. 381—2 P. intercale

Tours, chasteaulx, villes renverser
 Et toutes terres forsener,

382. P. A. En mer L. Ivers 384—85 P. intercale:

Qui occisoit bestes et oyseaulx
 Craventoit maisons per morceaulx.

417. P. A. L. On lui deuroit les talons cuire.

433—34. *Manquent dans* L.—A. bericles et esmaus
 P. Fait a boucletez, a esmail 449. P. A. L. d'un ser-
 pent 453 P. L. charme 465—466 P. A. L. *complètent*:
 Sour toute porte la seignorie.

(V. 370—71 les leçons »lune» et »soleil» me semblent les seules justes; également v. 382. Ivers, 417. comme dans P. A. L. et v. 453 charme.)

Toute la première partie de ce passage—jusqu'au vers
 422 — est la preuve la plus éclatante des efforts que fait
 notre auteur pour devancer ses prédécesseurs en des ma-
 tières propres à éveiller l'admiration naïve d'un public pas
 trop versé dans la science. Aux vers 418—422, il ne se
 gêne même pas, en prenant un ton sarcastique, pour se
 vanter lui-même devant ce pauvre auditoire qui peut-être,
 hélas! »n'eust oucques de savoir». Les thèmes sur lesquels

il brode ne sont pourtant nullement originaux mais ce sont plutôt des lieux communs qui semblent avoir appartenu à toute une école. Notre tâche se restreint ici à examiner, où apparaît une affinité assez grande pour prouver une influence directe.

Tous ces sujets d'ordre astronomique auxquels l'auteur fait d'abord allusion ne sont guère propres à nous orienter dans un sens déterminé. L'usage en est assez général dans l'art descriptif du moyen-âge. Ouvrons pourtant les œuvres où nous avons déjà tant de fois trouvé des parallèles et nous allons tout de suite tomber sur des passages trop analogues pour ne pas nous intéresser. Dans la description de la tente d'Adraste dans le *Roman de Thèbes* nous relevons ces curieux détails:

3985 A compas i fu mapamonde
 Enleevee, tote roonde, — —
 Par cinc zones la mape dure
 Si peintes com les fist nature.
 4031 De l'autre part, el destre pan,
 Sont peint li doze meis de l'an:
 Estez i est o ses amors,
 O ses beautez et o ses flors;
 O ses colors i est estez;
 Ivers i fait ses tempestez,
 Qui vente et pluet et neige et gresle
 Et ses orez ensemble mesle.

Dans le *Roman de Thèbes*, II, p. 339, Constans rapproche de cette description celle de la tente dans le roman d'*Alexandre*, et avec beaucoup de raison, comme cela se voit par ces quelques extraits que je transcris ici:

Mich. 55, 10. é l'premier cief devant, ot point I mois d'esté;
 tout si com li vregier verdoient et li pré,
 et ensi com les vignes florisent et li blé.
 li XII mois de l'an i sunt tout devisé,

- 15 tout ensi com cascuns moustre sa poesté;
 les eures et li jour i sunt tout aconté;
 li cius et li planettes et li signe nomé,
 et li ans est desus pains en sa majesté,
 et par lettres escrites i est tout demostré. —
 20 En l'autre pans après, se l'voles ascouter,
 veiscies mapemonde en après demostrer,
 ensi com toute tiere est enclose de mer,
 si com li filosofe le sorent deviser.

S'il fallait s'attacher surtout à la mention de la mappe-monde, on pourrait signaler d'autres allusions analogues, p. ex., dans la chanson perdue de *Doon de Nantcuil* (Paul Meyer, *Rom.*, 12, 24):

Trestos est establis a bestes et a chiens:
Se est la mapemonde, a dire n'en fu riens

ou du *Poème de la Croisade* de Baudri de Bourgueil (voir p. 145):

La mapamonde i fu as regnes demustrer.

Du passage entier on pourrait rapprocher dans *Clariss et Laris*, p. ex.:

- v. 2920. Las estoiles du firmament
 I sont pourtrates richement
 Et li soleus et les planettes,
 Li experiment, les carretes,
 Li signe, li avenement
 Qui avienent par le firmament.

Mais c'est peine perdue, je crois, que d'insister sur de telles ressemblances comme les dernières. Nous venons de constater encore sur ce point la parenté de notre roman avec les œuvres du cycle de l'antiquité et avant tout avec le roman d'*Alexandre*; cela nous suffit. Il n'y a absolument pas lieu de supposer ici qu'Alexandre ait connu les prédécesseurs latins de ces compilations de la science universelle qui, propagées par les écoles, devaient plus tard

atteindre à une si extraordinaire popularité. Voir sur la *Mappemonde* de Pierre et l'*Image du Monde*, composé vers 1245 par Gautier de Metz les études de C. Fant, Upsal, 1886, de Le Clerc (*Hist. Litt.* XXIII) et de Fritsche, (*Untersuchungen über die Quellen des Image du Monde*, Halle, 1880.)

D'autre part, ce qui ne fait jamais défaut à notre auteur, c'est la fantaisie, une fantaisie fertile et entraînante, même en ces matières délicates. La façon dont il caractérise les charmes et les inconvénients des différentes saisons doit être mise sans restriction sur son propre compte. Remarquons que dans l'art il existait une mode parallèle. »It would seem, dit James Fowler, that in the middle age, whether in illuminated manuscripts, early printed books, encaustic tiles, mosaics, wall-paintings or painted glass, representations of the months and seasons were of frequent occurrence. — The seasons were usually represented by symbols or occupations only. (*On mediæval Representations of the Months and Seasons*, *Archæologia*, London, 1871.)

Pour dire quelques mots enfin de la description extérieure de la tente, elle n'offre rien de plus merveilleux que ce que nous trouvons dans les romans de *Thèbes* et d'*Alexandre*.

Comparons, p. ex.:

Th. v. 4049. La liste fu d'un paile brun,
 Onc ne veistes meillur un
 Entailliee a menuz marreaus
 Et a piliers et a quarreaus.
 Colombe ot une en mé la boge,
 D'ivüere fu et teinte roge
 Que sostint l'aigle et l'escharboncle — —
 Les cordes sont d'argent treciees
 Et environ totes sachiees.

Alix. 54, 3 De fin or Espagnois estoient li paiscon,
et les cordes de soie qui tendent environ — —

29 Sor le feste de l'tref ù sunt li doi pumiel,
par mult bele mestrie ot asis I oisel;
en samblance d'un aigle, nus hom ne vit si bel;

Il n'y a que les cordes fabriquées avec les cheveux des sirènes auxquelles on trouve difficilement un équivalent. Et encore serait-il trop hasardé de voir dans cette fantaisie un tour de force ayant pour but de surpasser les fabuleuses étoffes dont parle le roman d'*Alexandre* si souvent? Notre auteur s'est évidemment souvenu de quelque bestiaire, mais il est difficile de préciser lequel. Celui de Philippe, de 1125, pas plus que celui de Guillaume le Clerc, de 1211, n'emploie aucune des épithètes dont il est question ici. (Voir l'étude de F. Mann, *Anglia*, 9, p. 396, et l'éd. Walberg, p. 51.)

A l'étude de ce passage je me permettrai enfin d'ajouter quelques remarques sur un autre qui lui est assez voisin par son caractère comme par la place même qu'il occupe dans notre roman. C'est la description de l'équipage de la jeune Gayète allant avec son père à la rencontre du roi Bilas (cf. *Enéas* v. 4007—4085). En voici d'abord le texte:

Manteil affuble la machinne
Ainz ne vesti millor roïinne. —
96, a. La panne en fuit assez plus cherre
Car pol en n'est de tel meniere.
5 Toute fuit d'une bestelestes,
Ne gaires grans, maix petitestes —
Celidron les oir nomer.
Petit les puet on recovrer.
Mult est estraige lor nature;
10 Car ce reconte la scripture
Qui en Ynde la soveraigne

96, b.

- Ai une beste mult estraigue
 Et mult diverce de fason:
 Cocodrille l'apelle on.
 15 Mult est hisdouze celle beste.
 Home ressemble de la teste
 Et d'autre cors a coe retrait.
 C'est des marvoille que deux fait.
 Quant il trueve home, si lo prant
 20 Devers lo chief premieremant,
 Sampres li ai tot esquachie —
 Tant ai la force grant om pie.
 Lou sanc espant, lou cervel boit
 Et puis apres quant il ce voit
 25 Que ne ce puet maix remuer
 Don lo comance a plorer
 Et fait un duel assez plus grant
 Que ne fait mere por enfant.
 Celle meniere d'avatier
 30 Elle n'ai par ou [se] pust vidier.
 Quant est solez de quanque soit
 A un soloir s'an vai tot droit.
 La se couche, golle beie(e).
 Et la beste de lui privee,
 35 Don ie vos dis premieremant,
 El cors li entre isnellemant.
 Trestot li cure et verie (vidie?)
 Et li maintient et garde vie;
 Maix puisqu'a home a fait nuisance
 40 La bestelete em prant vangance:
 Quan nestoier lo doit leans
 Meniue li le cuer as dans. —
 La panne fuit d'issi faite evre
 Qui li chiers draz de desuz cuevre.
 45 Et la liste fui d'un paisson —
 En oriant lou trueve l'on.
 Maix se n'avient mies sovant
 Que peust venir a mainte gent.
 Toz est vermaz, yndes, goutez,
 50 A grant marvoille est faconez.

- Pluge, ne vant, ne feu ardent
 Ne doute paz un oef vallant,
 Car ne porroit mies empirier
 Qui coveroit en I brasier.
- 55 Sachies par main de pastorel
 Ne furent mies li tasseil,
 Ne les estaches manovrees:
 En une ille la firent fees.
 Nuns ne sauroit entreprisier,
- 60 Ne la valor del priz iugier.
 La pucelle ot crinne dongie;
 Novalemant estoit paingnie.
 Desuiz lou drap a or batu
 Li chavoil iurent estandui.
- 65 Un sacle d'or, petist, estroit,
 Que de pierres porpris estoit,
 Ost on son chief la damoiselle.
 Onques ou tans ne fust plus belle
 Plus cortoise, ne mielz esprize,
- 70 Ne plus eust ou cuer franchize.
 Chaucie fuit d'autre meniere
 Que ne se fui a la premiere
 Car chauces ost et (a) volantei.
 Li soller furent pointurei,
- 75 Mult furent cointe li soller
 D'un poissenet de roge mer.
 Quant Gayte fuit assemee
 Bien resamble deesse ou fee.
 Cardyones, elle et sa mere,
- 80 La conduent davant son pere.
 Lors li at fait millor sanblant.
 Las braz li tant en soriant,
 Basier la vai et acoler;
 Celle comance a sopirer,
- 85 Qui la avoit mise sa cure
 Ou mult estoit en avanture.
 Li pallefroï sunt aprastei,
 Que richement sunt atornei.
 Sor un blanchet, mult avenant,
- 97, a.

97, b.

- 90 Et mult bien fait et bel et grant
 Ont montee la damoiselle.
 Maix el n'ot pas vilainne celle.
 D'ivoire furent li arçon,
 Broude de pieres environ.
 95 Pleus furent d'or adobei
 Et a florettes cizelei;
 D'un samist fuit la couverture,
 Varmail, en graigne la tainture,
 Et la sorcelle fuit mult chiere.
 100 D'um samist fuit d'autre meniere,
 Blans comme nois desor gelee.
 Maix mult fuit bien a or brodee.
 D'offrois furent les estrivieres,
 Bones et belles et mult chieres,
 105 Et li estrier d'or naellei,
 De chieres pierres aornei;
 Et les cingles furent de soie,
 De la mellor que nuns hons voie;
 Et les bocles furent d'argent,
 110 Bien ovrees soltinemant;
 Les contrecingles d'un poison
 Que suel on (?) appeller bricom.
 De fil d'argent mult amere,
 Par set foies bien afinei
 115 Fuit li peitralz el pis davant.
 Les clochattes qui vont sonant
 Refurent d'or et (a) lunettes,
 Toutes orlees, de palettes. —
 Froinc ost el chief de mult gran pris;
 120 N'ot pas millor en c. paiix,
 Li chevatins en fui tos d'or.
 En Egytte le firent Mor.
 A chieres pierres et esmax
 En fuit davant toz li frontax,
 125 Ne fui pas d'anginneemant;
 Dedans la boche fut d'argent
 Et li chafroms et li salmier
 Et li bacel furent d'or mier.

Tuit furent d'or [fait] et a neel,
 130 Pierres i ost mis a cizel;
 Esmerades et grizolittes
 I ost de toutes pars confites.
 N'i ost pas raignes de corroie,
 Car d'Amarie en vint la soie;
 135 Ynde (et) blanche, iane, varmaille
 Ovree furent a marvoille
 A fi d'argent et (a) orfrois;
 Cel froinc li ost tramis I rois
 Que ne l'ost onc de l'ueil veue
 140 Maix por mult pruz li ert tenue.
 Gayte ce fuit bien assemee
 Por estre en cor a roi menee,
 98, a. Car mult par ost bien sa droiture
 De drapz et de chevalcheure.

Cette description offre des détails si curieux pour l'histoire des étoffes et des vêtements qu'elle mériterait une étude approfondie à ce point de vue. L'origine orientale, égyptienne, d'Aumarie (en Espagne), ou de Frise (Phrygie?) et d'Ascre (en Syrie) dont il est question ailleurs, de tel samit et cendal ou de tel taffetas et bouffu nous permettrait même d'entamer une discussion sur la valeur de ces indications pour déterminer l'âge de notre poème. Un tel examen est pourtant trop délicat, et sortirait du cadre de cet ouvrage; Francisque Michel l'ayant d'ailleurs déjà entrepris dans ses *Recherches sur les étoffes* etc. (Paris, 1852) t. I, p. 249, 258, 294, 312, 324, t. II, p. 64 je dois me restreindre ici à examiner d'un peu plus près les vers 3—44 qui sont pour nous d'un intérêt particulier en ce qu'ils nous fournissent de nouveaux renseignements sur l'érudition d'Alexandre.

Encore me faudra-t-il renoncer à mettre en relief l'originalité on plutôt le manque d'originalité de notre auteur en comparant ses explications ou images fantaisistes à celles

d'autrui. Le vers 57, où la fabrication des «estaches» est attribuée aux fées, rappelle un passage du *Roman d'Aubéry le Bourignon* (Reims, 1849, p. 37):

Dessus I paile que fist fere une fée
Fu la roïne beneite et sacrée.

Mais, pour tout dire: fées, sorcières, sages, prêtres. devins, tous appartiennent à la même catégorie, rendue dans la littérature médiévale très souvent responsable des merveilles les plus fabuleuses. (Cf. p. 152.)

On pourrait rapprocher le v. 101 du *Livre des Légendes* (p. 267):

Leurs cors furent plus blanc que n'est noif sur gelée
— mais ce n'est là qu'une ressemblance à laquelle on pourrait ajouter un nombre infini.

La curieuse et aussi très amusante histoire du crocodile que l'auteur se fait un plaisir de raconter à propos de la panne fabriquée de cuir du «celidron», la «bestelette» qui en est souvent un si funeste adversaire, fait éclore dans notre esprit le souvenir de plusieurs récits analogues. — Relevons seulement, avant de les aborder, la fâcheuse méprise de Godefroi qui dans son *Dictionnaire* fait de celi-dron un synonyme de crocodile et cela en s'appuyant — sur le passage même que nous avons sous les yeux!

Une rédaction assez voisine est tout d'abord celle d'*Enéas*, v. 483—495.

Les neires refont en Cartage
Del sanc d'un grant serpent evage,
Que l'en apele cocadrille,
Dont molt a iluec en une ille.
Serpent sont grant a desmesure
Et de molt diverse nature;
Quant a sa preie devoree,
Donc si s'endort gole baee;

Il nen a neient de boiel,
 El cors li entrent li oisel
 Et pasturent en son dormant
 Ce que mangié ot de devant;
 Ne s'espurge pas autrement,
 Car n'a mie de fondement.

Renonçant à en indiquer une source précise Salverda de Grave (Introd. p. LXVII) compare les vers correspondants du *Bestiaire* de Philippe de Thaün. Au lieu de citer l'éd. de Wright (*Popular Treatises on Science written during the Middle ages*, London, 1844) je transcris ici ces vers d'après l'éd. Walberg (Lund, 1906):

633	Ydrus est beste evage
	D'un estrange curage; —
649	Dunc vient al cocodrille
	La ou il dort en l'ille,
	En la buche se met
	Petit e petitet.
	Or oëz quel merveille:
	Cocodrilles s'esveille,
	E itant par est glut
	Que tut vif le transglut.
	Ydrus el cors li entre,
	La (boille) de son ventre
	Li trenché e depart
	Si l'ocit par tel art;
	Puis s'en ist vis del cors,
	Sa (boille) en gete hors.

Comme on le voit, ce renvoi — ainsi que celui à Apulée (*l. c.*) — est très peu concluant. Et il serait étonnant qu'il le fût. Je veux dire qu'il est extrêmement difficile de trouver dans la littérature des 12^e et 13^e siècles, «l'âge de dictionnaires, des résumés et des encyclopédies» un point de repère définitif pour une description de cette espèce. Les Bestiaires abondèrent; la connaissance en fut

générale. «Propagés par la prédication, par l'enseignement des écoles, par les poésies populaires, les sujets traités dans les Bestiaires et les Lapidaires étaient devenus de bonne heure familiers à tous les poètes», (Hippeau, *Bestiaire*, Caen, 1852, p. 47). »Nicht bloss Prediger, Schullehrer und theologische Schriftsteller, auch Künstler in kleinem und grossem entnahmen aus der Bestiaren eine Menge Aufgaben und Motive». (Kollof, *Die Sagenkreise und symbolische Tiergeschichte des Mittelalters*, 1867).

La connaissance de ces sujets étant devenue si commune et plusieurs des bestiaires ayant en outre sans doute disparu (Fr. Lâuchert, *Physiologus*, Strassburg, 1889, p. 156) quel espoir peut-il rester, en effet, de trouver pour des cas isolés une source précise? On se croirait assez facilement autorisé à y renoncer complètement (cf. J. E. Hultman, *Guillaume de Deguilleville*, Upsala, 1902, p. 144). Pour un roman remontant aussi haut que le nôtre il ne serait pourtant guère pardonnable de résigner sans efforts. Tâchons au moins de démêler les éléments qui constituent notre rédaction!

De l'un deux nous venons déjà de faire connaissance, à savoir de la bête, Ydrus, qui cause la mort du crocodile en se faisant avaler par lui et en coupant ensuite ses entrailles. Dans *Athis* il se présente seulement sous un nom (Celidron) dont personne, excepté Alexandre lui-même, ne doit être responsable. On peut se rappeler que le nom diffère dans d'autres bestiaires (trochilo, coribel, etc.) et que les propriétés de l'ydre sont appliquées aussi à l'icneumone (voy. Reinsch, *Bestiaire*, Leipzig, 1890, p. 209).

Sur le même sujet on trouve d'ailleurs des conceptions différentes; selon l'une, l'ydre ne fait que curer les dents du crocodile (cf. *Enéas*), selon l'autre, celle de Philippe, il le tue. Dans *Athis* nous les retrouvons toutes les deux

bien qu'un peu différemment démontrées (v. 40—41). — Remontons enfin jusqu'aux auteurs latins et nous trouverons même parmi eux des divergences.

Isidor XII, VI, 19 pas plus que Solin (voy. l'édition de Mommsen XXXII, 22) ou Pline VIII, 89 ne donne aucun appui aux vers de Philippe:

717. S'il pot, ume devure,
 Quant mangié l'at, si plure

tandis qu'en revanche Vespasien E. X, fol. 9 b en fournit:
»Hic dum invenerit hominem, si poterit eum vincere,
comedit et post semper plorat illum. (Mann, *Physiologus*,
Anglia 9, p. 422). Des vers cités sont à rapprocher les
v. 19—28 d'*Athis* et du *Bestiaire* de Guillaume (Reinsch,
p. 295):

v. 1667. S'il home rencontre e il le veint,
 Manguë le, ren n'en remeint;
 Mes toz jors puis apres le plore,
 Tantdis com en vie demore.

Que Guillaume ait influencé Alexandre me semble certain.

Il serait vain de tracer un historique des variantes de cette fameuse légende du crocodile hypocrite, qui — nous le savons bien — se maintient encore aujourd'hui dans la locution «pleurer des larmes de crocodile». A combien de discussions elle a donné lieu nous le voyons par l'apparition au 18^e siècle d'un livre consacré uniquement à l'étudier (Nicol. Brand, «*Crocodilus lacrymans*», Jena 1733). Pour être quelque peu complet je veux pourtant citer deux rédactions en prose, assez intéressantes. Je puise l'une dans Cahier, *Mélanges d'archéologie*, Paris, 1885, II, p. 242.

«Une beste ot que on apèle cocodrille et une autre beste que on apèle ydres; et cele converse en l'aighue de Nil. Phisiologus dist qu'ele het moult la cocodrille. Li

ydres est I serpent lonc et graille et la cocodrille est un serpent marage. Quant li ydres veit la cocodrille sur la rive de l'aighue dormant, lors va l'ydre — si se met en l'encontre de la cocodrille parcequil vielt estre transglooti de lui. Car alsì tost comme la cocodrille la voit, ele transglote tot vif. Et l'ydres qui est engloitis tout vif depeche totes les entrailles de la cocodrille et deschire tot le ventre as piés et as ongles qu'il a grans et agus. Et la cocodrille demore mors. — Enfers porte la figure de la cocodrille; l'ydre sinifie nostre Salvère. — Car Nostre Jhesu Christ quant il prist char en la virge Marie, il fu pénés en la crois, lors entra il en la cocodrille, ce fu enfers, et desrompit, et en jeta tot ses enmis. Dont li evangelistes dist: Enfers, je serai tes mors.»

L'autre version est celle de Brunetto Latini (1220—95) que je transcris ici non pas dans la langue qu'il jugea «la plus delitable et plus commune a toutes gens» mais dans son propre idiome italien:

«Cocodrillo è un animale con quattro piedi e di colore giallo, chiamàto coribel. E nasce nel fiume del Nilo cioè cade nella terra d'Egitto, si come il conte la divisato a dietro, là, ove parla di quella contrada. Ed è lungo più di venti piedi ed è armato di grandi unghie. Il suo cuoio è sì duro che non senta colpo di pietra che uomo gli gitasse con mano. Il di sta in terra et la notte ritorna nel fiume. Fa le sue ova solamente in terra e in tel luogo che il fiume non vi puote ire. E sappiate, ch'egli ha una lingua. E non è animal al mondo sin non questo che muova le mascelle di sopra e quella di sotto rimange ferma. E se vede alcun uomo egli lo piglia e si lo mangia, e poi che l'a mangiato egli lo pianga.»

Nous pouvons remarquer en terminant qu'Alexandre place le monstre dans «l'Ynde la souveraine» tandis que

les bestiaires s'accordent à le mettre en Egypte et qu'en même temps il en modifie les caractères extérieurs (v. 16). Dans sa façon de parler de la salamandre (v. 45—55) et sa mention du «bricom» (v. 112) la phantaisie est sûrement pour beaucoup. Jamais pour de tels détails examen ne pourra aboutir à déterminer d'une façon exacte l'influence qu' Alexandre a subie.

VII. L'ÂGE ET LA PLACE LITTÉRAIRE DU ROMAN.

Bien souvent une allusion historique vient en aide au savant qui cherche à fixer l'âge d'une œuvre médiévale. Pour les recherches sur les romans bretons, ce moyen a été fréquemment utilisé. Mais, pour ce qui regarde *Athis*, nous en sommes tout-à-fait dépourvus, et c'est en grande partie pour cette raison qu'il nous a fallu faire les longues déductions du chapitre précédent.

Nous avons pu constater ainsi qu'*Athis* doit être postérieur aux romans d'*Alexandre*, de *Thèbes*, de *Troie* et d'*Enéas*, ce qui nous empêche, d'après les dates fixées par G. Paris, Gröber et Meyer, de remonter plus haut que 1177. Puis, en admettant l'influence des bestiaires, nous arrivons aux environs de 1210, date qui met en valeur notre hypothèse d'une influence des événements de la quatrième croisade (cf. ch. V, au sujet duquel je voudrais encore rappeler l'intéressante étude de Louis Karl sur *La Hongrie et les Hongrois dans les Chansons de Geste*. *Rev. des Langues Romanes*, 4, 1).

D'autre part, le roman de la *Violette* offre une allusion, d'ailleurs déjà relevée, qui nous fait entrevoir le temps après lequel *Athis* ne peut guère avoir été composé. Guibert de Montreuil dit (v. 873) qu'Euriant est si belle que :

Gaïte qui fu femme Atis,
 Polisenā, ne dame Helainne,
 Dido la roïne, n'Ismaine,
 Antigone, n'Iseus-la-Blonde,
 Galienne, ne Claramonde
 n'orent pas la disme biauté.

L'allusion prouve qu'Athis et Gayète étaient déjà devenus en 1225, date qui est, d'après Fr. Michel (éd., Paris, 1834, p. III et 286, n. 2) celle où la *Violette* doit avoir été composée, un couple légendaire au même point que ceux des romans antiques et des romans d'aventures. Où Guibert l'a puisée, c'est ce qui est plus difficile à dire. Peut-être directement — Michel voit encore une allusion à *Athis*, qui semble pourtant douteuse, dans les vers 12—13

Pour chou vous veul dire et moustrer
 Que qui riens n'a, vils est tenuz
 Et o les riches mal venuz —

ou dans des romans antérieurs qui ne nous sont pas parvenus.

En plaçant notre roman entre 1210 et 1225, nous devons en même temps un peu avancer la date de sa traduction allemande (voy. ch. I). Il nous faudra aussi faire une réserve. Je veux dire que — malgré les allusions du même genre qu'elle renferme — la première partie peut très bien être de date plus reculée que les autres. Il va sans dire qu'Alexandre n'a pas écrit son vaste roman d'un seul trait mais au fur et à mesure que les idées lui sont venues. Sa langue semble d'ailleurs justifier pour la première partie une antériorité d'une dizaine d'années au moins.

Demandons-nous maintenant où placer notre roman dans la littérature de l'aube du 13^e siècle, à cette époque où le public enfant demandait toujours de nouvelles his-

toires». Parmi les romans d'origine grecque ou byzantine? parmi les romans d'aventures proprement dits? C'est entre ces deux catégories qu'on nous a laissé le choix jusqu'ici, mais sans que, je crois, on puisse accepter ni l'une ni l'autre.

Dans un rapport sur les travaux de la *Société des anciens textes français* Paul Meyer disait à propos des romans d'aventures (*Bulletin*, 1876, p. 61) qu'ils «se répartissent assez naturellement en deux classes: ceux qui se rattachent aux traditions bretonnes ou galloises; ceux dont l'origine est byzantine. Au premier groupe appartiennent la plupart des romans de Chrestien de Troyes, ceux de Raoul de Houdon, le Chevalier aux deux espées, l'Atré périlleux, Durmart le Galois et bien d'autres; au second, Floire et Blancheflor, Florimont, *Athis et Porfilias*, Blanchandin. Ce qu'il y a de breton dans le premier groupe et de byzantin dans le second, se réduit, en bien des cas, à des noms propres et à des lieux communs de narration. Les noms propres sont empruntés ici à la cour du roi Artur, là à l'empire d'Orient; les lieux communs sont fournis, d'un côté, par les aventures des chevaliers errants, de l'autre, par les tribulations infinies de deux amants qui, séparés violemment, finissent, après les péripéties les plus extraordinaires, par se rencontrer et s'unir à tout jamais.»

Les limites entre les deux genres sont en effet très difficiles à fixer nettement et l'on se demande encore comment en définir les différents caractères.

Comment s'est opérée l'importation byzantine? Nous savons que des romans orientaux ont pénétré en Occident pendant les premiers siècles du moyen-âge; nous pouvons accepter une importation par les jongleurs au temps de la domination normande en Sicile ou à l'époque des croisades. Mais cette importation est-elle savante ou populaire, litté-

raire ou orale? Une réponse générale est impossible, un examen des cas spéciaux encore très délicat.

»Dass die Byzantiner, dit M. Karl Krumbacher (*Geschichte der byzantinischen Litteratur*, p. 854, München, 1897) im späteren Mittelalter sich einige abendländische Erzählungsstoffe angeeignet haben, ist zweifellos. Viel schwieriger ist die umgekehrte Frage inwieweit mittelalterliche Erzählungen des Abendlandes auf spätgriechische oder byzantinische Quellen zurückgehen? Ervin Rohde (*Der griechische Roman und seine Vorläufer*, Leipzig, 1878, p. 538 sq.) suppose un original grec pour la nouvelle de Galeso et Efigenia de Boccace (*Dec.* V, 1); pour l'*Eracle* de Gautier d'Arras (éd. Löseth, Paris, 1890) ainsi que pour *Cligès* et *Yvain* de Chrétien (voy. notamment l'article de F. Settegast, *Gröbers Zeitschrift*, B. 32, h. 4) on reconnaît un fond grec historique. *Partonopeus de Blois* est sans doute d'inspiration byzantine. D'autre part, les études de Ch. Gidel, de Jean Psichari, de A. Risop et de beaucoup d'autres (voy. l'aperçu de E. Freymond dans *Kritischer Jahresbericht* von K. Vollmüller, 3, 2, 148—152) ont suffisamment démontré la difficulté de déterminer l'influence byzantine ou grecque dans les œuvres regardées par G. Paris (*Litt. fr.*, 86—91), Suchier (*Geschichte der franz. Litt.*, 152—155), Voretzsch (*Einführung*, 386—390) comme les meilleurs spécimens qui permettent d'en juger.

Même quant à *Floire et Blanceflor* ou *Aucassin et Nicolette*, on ne sait plus, après l'échec de la théorie de du Méril, comment les qualifier. Le roman grec de *Phlorios et Platziaphlora* n'est que de la fin du 14^e siècle et est fondé, d'après Crescini, sur le *Cantare de Fiorio et Bianciflore*, dont Boccace s'est également inspiré pour son *Filocolo*. Pour la *Teseide* du florentin on n'a pas à chercher la source dans un roman grec mais dans un conte

perdu du moyen âge (voy. L. Constans, *Roman de Thèbes*, II, p. CLXVIII).

L'impression qu'on retire de romans grecs tels que *Hysmine et Hysminias*, *Rodanthe et Dosikles* avec leur sentimentalité exagérée, leurs aventures, où les pirates et les brigands jouent un rôle prépondérant et où des enchantements et l'intervention de fées, de dragons, de sorcières, de géants sont des plus fréquents, est pourtant bien analogue à celle qui se dégage de leurs prétendus correspondants français. Le sujet principal en est toujours l'amour dans le développement duquel les prédictions et les métamorphoses ne manquent jamais. Ce sont de véritables précurseurs aux romans d'Amadis.

Mais voici l'important pour nous, le roman d'*Athis et Prophlias* relève-t-il un seul de ces traits? Jamais. S'y manifeste-t-il un goût pour le merveilleux, le surnaturel, le bizarre? Nullement. Dans la peinture des sentiments et des mœurs il n'y a rien qui révèle une âme autre que l'âme française. Le goût épique prévaut encore sur la prédilection pour les conflits romanesques. Loin de ce que »an stelle kriegerischer oder sonstiger heldenhafter ereignisse die liebesgeschichte eines ehe- oder liebespaares den mittelpunkt bildet, wobei vielfach äussere ereignisse wie seesturm, entführung durch seeräuber u. s. w. die fortschritte der handlung, die hemmung und wiedervereinigung der liebenden oder auch der eltern und kinder, herbeiführen» (Voretch, *Einführung*, p. 386) le contraire s'applique mieux comme caractéristique de notre roman.

Il convient aussi peu de classer *Athis* parmi ces poèmes d'aventures qu'Emile Littré était le premier à caractériser (*Hist. Litt.*, 22, p. 757 sq.) en disant qu'ils sont des inventions complètement libres et tout-à-fait comparables aux romans modernes. On sait (cf. *Romania*, 32, n. 1)

qu'à la fin de sa vie G. Paris se proposait de remplacer l'étude de Littré par une suite d'articles dont il n'a pu pourtant achever qu'un seul: *le Cycle de la Gageure*. Le thème fondamental de ce conte dont nous n'avons à citer ici que 5 variantes: *Guillaume de Dôle, Floire et Jeanne, Comte de Poitiers, Roman de la Violette, Décaméron*, II, 9 est, d'après Paris (*l. c.*), le suivant: un homme se porte garant de la vertu d'une femme à l'encontre d'un autre homme qui se fait fort de la séduire; par suite d'apparences trompeuses, la femme semble avoir en effet cédé au séducteur, mais enfin son innocence est reconnue. En quoi le développement d'un tel thème pourrait-il avoir rapport à *Athis*?

Puis, feuillotez les romans appartenant au même groupe: *Floriant et Florete, la Manekine, Blonde d'Oxford* etc.; vous n'y trouverez guère les procédés qui sont chers à notre auteur. Ce sont là des romans qui se vantent de leur dédain pour tout fracas tumultueux, toute barbarie guerrière (dans *Guillaume de Dôle* il est parlé, v. 2796, de certains «jeux de charpentiers»), mais qui, d'un ton soigné, artistique, parfois vraiment lyrique, se plaisent à raconter une petite aventure digne d'un sourire et peut-être d'une larme des hautes dames auxquelles ils sont destinés. Ce que nous apprécions le plus dans *Guillaume de Palerme*, d'autre part, c'est la peinture de la vie courtoise, surtout avec ses ravissantes fêtes où l'on débite des chansons, provençales ou françaises, mais aussi avec ses iniquités et ses amertumes. Ce sont souvent des thèmes à la Dumas fils, mais racontés avec l'esprit, la finesse, le tact psychologique d'un Bourget. Nous pouvons aussi y remarquer des allusions aux héros de la Table ronde — inconnus à Alexandre. Ce n'est qu'assez rarement qu'on y remarque,

comme p. ex. dans *Gilles de Chin* (1250), (voy. *Hist. Litt.*, 23, p. 396), des allusions au cycle de l'antiquité.

Si nous concluons donc qu'il faut chercher ailleurs le milieu auquel appartient notre roman, je crois que les remarques sur le style d'Alexandre (voy. ch. IV) et l'étude des allusions qu'il fait (ch. VI) peuvent nous guider dans ces recherches. La dépendance d'Alexandre de l'école de Benoît est indéniable; il en continue les traditions; et pour cela il peut en être regardé comme le successeur, l'héritier. J'ajouterai que l'hypothèse de L. Constans d'une véritable école d'imitation de l'antiquité me semble confirmé au même point de vue que j'ai exposé au ch. VI. (cf. Petit de Juleville, *Hist. de la langue et de la litt. fr.* I, 1, p. 199 et A. Joly, *Benoît de St. More* I, 231.) Comme il ne fondait pas son roman sur des matières antiques — celles-ci étant déjà épuisées et probablement pas à sa portée — mais, partant d'un conte déjà répandu, laissait libre cours à son imagination nourrie par la lecture des romans et par les connaissances vagues qui, à cette époque extrêmement mouvementée, flottaient autour de lui, il est évident que son œuvre devait marquer une évolution dans le genre. En appuyant (p. 128) sur l'intention d'Alexandre de rattacher son roman directement à celui d'*Enéas* qui, postérieur ou non à *Troie* (voy. E. Langlois, *Chronologie des romans de Thèbes, d'Enéas et de Troie*, Paris, 1905; Dressler, p. 152 sq.; Witte, p. 58 sq.), doit en tout cas avoir représenté à ces yeux la dernière phase du thème antique, j'ai voulu dire que, d'après mon opinion, Alexandre avait lui-même conscience de cette évolution.

Qu'Alexandre ait emprunté des noms au roman de *Thèbes*, le fait a déjà été remarqué par Léopold Constans. La supposition de ce savant (*Légende d'Œdipe*, p. 374, et

Roman de Thèbes, II, p. CLXVII) qu'Athis est l'Atys de Stace, l'Athes (Athon) du roman de *Thèbes*, l'Itis du *Donnei des amants* (voy. *Romania*, 25, p. 576) me semble pourtant douteuse au même titre que la déduction de du Méril (*Floire et Blanceflor*, p. CXXXIII, n. 4) qui voit dans les noms des deux héros une racine grecque. Remarquons d'ailleurs la singulière omission que commet Constans en ne mentionnant pas l'allusion à la légende d'Œdipe dans la description de la tente du roi Bilas, sujet qui devait être pour lui du plus haut intérêt.

D'autre part il a raison — je crois en avoir fourni les preuves — en disant que les peintures rappellent à la fois le char d'Amphiaräus et la tente d'Adraste.

Le Theseus, dit-il encore, qui figure dans le roman est un descendant du grand Thésée. Il a pour fils Pirithoüs, qui, à l'insu de son père, déclare la guerre à Ajaus, fils de Télamon, duc de Chorinthe et descendant du grand Ajax.

Mais, loin de s'arrêter à des emprunts superficiels de noms, emprunts que nous retrouvons aussi dans *Ipomedon* (1174—1190) et *Protesilaus* (1190—1191) de Huon de Rotelande, Alexandre poursuit l'imitation, sensible dans les procédés, le style et l'art descriptif, jusqu'à un degré qui nous permet de placer son œuvre au même rang de ses fameux modèles, chose qui ne serait point légitime si, comme le croit C. Cholevius (*Geschichte der deutschen Poesie*, p. 151), *Athis* n'était qu'une de ces épopées «die nur durch Namen und lokale Anknüpfung ein antikes Colorit suchen» (cf. aussi A. Joly, *Roman de Troie* I, 11).

Alexandre restant anonyme et n'ayant dédié son œuvre à aucune personne nommée, nous ne pouvons pas dire exactement comment était composé son public, mais sans doute l'intérêt pour les romans antiques y restait assez vif pour qu'une suite en dût être favorablement accueillie.

Souvenons-nous du passage du roman de *Galcran*,
comte de Bretagne, composé vers 1230:

Mon cuer, ma dame, si m' aprent,
 Que je ne face aultre mestier
 Le jour, fors lire mon saultier,
 Et faire oeuvre d'or ou de soie,
 Oir de *Thèbes* ou de *Troye*.
 (Voy. Constans, *Thèbes* II, p. CXLVII.)

Jamais *Athis* n'a atteint à la popularité extraordinaire du roman de *Troie*, dont nous conservons encore 27 manuscrits, mais son succès fut évidemment très grand.

Que ses rapports avec le cycle de l'antiquité aient été sentis, c'est ce que nous prouve l'ordre dans lequel il est inséré dans les anciens recueils de manuscrits (voy. ch. I).

Si on le compare aux successeurs de Chrétien de Troyes, Alexandre se sépare de ces modèles presque dans la même mesure, et en face d'eux il occupe une place à part; il est sans concurrents ni rivaux.

Et, enfin, cet isolement même ne doit-il pas augmenter l'intérêt de son œuvre et l'estime que nous pouvons avoir pour elle?

Table des matières.

I. Les manuscrits	I.
II. Résumé du roman	34.
III. L'auteur	81.
IV. Le style et la composition	91.
V. L'origine des sujets	110.
VI. La tente du roi Bilas	141.
VII. L'âge et la place littéraire du roman	191.

Avis.

Pour la bibliographie je renvoie à C. Wahlund, *Liste d'ouvrages de philologie romane et de textes d'ancien français* (Upsal, 1889).

10

11

12

13

PQ Staël von
1425 Holstein -
A6Z5se Stude sur le
 roman d'Athis
et Prophilius

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY



A 001 342 159 9

PQ
1425
A6Z5se

University of
Southern
Library